

James Hadley

CHASE

À pieds joints



Gallimarc

Bibliothèque nationale du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

À pieds joints

Traduit de l'anglais par A. Chataignier

Du passé surgit une femme que Clay Burden a passionnément aimée : Valérie... La croyant perdue pour lui, il s'est marié. De son côté, elle a épousé Vidal, un riche homme d'affaires. Pour Clay, la situation ne présente aucun problème : un double divorce, et ils commencent une nouvelle vie. Mais ce n'est pas aussi facile qu'il le croit. Vidal tient Valérie sous sa coupe. Elle vit dans une constante terreur. Pour la soustraire à cet envoûtement, il n'y a qu'une solution : supprimer Vidal... Pauvre Clay... le vrai jobard.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5010 1546 3

D'après une illustration de

Jean-Claude Claeys (*Magnum Song*, 1981)

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 496815



97-III A 49681 ISBN 2-07-049681-3 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

24. À PIEDS JOINTS

25. LE ZINC EN OR

JAMES HADLEY CHASE

À pieds joints

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ALAIN CHATAIGNIER

nrf

GALLIMARD

Titre original :

BELIEVE THIS YOU'LL BELIEVE ANYTHING

© James Hadley Chase, 1973.

© Éditions Gallimard, 1974, pour la traduction française.

I

Derrière la cloison de verre de mon bureau, je le vis entrer dans l'antichambre. Grand, maigre, brun, la trentaine, il était impeccablement vêtu d'un léger costume blanc qu'avaient sculpté sur lui les mains d'un grand tailleur amoureux de son métier. En regardant son profil bronzé, je me dis qu'il s'agissait sans doute d'une vedette de cinéma. Aucun cinéaste n'aurait laissé filer un pareil physique sans se battre pour l'engager.

Sue Douglas, ma fidèle secrétaire, était debout et lui accordait son large et généreux sourire de bienvenue. Peu d'hommes auraient été capables de résister à Sue. C'était une de ces créatures irrésistiblement séduisantes, adorables, qui font penser aux koalas et qu'on a envie de caresser.

Son sourire n'eut aucun effet. Il l'observa comme vous regarderiez une mouche tombée dans votre verre de Martini. Sous cette attention hostile, le sourire de Sue s'effaça un peu. Il jeta un regard autour de lui et m'aperçut, assis à ma table. Nous nous dévisageâmes à travers la cloison de verre et, dépassant Sue, il franchit le seuil de mon bureau, entra et referma sans bruit derrière lui.

— C'est vous le directeur ici ? interrogea-t-il.

Il ne me fallut pas deux secondes pour comprendre que c'était un Anglais passé par Eton et Cambridge. Pen-

dant mon séjour de six mois en Angleterre, j'avais appris à distinguer entre les divers accents qui, dans ce pays, indiquent la classe sociale ; je ne pouvais donc m'y tromper.

— C'est exact, répondis-je en me levant et en lui adressant ce que j'interprète comme un sourire de bienvenue. Clay Burden. Que puis-je faire pour vous ?

D'un geste, je lui montrai le fauteuil réservé aux clients ; il le regarda d'un air soupçonneux puis, certain que son beau costume blanc ne risquait rien, il s'y laissa tomber.

— Vous venez d'ouvrir votre agence, n'est-ce pas ? demanda-t-il, et il promena autour de lui un œil critique.

— Oui... Nous sommes ouverts depuis exactement six jours, Monsieur...

Il fronça les sourcils, puis haussa ses élégantes épaules d'un mouvement qui disait avec autant de clarté que des paroles : « Grands dieux ! Vous ne savez même pas qui je suis ? »

— Je m'appelle Vernon Dyer. Vous ne devriez pas l'ignorer. Je suis très connu dans la région.

— Vous avez cet avantage sur moi.

— Je suppose que vous êtes nouveau venu à Paradise City ?

— Oui. Je viens de Boston, monsieur Dyer.

— J'aurais pensé que votre agence aurait choisi quelqu'un du cru.

Je fis comme si je n'avais pas entendu.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ?

Si tel était le cas, il n'était pas pressé de me le dire.

— Comme personnel ici, il n'y a qu'une secrétaire et vous, c'est tout ?

— Nous n'avons pas beaucoup de place, répondis-je. L'hôtel n'a pas voulu nous céder plus d'espace, mais c'est suffisant.

— Ça m'étonne. L'*American Express* emploie quinze personnes.

— C'est qu'elle n'est pas installée dans le Spanish Bay Hôtel qui est l'hôtel le plus chic de Paradise City, comme vous le savez sûrement.

— L'hôtel ne m'intéresse pas, répliqua-t-il d'un ton bref. Ce qui m'intéresse, c'est d'obtenir les services de la meilleure agence de voyages.

— Alors vous avez frappé à la bonne porte, monsieur Dyer. Ici nous ne nous occupons pas des écritures. Nous sommes là pour vous donner des renseignements, des conseils et c'est notre principal bureau à Miami qui délivre les billets, les voyageurs chèques ainsi que tous les documents que nous recevons rapidement par la poste. Par exemple, vous voulez vous rendre par avion à New York. Nous vous indiquons les horaires, nous retenons votre place, nous prenons nos dispositions pour que votre billet vous soit donné ici ou à l'aéroport de Miami. Le bureau se spécialise dans les conseils à la clientèle. S'il sait ce que vous cherchez, vous l'obtiendrez.

Il digéra cette information en croisant ses longues jambes.

— Je suppose que vous avez entendu parler de M. Henry Vidal ?

Son arrogance commençait à me taper sur les nerfs.

— M. Henry Vidal ? Non, j'ai bien peur que non. Sa renommée n'avait pas encore atteint Boston au moment où j'ai quitté cette ville. Personne ne m'a parlé de lui depuis mon arrivée ici et je dois avouer que le nom de M. Vidal ne me dit absolument rien.

Il me dévisagea comme si je mijotais une escroquerie. Je gardai une expression d'intense intérêt et il reprit la parole :

— Je peux vous assurer que M. Vidal est l'homme le plus important de toute la Floride, celui qui a le plus d'influence.

— Il est donc au-dessus des Kennedy, de M. Nixon et de feu M. Truman, répliquai-je avec douceur. Je suis donc impardonnable de ne pas connaître son nom.

Deux petits points rouges parurent sur les joues maigres de Dyer et ses yeux étincelèrent.

— Vous voulez vous montrer insolent ?

— Loin de moi cette pensée, monsieur Dyer. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis l'assistant de M. Vidal, déclara-t-il après une hésitation. M. Vidal a décidé d'enlever son compte à l'*American Express* et de le confier à votre organisation. Il me serait difficile d'imaginer qu'elle puisse être moins compétente. Espérons que non.

— Je serai heureux de faire mon possible pour donner satisfaction à M. Vidal.

Il m'étudia.

— Vous croyez probablement que ce compte sera insignifiant et comportera des difficultés, monsieur Burden.

Il avait retenu mon nom, c'était toujours ça.

— Insignifiant ou très important, avec des difficultés ou non, ça ne fait aucune différence, monsieur Dyer. Nous sommes ici pour aider nos clients.

Il prit son expression dégoûtée du type qui découvre une mouche dans son verre de Martini.

— Je l'espère. Bien. Considérez que vous êtes à l'essai. Ouvrez un compte courant au nom de la Société Vidal. Toutes les transactions pour M. Vidal seront faites par mon intermédiaire.

— Voulez-vous me donner une idée du montant du crédit prévu ?

— Je viens de fermer notre compte à l'*American Express* et de régler le relevé semestriel. (Il fit une pause, les yeux fixés sur les miens, avant de déclarer :) Le total s'élevait à cent trente mille dollars.

Je le dévisageai sans en croire mes oreilles.

— Ça signifie-t-il que le compte serait d'environ deux cent mille dollars par an ? demandai-je.

D'une chiquenaude il délogea un grain de poussière invisible sur son genou.

— Oui... Echange de bons procédés. Peut-être davantage.

J'aspirai lentement une longue bouffée d'air. C'était un compte courant que je n'avais pas l'intention de perdre.

— Vous voulez le relevé chaque semestre ?

— C'est notre mode de paiement.

Je me demandai quelle serait la réaction de notre directeur général, mais si l'*American Express* se faisait un plaisir de traiter avec M. Henry Vidal des affaires pour un montant de cent mille dollars par semestre, l'*American Travel Services* l'imiterait probablement.

— Je vais immédiatement prendre des dispositions, déclarai-je. Il y a bien entendu quelques formalités...

Je laissai ma phrase en suspens, tout en le regardant.

— Bien sûr. (Il sortit de son portefeuille un papier plié.) Voici les détails nécessaires. L'adresse de M. Vidal, les noms et adresses de son avoué, de ses banquiers et de ses agents de change. (Il posa le papier sur mon bureau.) Vous trouverez que tout est en ordre. En attendant, envoyez-moi l'horaire des vols de la semaine prochaine pour Tokyo, Johannesburg et Hong Kong. Deux voyageurs par vol, aller simple. Le tout en première classe, passagers de marque. Dans les divers aéroports, ils doivent trouver une voiture particulière qui sera à leur disposition pendant six jours. Vous retiendrez des chambres dans des hôtels de luxe pour six jours, avec la pension complète selon le système américain. Dès que je recevrai votre devis des frais, je vous donnerai d'autres

détails. Toute correspondance devra m'être adressée, chez M. Vidal. Avez-vous bien compris ?

Je répondis affirmativement.

Il se leva.

— Alors je vous dis au revoir.

Oubliant de me tendre la main, il sortit du bureau, passa devant Sue sans la voir et descendit le large corridor de l'hôtel entre deux rangées de boutiques, un drugstore, une succursale de Luce et Fremlin, les grands joailliers à la mode, Saks, Elizabeth Arden entre autres.

Je le suivis des yeux et, une fois qu'il fut hors de vue, je fis un signe à Sue qui vint me rejoindre.

— Qui était ce monstre arrogant ? demanda-t-elle.

— C'était Vernon Dyer. Désormais nous le verrons souvent.

Brièvement je la mis au courant. Elle écarquilla les yeux.

— Deux cent mille dollars ?

— C'est ce qu'il a dit. Reste à vérifier. (Je griffonnai sur un bloc, détachai la feuille de papier et la lui tendis.) Faites un devis pour tout ça, Sue, avec les horaires pour la semaine prochaine.

Elle hocha la tête et retourna à sa table.

Je consultai ma montre. Elle marquait midi 35. Je tendis la main vers le téléphone, composai le numéro de l'*American Express* et demandai à parler à Joe Harkness, le directeur régional. Nous nous connaissions déjà et nous sympathisions. Nous étions rivaux en affaires mais il y avait assez de travail pour deux agences à Paradise City et nos relations étaient amicales et détendues.

— Salut, Joe. Ici Clay, dis-je quand il fut à l'autre bout du fil. Que diriez-vous de manger un sandwich avec moi à Howard Johnson ?

— Si je me fais une idée exacte de cet établissement, ça vous coûtera plus cher que le prix d'un sandwich, mon vieux, répondit-il gaiement.

— D'accord, voleur ! Venez et je vous offrirai un steak au grill-room.

— Vous êtes un frère ! Je vous rejoins dans une demi-heure, dit-il et il raccrocha.

Je pris connaissance du papier que Dyer m'avait donné.

Henry Vidal habitait à Paradise Largo, quartier où seuls les crésus ont leur résidence. Il avait trois banques : Paradise City, Miami et New York. Son avoué était Jason Shackman et ses agents de change Trice, Seigler et Joseph.

Je rejoignis Sue dans l'antichambre.

— Je passe dire un mot à Rhoda, lui annonçai-je, puis je déjeunerai au grill-room en compagnie de Joe Harkness.

Elle hocha la tête.

— A votre retour, les horaires et le devis seront prêts.

Je descendis le corridor de l'hôtel jusqu'à la boutique de « Trendie-Jeunes filles » où Rhoda travaillait en qualité de vendeuse. Je la trouvai seule, assise sur un tabouret, en train de lire un magazine féminin, ce qui était son passe-temps favori.

Nous étions mariés, Rhoda et moi, depuis un peu plus de deux ans. J'avais fait sa connaissance au Statler Hilton, à l'époque où je dirigeais le bureau de l'*American Travel Services* à Boston. Et elle était assistante à la boutique « Trendie-Jeunes filles » qui a des succursales dans tous les grands hôtels de toutes les grandes villes. Nous avons fini par nous marier. Comme elle occupait un studio dans l'immeuble de grand standing où j'habitais, j'avais pris l'habitude de la reconduire chez elle dans ma voiture après le travail. Il y avait un café dans l'immeuble où nous dînions presque tous les soirs. Au bout de quelques mois, quand nous eûmes commencé à coucher ensemble de temps en temps, c'est moi qui payais son

addition. Elle était jeune, séduisante, gaie, avec beaucoup de sex-appeal. Ce fut elle qui eut l'idée du mariage. « Nous économiserons, fit-elle remarquer, je mettrai de côté l'argent de mon loyer. » Elle ne me dit pas ce que moi je mettrai de côté. J'en avais assez de vivre seul.

Je pensais que, si je l'épousais, j'oublierais peut-être Valérie, espoir ridicule mais je désirais de tout mon cœur oublier cette fille qui m'avait plaqué quatre ans plus tôt. J'épousai donc Rhoda. Par la suite, je fis une découverte déprimante. Bien que jolie, toujours vêtue avec soin et impeccablement maquillée quand elle allait à son travail, Rhoda par nature était souillon. Toute besogne ménagère était pour elle une corvée infernale. Elle ne voulait même pas faire notre lit. Je fus donc obligé de payer une femme qui venait tous les jours et nous prenions encore nos repas au café. Quand on m'offrit l'agence de l'*American Travel Services* de Paradise City au Spanish Bay Hotel, Rhoda réussit à se faire transférer à la succursale de « Trendie-Jeunes filles » dans le même établissement. Nos salaires réunis nous permettaient de vivre largement, de nous inscrire au club sportif et même de mettre de l'argent de côté, mais ce mariage ne m'avait apporté qu'une facilité d'ordre sexuel combinée avec une association indulgente : pas du tout ce que j'avais espéré.

— Rhoda, dis-je en m'arrêtant sur le seuil de la boutique, je ne déjeunerai pas avec toi. J'ai un rendez-vous d'affaires.

Avec un effort, elle leva les yeux du magazine.

— Quoi ?

— J'ai un déjeuner d'affaires, répétais-je en me dominant.

Quand elle était en train de lire, j'étais habitué à répéter plusieurs fois ce que je disais.

— Ah ! Bon, d'accord. Je te reverrai à six heures, non ?

Elle replongea le nez dans son magazine. Je pris l'ascenseur pour descendre au grill-room où je commandai un scotch avec des glaçons, ce qui m'arrive rarement à l'heure du déjeuner. Sam, le barman, se mit en devoir de me servir.

— Avez-vous entendu parler d'un certain M. Henry Vidal ? demandai-je.

— Vidal ? (Il plaça le verre devant moi.) Non, je ne vois pas, monsieur Burden.

— On m'a dit que c'était l'homme de Floride qui avait le bras le plus long.

— *Tout dépend de qui vous l'a dit, répliqua-t-il en souriant.*

Joe Harkness arriva cinq minutes plus tard. C'était un homme petit, trapu, à peu près de mon âge. Derrière ses yeux rieurs et son air avenant, se dissimulait un cerveau perspicace, rusé en affaires.

— C'est pour moi. (Il montra mon verre.) Alors, Clay, on arrose ça, on dirait ?

— Si on veut ou je récupère. (Je fis un signe à Sam.) Je viens d'avoir un visiteur.

— Je sais. Je l'ai eu aussi. Eh bien, Clay, mon vieux, je vous plains de tout mon cœur. Quand ce salaud m'a appris qu'il fermait son compte chez nous, j'ai sauté de joie.

Je le regardai fixement.

— N'essayez pas de me monter le coup, Joe.

— C'est un fait. Je sais que ça paraît cinglé d'être heureux de perdre un compte courant de deux cent mille dollars, mais je suis effectivement aux anges. J'en avais ras le bol de Vidal et de Dyer. Depuis dix-huit mois, j'en avais par-dessus la tête... La mesure était comble.

— Quoi... le compte était vraiment de deux cent mille dollars ?

— Oui et il ne fait qu'augmenter. C'était le chiffre de l'année dernière, il pourrait être plus élevé cette année, mais n'oubliez pas que vous avez trouvé le filon. Je vais vous enlever vos illusions. (Après avoir vidé la moitié de son verre, il poursuivit :) Vidal exige un crédit de six mois. En d'autres termes, il se sert de notre propre argent — soit environ cent mille dollars — pendant six mois. Il place cet argent à sept pour cent, ce qui lui rapporte trois mille cinq cents dollars par semestre et nous perdons cet intérêt puisque nous n'avons pas l'argent, avant qu'il nous rembourse. Il exige aussi un escompte de cinq pour cent sur toutes les transactions qui dépassent quinze mille dollars en six mois d'où, pour lui, un bénéfice de trois mille sept cent cinquante dollars que nous perdons également. Au bout du semestre, les cent mille dollars d'affaires que nous avons traitées pour lui ne lui coûtent que quatre vingt-douze mille sept cent cinquante dollars et nous y sommes de notre poche de sept mille deux cent cinquante dollars, c'est-à-dire en un an de quinze mille dollars.

Je lui ris au nez.

— Et après ? C'est vous qui avez fixé les conditions. Le compte est encore considérable. Pourquoi râlez-vous ?

— Pourquoi je râle ? Je vais vous le dire. Nous désirions sa clientèle et nous nous attendions bien à la payer. Nous calculions que, même avec un escompte de cinq pour cent et en lui accordant six mois de crédit, nous aurions un bénéfice intéressant. Mais nous nous mettons le doigt dans l'œil ! (Il posa sa main sur mon bras.) Il ne faut pas attendre que ce steak soit trop cuit, hein ?

Je payai les consommations et nous entrâmes dans le grill-room.

— Puisque Vidal est maintenant votre client, Clay, n'en parlons plus, dit Harkness en s'asseyant à table. Je

prendrai du saumon fumé, des frites avec le steak et que diriez-vous d'une bouteille de bon vin ?

Je commandai au maître d'hôtel deux saumons fumés, deux steaks et une bouteille de vin rouge de Californie.

— Pas de Bordeaux ? demanda Harkness d'un air affligé.

— Je n'ai pas encore la clientèle de Vidal. Vous me disiez qu'elle ne vous rapportait aucun bénéfice ?

— Je n'ai pas dit ça, mais nous aurions de la chance de gagner deux pour cent, ce qui n'est pas suffisant si vous ajoutez tous les embêtements et Dieu sait s'ils sont nombreux !

— Quels embêtements ?

— J'ai perdu la meilleure secrétaire que j'avais jamais eue... Elle a donné sa démission après cinq mois de Vernon. Et pour que Vernon reste de bonne humeur, il faut aussi casquer. Il y a eu une histoire de voies de fait, qu'il a fallu régler sans passer devant le tribunal. A part ces choses insignifiantes, Vernon a toujours l'air d'avoir la colique. Il n'est jamais satisfait.

Le garçon plaça devant nous les assiettes de saumon fumé.

— Une histoire de voies de fait ?

Harkness ricana.

— Un de mes représentants, poussé à bout, a flanqué un gnon sur le nez de Vernon qui a porté plainte. Pour l'apaiser, nous avons versé cinq mille dollars et nous avons perdu un de nos meilleurs représentants.

— Que faut-il faire pour garder Vernon de bonne humeur ?

— Il ne vient jamais à l'agence. Quand il veut parler affaires, il nous donne toujours rendez-vous dans un des restaurants les plus coûteux de la ville et il n'offre jamais de payer l'addition. Je calcule que je dois avoir dépensé

plus de quatre mille dollars en dix-huit mois pour nourrir cette ordure.

Nous mangeâmes pendant quelques minutes ; je réfléchissais à ce que je venais d'entendre.

— Et Vidal ? Vous donne-t-il aussi du fil à retordre ?

— Je ne l'ai jamais vu. Je sais seulement qu'il a une maison du tonnerre à Paradise Largo, qu'il possède un yacht, une Rolls décapotable, une jolie femme et une montagne de billets de banque. Je ne sais pas à qui il ressemble. Il ne fréquente que la haute société. Vernon visite les taudis à sa place.

— Comment Vidal a-t-il gagné sa fortune ?

Harkness acheva son saumon fumé et se renversa sur son siège en poussant un soupir de satisfaction.

— Il pourvoit aux demandes.

— Répétez. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Il a sous ses ordres environ deux cents hommes triés sur le volet. Ils sont tout le temps en déplacement, ce qui explique le chiffre élevé de son compte de voyages. D'après ce qu'on m'a dit, la moitié de ces types cherche des gens qui ont un surplus de n'importe quel produit : sucre, café, nickel, pétrole, bateaux... N'importe quoi. L'autre moitié cherche des gens qui ont besoin de ces produits. Là-dessus, Vidal réunit les uns et les autres, manigance les ventes et ramasse une grosse commission. C'est une façon agréable de gagner sa vie, mais il faut être au courant de l'offre et de la demande. Vidal, semble-t-il, a formé une organisation de premier ordre qui lui fournit vendeurs et acheteurs. Dernièrement j'ai lu dans le journal que la Lybie a acheté plusieurs cuirassés hors d'usage à l'Angleterre. Je parie que Vidal était derrière cette transaction de plusieurs millions de dollars.

J'étais très impressionné.

— Dyer m'a demandé un horaire...

Harkness leva la main.

— Ne me dites rien. Laissez-moi deviner. Tokyo, Johannesburg et Hong Kong. C'est pas ça ?

Je le regardai avec étonnement.

— Continuez... Dites-m'en davantage.

— Le premier souci de Vernon est de voir comment vous vous acquitterez du boulot et combien vous lui ferez payer. Il m'a mis à l'épreuve moi aussi. Je lui ai fourni certains horaires qui n'ont jamais été utilisés. Quand il s'agit d'affaires sérieuses, il vous donne rendez-vous pour déjeuner. Vous n'obtiendrez rien de lui gratuitement.

— L'argent ne risque rien ?

— Ne vous en faites pas pour ça. Vidal paie toujours rubis sur l'ongle.

— Avez-vous pris des références ?

— Bien sûr, des trois banques et des agents de change... Le type parfaitement honnête. Je vous montrerai des photocopies si vous voulez.

— Je vous en prie, Joe.

On nous servit les steaks.

— Oublions les affaires, proposa Harkness. Ne pensons plus qu'à ces tranches de bœuf qui m'ont l'air excellentes.

Nous mangeâmes pendant un moment, puis il reprit la parole.

— Quand ferons-nous une partie de golf, Clay ?

— Si vous voulez vraiment être battu à plate couture, que diriez-vous de dimanche ?

— Parfait ! répliqua-t-il en riant. Commençons de bonne heure. Neuf heures ?

Comme le dimanche Rhoda ne se levait pas avant midi, cela me donnerait le temps de revenir préparer un casse-croûte. Rhoda ne savait pas faire la cuisine, refusait d'apprendre et, comme je ne tenais pas à aller au café le dimanche, je devais m'occuper des repas.

— Si vous avez d'autres détails à demander sur Vidal, donnez-moi un coup de fil, dit Harkness en montant dans sa voiture, puis il secoua la tête. Mon vieux ! Je suis désolé pour vous. Je vous plains de tout mon cœur.

Il s'éloigna en me laissant légèrement inquiet.

De retour à mon bureau, je téléphonai à Humphrey Massingham, le directeur régional de l'agence qui était installée à Miami. Je lui parlai de Vidal.

— C'est un client sur lequel j'ai l'œil depuis quelque temps, Clay, s'écria-t-il d'une voix surexcitée. Je n'aurais jamais pensé qu'il quitterait l'*American Express*.

— Harkness est heureux de le voir partir, dis-je. Est-ce que nous ne nous exposons pas à des embêtements sans fin ?

— Deux cent mille dollars ! Je savais que ça représentait une grosse somme, mais je n'avais pas imaginé ce chiffre ! Nous pouvons accepter des tas d'embêtements pour une somme pareille.

— Dites plutôt que je peux.

Il se mit à rire.

— Ça fait partie du boulot, déclara-t-il d'un ton désinvolte, mais vous aurez besoin d'aide supplémentaire. Je veux que vous ne vous occupiez que du compte de Vidal. Je chercherai quelqu'un. Nous pouvons augmenter notre personnel puisque Vidal est notre client.

— Ne vendez pas encore la peau de l'ours.

Je lui exposai les conditions de Vidal et lui répétai les paroles de Harkness. Cela refroidit un peu son enthousiasme.

— Eh bien, mieux vaut peut-être attendre de voir comment vous vous débrouillez. Vous ne savez pas s'il exigera de nous les mêmes conditions.

— Vous pouvez le parier, Dyer essaiera de nous sou-tirer un escompte plus élevé.

— Cinq, c'est notre limite. Tenez bon.

— J'attendrai qu'il joue sa première carte. Pendant ce temps, nous devrions vérifier les références, non ?

— Bien sûr, mais Vidal est un gros bonnet, un des plus gros. Je suis sûr que de ce côté-là il n'y aura aucun problème. Je m'occuperai de ça.

— Cherchez à savoir s'il est solvable. Les références des banquiers ne veulent pas dire grand-chose.

Il y eut un silence.

— Quelque chose vous tracasse ? demanda-t-il enfin.

— Je ne suis pas tellement chaud. Je ne sais pas pour-quoi. Harkness a dit qu'il nous plaignait de tout son cœur et il le pensait. Dyer ne m'est pas sympathique.

— Ça ne signifie pas qu'il nous fera perdre de l'ar-gent. Fiez-vous à moi, conclut-il et il raccrocha.

Au moment où je remettais le combiné sur son sup-port, Sue m'apporta le devis et les horaires que Dyer avait demandés. Nous les vérifiâmes ensemble. Comme d'habitude, je ne trouvais rien à redire à son travail.

Après l'avoir félicitée, je dictai une lettre à Dyer pour lui annoncer que nous nous occupions des formalités nécessaires à l'ouverture du compte et que je lui récrirais plus tard.

— Mettez ça tout de suite à la poste, voulez-vous ? Montrons-lui que nous sommes tout feu tout flamme.

Nous passâmes le reste de l'après-midi à traiter les affaires courantes. Nous fûmes occupés jusqu'à 17 h 40. Aux approches de l'heure du cocktail, les clients cessè-rent de nous interroger et nous laissèrent le temps de mettre un peu d'ordre. A 6 heures, Sue prit congé et retourna chez elle. J'allai chercher Rhoda à la boutique de « Trendie-Jeunes filles ». Elle terminait une vente et

je fis le pied de grue dans le hall jusqu'au moment où elle vint me rejoindre.

— Mes pieds ! gémit-elle pendant que nous nous dirigeons vers le parking. Toi tu as de la chance de rester piqué toute la journée sur une chaise, moi je n'ai jamais une minute pour m'asseoir.

Je ne lui rappelai pas qu'elle lisait un magazine, assise tranquillement, quand j'étais allé la prévenir que je ne déjeunerais pas avec elle. J'étais habitué à ses jérémiades. Elle avait toujours une raison ou une autre pour geindre.

— Veux-tu aller au cinéma ce soir ? demandai-je en montant dans ma Plymouth.

— Il n'y a rien de bien, j'ai regardé. (Elle s'installa et se débarrassa de ses souliers.) Cette humidité me rend folle. Pour l'amour de Dieu, ouvre le climatiseur !

J'obéis. A cette saison, la chaleur humide était pénible, mais plus supportable qu'à Miami.

— As-tu entendu parler d'Henry Vidal ? demandai-je en prenant la direction de la maison.

— Mme Vidal est venue hier à la boutique. Elle a acheté des ceintures et des pantalons. Toutes les autres choses sont trop jeunes pour elle.

— Comment est-elle ?

Rhoda me lança un coup d'œil.

— Pourquoi t'intéresses-tu à elle ?

— Son mari a ouvert chez nous un compte de deux cent mille dollars.

— Chic ! s'écria Rhoda, toujours impressionnée par les grosses fortunes. Tu vas te remplir les poches, Clay ?

— Lui, pas moi. Tu l'as vu ?

— Elle est venue seule.

— Comment est-elle ?

Rhoda eut un reniflement de mépris. Je ne l'avais jamais entendue faire l'éloge d'une femme ou considérer qu'une femme était aussi bien qu'elle.

— Pas mal, je suppose, quand on aime les grandes bringues brunes. Elle sait s'habiller. C'est une chose en sa faveur.

— Est-elle aimable ?

— Assez. Elle ne la ramène pas, si c'est ce que tu veux dire, comme la plupart des rombières qui me rendent folle.

— Elle règle comptant ?

— Elle a un compte.

— Elle ne se fait pas trop tirer l'oreille pour payer ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Et qui s'en soucie d'ailleurs ? Dépêche-toi, Clay. Il me tarde d'être sous la douche.

Une heure plus tard, Rhoda était allongée sur le balcon qui donnait sur le canal, un verre de Martini dans une main et un magazine dans l'autre. J'avais pris une douche et maintenant je me préparais un scotch à l'eau gazeuse. Je la rejoignis sur le balcon. Je savais que je ne pourrais pas lui tirer une parole avant le moment de descendre au café pour dîner. J'aurais aimé lui parler de Vidal, lui décrire Vernon Dyer, mais je savais qu'elle ne manifesterait aucun intérêt. Elle ne s'intéressait pas à grand-chose, à part les magazines et les robes. Assis en face d'elle, je pensai qu'elle était tout à fait différente de Valérie.

Valérie s'était toujours intéressée à tout ce que je faisais. Elle avait un esprit intelligent et perspicace ; je lui exposais toujours mes problèmes d'affaires et toujours elle avait des suggestions heureuses.

Valérie !

Six ans plus tôt, j'étais devenu directeur de *l'American Travel Services* au Statler Hilton de Boston. Roy Cannon, mon prédécesseur — il avait été nommé au bureau de New York — était venu m'attendre à l'aéroport. J'avais pris l'avion à Cincinnati où je dirigeais l'agence

au Terrace Hilton. Nous avions pris un verre au bar afin de faire connaissance.

— La seule chose, la seule et unique chose qui me fait regretter Boston, c'est que je perds la meilleure secrétaire que j'aie jamais eue, déclara Cannon accoudé au bar. Je la perds et vous la gagnez. Elle est inestimable, je n'exagère pas. Jamais une plainte si nous travaillons tard, ravissante, une mémoire du tonnerre, elle organise tout pour vous... Vous ne pouvez pas imaginer.

Je ne crus pas aux éloges de Cannon, mais je découvris bientôt qu'ils étaient mérités. Valérie Dart correspondait en tout point à son signalement. Grande, de longs cheveux soyeux noirs comme l'aile d'un corbeau, elle avait de grands yeux bleus, une grande bouche généreuse ; c'était une beauté d'une compétence incroyable.

Quelques jours plus tard, j'étais amoureux d'elle. Mais malgré son attitude amicale, elle manifestait une certaine froideur qui m'avertissait de me tenir sur mes gardes. Nous travaillions ensemble de 9 heures et demie à 18 heures, ce qui signifiait que je la voyais beaucoup plus que si nous avions été mariés. Elle avait sa voiture et, quand nous quittions l'agence, elle m'adressait un sourire, un signe de la main et s'éloignait rapidement. Je ne savais rien de sa vie privée. Elle ne racontait jamais ce qu'elle faisait pendant ses heures de liberté. Sa froideur, la correction de sa conduite me tenaient à distance.

Finalement, le cœur battant, je l'invitai à dîner. Elle parut surprise, puis sourit : « Merci ; ce sera avec plaisir. »

Je la conduisis dans un bon restaurant renommé pour ses fruits de mer et nous dansâmes entre les plats ; elle restait réservée, mais je jouai au parfait gentlemen. Je pris l'habitude de l'inviter à dîner tous les vendredis soir, mais quand je suggérai un film le mercredi soir elle refusa poliment.

Déjà elle était dans mon sang comme un virus. Je savais que je ne pourrais aimer d'autre femme. Elle était l'unique et, même si je devais attendre indéfiniment, elle serait toujours l'unique.

J'accélérai le pas en lui offrant des fleurs et des bonbons. Pour avoir un prétexte, je lui disais que c'était ma façon d'exprimer ma reconnaissance pour l'aide qu'elle m'apportait.

Puis, un vendredi soir, trois mois après mon arrivée à Boston, alors que nous dansions, je ne pus me retenir davantage.

— Valérie, dis-je. Je vous aime. J'imagine que vous l'avez deviné. Accepteriez-vous de m'épouser ? C'est ce que je désire le plus au monde. Je suis sûr que nous serions heureux ensemble. Dites-moi quels sentiments vous avez pour moi. Puis-je avoir un peu d'espoir ?

Elle posa sa tête contre mon épaule pour me cacher son visage et nous continuâmes à danser pendant quelques minutes. Puis elle leva la tête et me sourit. Ce sourire fit bondir mon cœur de joie.

— Oui, Clay, vous avez un espoir. Mais je ne veux pas encore me marier.

Je l'entraînai hors du restaurant, jusqu'à la jetée vaguement éclairée par la lune.

— Voulez-vous dire que je compte pour vous, Valérie ?

Je ne pouvais pas le croire.

— Vous comptez pour moi, déclara-t-elle en m'embrassant sur la joue. Mais ne précipitez rien. Attendons quelque temps. Si je vous épouse, je veux m'occuper de votre intérieur. Et je veux rester encore un peu à l'agence. Je vous en prie, soyez patient.

Cette nuit-là, je fus trop heureux pour dormir.

Le lendemain matin, je reçus un coup de téléphone de l'agence centrale. Le vice-président, John Ryner, désirait

me voir. Me demandant ce qu'il pouvait bien me vouloir, je laissai à Valérie la charge des corvées de la matinée — c'était samedi et nous fermions à 13 heures — puis je pris l'avion pour New York.

Ryner me reçut cordialement. Il alla droit au fait.

— Clay, il est temps que vous alliez jeter un coup d'œil sur ce qui se passe en Europe. Nous avons pris nos dispositions pour que vous passiez six mois dans notre succursale de Londres et six autres mois dans celle de Paris. Profitez-en pour perfectionner votre français pendant votre séjour à Paris. De plus en plus, les gens visitent l'Angleterre et la France et, pour que vous soyez capable de les renseigner, il faut que vous connaissiez ces capitales sous leur aspect d'aujourd'hui. Je mets Bill Olson à votre place au Statler Hilton, mais à votre retour vous retrouverez votre travail avec une augmentation de quinze cents dollars. Quand pouvez-vous partir ?

Je fis un rapide calcul. Ce serait un crève-cœur de me séparer de Valérie, mais elle m'avait dit qu'elle voulait avoir le temps de réfléchir avant de se marier et je savais qu'elle ne changerait pas d'avis. Avec une augmentation de quinze cents dollars, nous mènerions une vie des plus confortables.

Je répondis que je partirais à la date qu'il indiquerait.

— Mardi ?

— Bien.

C'était très précipité, mais plus tôt je m'en irais, plus tôt je reviendrais.

— Parfait ! (Je vis qu'il était satisfait.) Olson arrivera lundi et Miss Dart le mettra au courant. C'est une secrétaire épatante, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en me regardant.

— La meilleure que l'on puisse trouver.

Je me demandais quelle serait sa réaction si je lui annonçais qu'il ne tarderait pas à la perdre.

Avant de quitter New York, je téléphonai à Boston et j'eus la chance de pouvoir parler à Valérie qui se préparait à fermer l'agence.

— Je serai de retour à 4 heures, Valérie, dis-je. Il faut que je vous parle. Serait-il possible que vous veniez m'attendre à l'aéroport ?

— Bien sûr.

J'avais une heure avant mon départ. J'allai chez le joaillier le plus proche et j'achetai une bague de fiançailles : deux émeraudes et un brillant. J'en fis faire un paquet-cadeau, puis un taxi me conduisit à l'aéroport.

Valérie m'attendait.

— De quoi s'agissait-il, Clay ? me demanda-t-elle pendant que nous nous dirigions vers le parking où elle avait laissé sa Volkswagen.

— Excellente nouvelle, répondis-je en lui souriant. Allons dans le parc Franklin. Maintenant racontez-moi votre matinée. Que s'est-il passé ?

Elle comprit que je ne parlerais que lorsque nous serions dans un endroit tranquille et, tout en conduisant, elle me décrivit les activités du matin. Les affaires avaient été très animées et elle avait persuadé un couple d'un certain âge d'entreprendre le tour du monde. Depuis quelque temps, le mari et la femme semblaient encore se tâter et j'avais presque perdu l'espoir de les décider.

Nous descendîmes de voiture et, après avoir traversé la roseraie du parc, nous trouvâmes un banc libre. Nous nous assîmes au soleil et je lui fis part de la proposition de Ryner.

— Il m'est très pénible de vous quitter, Valérie, dis-je, mais ainsi vous aurez le temps de réfléchir. Je serai absent pendant un an. A mon retour, j'espère que vous serez prête à m'épouser. C'est surtout à cause de l'augmentation que je pars. Quinze cents dollars de plus tom-

beront à pic pour notre installation, vous n'êtes pas de cet avis ?

Elle me jeta un regard scrutateur.

— Vous me manquerez, Clay.

Je lui donnai la bague. Quand elle eut enlevé le papier et ouvert le petit écrin, elle poussa une exclamation mais elle paraissait effarouchée.

— Je ne peux pas accepter, Clay. Non... C'est m'engager trop loin. Je vous en prie. (Elle me tendit l'écrin que je refusai d'un geste.) C'est adorable de votre part, mais en un an n'importe quoi peut arriver. Je crois vous aimer. Mais je veux en être sûre. Me sentir liée me serait insupportable.

Je réussis à cacher ma déception.

— Vous ne seriez pas liée. Portez cette bague à votre main droite pour me faire plaisir. Quand vous aurez pris une décision, vous la mettrez à votre main gauche. Que pouvez-vous objecter ?

— C'est une bague magnifique. (Après l'avoir longuement contemplée, elle la sortit de l'écrin et la glissa au troisième doigt de sa main droite.) Là... Etes-vous content ?

Elle se pencha vers moi et nous échangeâmes un baiser.

— Maintenant je vous invite à dîner chez moi, continua-t-elle, je suis aussi bonne femme d'intérieur que bonne secrétaire, je veux que vous le sachiez.

Nous retournâmes en ville. Elle acheta les provisions dont elle avait besoin pour le repas, puis elle me conduisit chez elle. Son studio reluisait de propreté et le dîner fut délicieux. Nous parlâmes fort tard dans la nuit et, quand enfin je partis, nous décidâmes de passer la journée du lendemain qui était un dimanche sur la plage de Salisbury. De tous les week-ends que j'avais vécus, ce fut le plus heureux et le plus merveilleux.

Le mardi, laissant Bill Olson à ma place, Valérie m'accompagna à l'aéroport afin d'assister à mon départ.

— Attendez-moi, Valérie, fis-je. Ce n'est que pour un an. Puis nous nous installerons dans notre nouveau foyer.

Mais le destin en avait décidé autrement. Je lui écrivais tous les jours. Elle m'avait averti qu'elle détestait écrire des lettres et je n'eus pas souvent de ses nouvelles. Quand je recevais un message, il était affectueux et elle semblait heureuse.

Après six mois passés à Londres, je me rendis à Paris. Je trouvai un studio meublé près de l'agence et j'écrivis à Valérie pour lui donner ma nouvelle adresse. Depuis trois semaines, elle ne m'avait pas envoyé un mot et je commençais à m'inquiéter. Huit jours plus tard, alors que j'étais sur le point de lui téléphoner, un paquet recommandé arriva. J'y trouvai la bague de fiançailles et un bref billet.

Cher Clay,

Je quitte Boston pour toujours. Je suis désolée de vous faire de la peine, mais il faut que je vous dise qu'il y a un autre homme. Vous trouverez aussi quelqu'un d'autre. Je suis désolée. Cela a été si soudain. Pardonnez-moi et oubliez-moi.

Valérie

Pendant plusieurs mois, je fus au désespoir. Je faisais mon travail machinalement, résistais tous les soirs à la tentation de me saouler et menais une vie solitaire et malheureuse. Enfin je retournai à Boston. Dès que je vis Olson, je lui demandai s'il pouvait m'expliquer pourquoi Valérie avait quitté son poste de secrétaire.

— Je n'en ai pas la moindre idée, Clay, me répondit-il. Je le regrette. Elle a dit qu'elle partait pour des raisons

personnelles, c'est tout. Vous savez comme elle peut être distante. Je n'ai pas pu insister pour la retenir.

Quatre années s'écoulèrent. Le temps n'effaçait pas ma douleur. Puis je fis la connaissance de Rhoda. Je désirais à tout prix mener une vie normale et oublier Valérie, mais mon mariage avec Rhoda ne fut pas une solution. Ça faisait six ans maintenant que m'était arrivée la lettre qui avait mis fin pour moi à la joie et au bonheur, et mon cœur saignait toujours.

— Clay !

Je sursautai. Je revivais si intensément le passé que j'avais oublié Rhoda.

— J'ai faim ! (Elle quitta la chaise longue en montrant ses jolies jambes.) Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air d'un poisson dont le chat n'a pas voulu.

— Je n'ai absolument rien. Allons dîner, répondis-je.

Je ne lui avais jamais parlé de Valérie et elle ne m'avait jamais demandé si j'avais aimé une autre femme avant elle. Elle ne m'aimait pas assez pour s'intéresser à mon passé. Le moment présent suffisait à l'occuper.

Nous descendîmes au café pour manger les inévitables hot dogs et nous remontâmes à l'appartement pour l'inévitable soirée abrutissante devant la télévision jusqu'à l'heure de nous coucher.

II

Le lendemain matin, pendant que je prenais connaissance du courrier, Humphrey Massingham me téléphona.

— J'ai pris mes renseignements sur Vidal, annonçait-il d'une voix qui n'avait pas sa vivacité habituelle. Les banquiers, bien entendu, le portent aux nues et les agents de change également. C'était une idée astucieuse de s'adresser à la caisse du crédit. Vous ne le croirez peut-être pas, Vidal a l'air de n'avoir rien en propre. Je ne sais pas si ça veut dire quelque chose mais c'est bizarre. La maison qu'il habite est louée meublée. Il loue ses six voitures, y compris la Rolls, ainsi que le yacht. Il a six téléviseurs chez lui et cinq machines à écrire I.B.M., tout ça en location. Les bijoux de sa femme eux-mêmes sont loués à Luce et Fremlin et il les change tous les mois. La caisse de crédit m'apprend qu'il a partout six mois de crédit et qu'il paie rubis sur l'ongle tout ce qu'il doit. Quelle est votre conclusion ?

— C'est un arrangement très commode si un jour vous voulez mettre brusquement les voiles, répondis-je.

— C'est exact. J'ai eu la même idée. J'ai interrogé M. Ryner. Il a parlé à un des directeurs de l'*American Express* qui a reconnu que tout le monde était content de perdre la clientèle de Vidal à cause de l'escompte exagéré et de tous les désagréments qu'il causait. Mais en

ce qui concerne les règlements d'argent, il a toujours été exact. Ryner a aussi interrogé d'autres agences de voyages. Selon toute apparence, Dyer a pressenti plusieurs d'entre elles avant de s'adresser à nous, mais toutes l'ont envoyé promener. Elles ne sont pas assez importantes pour avancer de l'argent à Vidal pendant six mois. Voici la conclusion de Ryner : si Dyer veut rabattre quelque chose sur l'escompte de cinq pour cent, nous marchons, mais rien à faire s'il refuse.

— Nous lui accordons six mois de crédit ?

— Je pense. Ainsi font tous ses autres créanciers. Je crois que nous avons Dyer à notre merci. Il accepte nos conditions, ou bien il n'a pas d'agence. Nous sommes, semble-t-il, son dernier espoir.

— D'accord. Laissez-le-moi, je m'en charge.

Un peu après 10 heures 30, Vernon Dyer fut à l'autre bout du fil.

— J'ai reçu votre horaire, dit-il d'une voix un peu grinçante. Qu'est-ce que vous avez en tête ? A quel jeu jouez-vous ? Vos prix sont de dix pour cent plus élevés que les tarifs de l'*American Express*.

— Leurs tarifs datent de dix-huit mois, monsieur Dyer, fis-je remarquer d'un ton suave. Ils ont monté depuis et probablement monteront encore. Ceux que je vous ai indiqués sont actuellement les plus bas.

Il y eut un silence, puis Dyer reprit la parole, moins sèchement cette fois.

— Les formalités sont-elles terminées ?

— Oui, le compte est ouvert.

— Alors nous avons besoin de nous voir pour discuter les conditions. Soyez au Coq d'Or à 1 heure. Ça vous va ?

Le Coq d'Or était le plus cher de tous les restaurants de Paradise City. Pour mettre votre chapeau au vestiaire, il vous en coûtait un dollar cinquante.

— Merci de votre invitation, monsieur Dyer, mais vous voudrez bien m'excuser, répondez-le plus amicalement possible. Je ne déjeune jamais dehors. Je vous attendrai ici à l'heure qu'il vous conviendra.

— Vous ne déjeunez jamais dehors ? répéta-t-il en élevant la voix. Que voulez-vous dire ?

— Je mange un morceau dans mon bureau, monsieur Dyer. Je suis trop occupé pour aller au restaurant.

— Harkness déjeunait toujours avec moi !

— C'est un privilège que je ne peux me permettre. A quelle heure passerez-vous, monsieur Dyer ?

Il y eut un long silence.

— Vous devriez avoir la politesse de déjeuner avec moi.

— Ce n'est pas une question de politesse. C'est une question de temps, monsieur Dyer. Vous exigez l'obéissance à tous vos ordres. Si je veux vous contenter, il faut que je déjeune dans mon bureau.

— Très bien ! cria-t-il sans cacher sa colère et sa déception. Alors, à cet après-midi à 15 heures.

Il raccrocha et je clignai de l'œil à Sue.

— Finis, les déjeuners coûteux pour Vernon, déclarai-je. C'est un bon commencement.

Dyer ne se montra pas avant 16 heures. Comme j'étais occupé avec un client, il fit les cent pas dans mon antichambre. De temps en temps, il s'arrêtait pour me foudroyer du regard et consulter sa montre. Je faisais semblant de ne pas le voir. Quand mon client se retira, d'un geste j'invitai Dyer à entrer.

— Désolé de vous avoir fait attendre, mais nous avions rendez-vous à 15 heures.

Il grommela quelques mots inintelligibles et s'assit.

— Le compte est donc ouvert, dit-il. Je suppose que vous avez parlé à Harkness.

— Oui, je lui ai parlé.

— Nous travaillerons avec vous aux mêmes conditions qu'avec lui. (Il me dévisagea.) Vous les connaissez ?

— Je les connais, mais malheureusement nous ne pouvons pas les accepter.

Il se raidit.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Ce qui est assez bon pour l'*American Express* doit l'être pour vous.

— Ces conditions sont vieilles de dix-huit mois, monsieur Dyer. Nous nous efforçons de réduire nos prix au minimum. Nous pouvons encore vous accorder six mois de crédit mais, à mon grand regret, il n'y aura pas d'escompte.

Il se pencha en avant, le visage congestionné, les yeux brillants.

— Vous ne voulez donc pas notre clientèle ?

— Je n'ai pas dit ça, monsieur Dyer.

— Que dites-vous au juste ? Ou vous nous accordez les mêmes conditions que l'*American Express*, ou vous n'avez pas notre clientèle.

— Alors à notre grand regret nous y renonçons, déclarai-je en prenant mon air le plus affligé. Si vous trouvez une autre agence qui accepte vos conditions, c'est évidemment votre intérêt d'ouvrir un compte chez elle.

Ses yeux lançant des éclairs, il s'adossa de nouveau à son fauteuil.

— Vous parlez sérieusement ? Quoi... Vous refuseriez deux cent mille dollars d'affaires pour un ridicule escompte de cinq pour cent ?

— Qui vous rapporterait dix mille dollars. Je suis désolé, monsieur Dyer, mais c'est ainsi.

Il humecta ses lèvres et le ton qu'il prit devint plus conciliant.

— Que donnerez-vous ?... quatre pour cent ?

Je savais qu'il bluffait.

— Je regrette, fis-je avec un sourire, mais il n'y aura pas d'escompte. Avez-vous essayé le Global ou l'Agence de Floride ?

— Elles ne valent rien.

Il piqua un fard : je compris qu'il les avait bel et bien pressenties.

— Il y en a beaucoup d'autres. Je demanderai à Miss Douglas de vous en communiquer la liste, si ça peut vous aider.

Il resta immobile un moment ; la tête baissée, il contemplait ses mains.

— Vous nous donnerez six mois de crédit ?

— C'est entendu.

— C'est extraordinaire que vous nous refusiez tout escompte pour des affaires si importantes.

— Je le regrette.

Il haussa les épaules et eut un sourire forcé.

— Bon. Gardez l'escompte.

— Comme vous voudrez, monsieur Dyer.

Il sortit de sa poche un étui en or, choisit une cigarette et l'alluma.

— Et ma commission ?

Je levai les sourcils.

— Excusez-moi... Votre commission ?

Un éclair de colère passa dans ses yeux.

— Vous ne croyez tout de même pas que vous allez gagner tant d'argent sans m'accorder quelque chose en retour ? Ça se fait toujours.

— Qu'envisagez-vous, monsieur Dyer ?

Son visage s'éclaira.

— Je pourrais accepter cinq mille dollars... En liquide, bien entendu.

Quel culot ! pensai-je. Ce casse-pieds plein de morgue méritait des claques.

— J'en parlerai avec mon directeur, répondis-je.

Il eut un regard fuyant.

— Ce serait tout à fait confidentiel, bien entendu.

— Je doute que mon directeur soit de cet avis. C'est une habitude qu'il n'approuve pas, dis-je avec un sourire compatissant. En ce qui me concerne, si quelqu'un exige un paiement parce qu'il ouvre un compte chez nous, je lui souhaite bonne chance.

Il m'adressa un sourire sournois.

— Je suis sûr que vous pouvez faire ça pour moi, Burden. Bien entendu, M. Vidal ne doit rien savoir. Vous saisissez ? Après tout je vous fais une faveur.

— Notre vice-président n'est pas très accommodant, monsieur Dyer. S'il apprend que l'assistant de M. Vidal nous demande cinq mille dollars pour nous confier le compte de son patron, il est probable qu'il écrira à M. Vidal pour lui demander son approbation.

Dyer devint blême.

— Vous voulez dire que je n'aurai rien ?

— Notre entier dévouement, monsieur Dyer. C'est ce que vous aurez.

Manifestement, il me détestait, je le voyais à son regard. D'une main tremblante, il sortit une enveloppe de sa poche et la jeta sur ma table.

— Voici vos instructions ! Observez-les ! Je vous avertis, Burden, pas de négligences ! Je ne tolérerai pas un travail bâclé !

Il se leva, sortit de mon bureau, passa devant Sue et gagna le corridor.

J'ouvris l'enveloppe et pris connaissance des instructions. C'était une commande satisfaisante. Six places d'avion en première classe New York-Tokyo, des chambres d'hôtel pour quatorze jours, une voiture avec chauffeur, le tout pour voyageurs en priorité.

Je remis les instructions dans l'enveloppe, demandai à Sue de l'envoyer à Miami par exprès puis, retournant à

mon bureau, je téléphonai à Massingham. Je lui rapportai tous les coups que j'avais portés à Dyer au cours de notre entrevue.

— Bravo, Clay ! s'écria-t-il quand il eut fini de s'esclaffer. Je répéterai ça à M. Ryner. Vous ne pouviez mieux réussir. Dès que nous aurons reçu les instructions, nous nous occuperons des vols pour Tokyo. Ne parlez de rien à Harkness. Gardons le secret.

Mais je racontai tout à Sue. J'aurais aimé faire part de mon succès à Rhoda durant le trajet de retour à la maison. Il m'eût été agréable de chanter victoire, mais je savais que Rhoda resterait indifférente. De nouveau elle se plaignait de ses pieds.

Valérie aurait écouté attentivement et aurait absolument voulu que nous fêtions ce petit triomphe.

Ma blessure s'ouvrit de nouveau.

Les horaires pour Tokyo, les billets d'avion et les réservations des hôtels arrivèrent par le courrier du matin. Vers 10 heures, je téléphonai à Dyer au domicile de Vidal. Il répondit après m'avoir fait un peu attendre.

— J'ai tout ce qui concerne les vols pour Tokyo, annonçai-je. Voulez-vous que je vous envoie les papiers par la poste ou les ferez-vous prendre ?

— Apportez-les vous-même, répliqua-t-il d'un ton sec. J'ai d'autres questions à discuter avec vous. A l'avenir, je ne perdrai pas mon temps à poireauter dans votre bureau.

Sur ces mots, il raccrocha brusquement. Je ne m'attendais pas à cette réaction. C'était de sa part une petite vengeance mesquine. Maintenant ce serait à son tour de me faire attendre. Je sortis de mon bureau pour consulter Sue.

— Si les clients n'arrivent pas en foule, je peux très bien me débrouiller seule, assura-t-elle.

— Mais il pourrait y avoir foule. Je ne veux pas de réclamations. Nous avons affirmé au directeur de l'hôtel qui nous donne l'hospitalité qu'il obtiendrait de nous un service parfait. Je vais parler à Massingham.

Massingham comprit immédiatement la situation.

— Vous vous rappelez Bill Olson, l'agent de Boston ? demanda-t-il. Il vient d'arriver pour se mettre au courant des affaires de Floride. Je vais vous l'envoyer. Il travaillera aussi bien avec vous qu'avec moi. Il sera chez vous dans une heure.

Je tressaillis. Je n'avais pas revu Olson depuis que Valérie avait quitté Boston si mystérieusement. En entendant son nom, tous mes souvenirs se réveillèrent.

Je fis part à Sue de cette décision.

— Mettez une autre table, ordonnai-je. Si vous poussez un peu la vôtre à gauche, nous aurons juste la place de la caser.

Elle accepta d'un signe de tête.

— Je m'en occupe tout de suite, dit-elle en tendant la main vers le téléphone.

Prenant les papiers, je me dirigeai vers le parking. Au passage, je jetai un coup d'œil dans la boutique « Trendie-Jeunes filles ». Rhoda, assise sur son tabouret, se plongeait dans la lecture d'un magazine.

— Attention, chérie, m'écriai-je. Si tu te fatigues tant, tu vas avoir mal aux pieds.

Elle leva vers moi un regard vide.

— Quoi ?

— Rien. Je ne reviendrai peut-être pas déjeuner. Ne m'attends pas. Je vais voir M. Henry Vidal.

— C'est la grosse affaire, hein ? dit-elle et elle reprit sa lecture.

Paradise Largo est un isthme qui relie deux autoroutes. E 1 et A 1 A. L'avenue conduisant au Largo est gardée par une loge et une barrière électronique. Personne — je dis bien personne — ne peut pénétrer sans indiquer son identité et la raison de sa visite.

Cachées derrière de hautes haies fleuries d'une épaisseur d'un mètre et protégées par d'immenses portails de chêne parsemés de clous, se trouvent trente ou quarante magnifiques maisons appartenant aux habitants les plus pognonneux de Floride.

J'arrêtai ma Plymouth devant la loge et me soumis au regard scrutateur d'un gardien en livrée bleue.

— Je vais voir M. Dyer chez M. Vidal, annonçai-je. Je m'appelle Clay Burden. M. Dyer m'attend.

— Votre permis de conduire, fit-il.

Je le lui présentai et, après en avoir pris connaissance, il me le rendit, puis tendit la main vers un téléphone. Au bout d'un moment, il pressa un bouton, la barrière se souleva et il me fit signe de passer.

— Le quatrième portail à gauche.

Je descendis une large avenue sablée, tournai à gauche et arrivai devant un portail massif de trois mètres cinquante de haut qui fut ouvert par un autre gardien en livrée bleue.

— C'est tout droit, monsieur Burden. Garez votre voiture dans le parking 4.

Je montai l'allée sinueuse ombragée par des palmiers et bordée des deux côtés par des magnolias et des lauriers-roses. Une pelouse impeccable et des plates-bandes fleuries aux couleurs éclatantes apparurent à ma droite et j'aperçus la maison à un étage, de style espagnol, couverte de bougainvillées rouges et roses. Une galerie rouge corail l'entourait. C'était une demeure luxueuse, grande, imposante, symbole de richesse.

Je garai ma voiture dans le parking 4, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, entre une Rolls Corniche et une Lamborghini Espana. A côté de leur carrosserie éclatante, ma Plymouth avait l'air d'une vieille bagnole. Un larbin à peau noire, vêtu d'un pantalon de toile blanche et d'une veste rouge sang, sortit de l'ombre et un sourire découvrit ses dents.

— Monsieur Burden ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Par ici, s'il vous plaît.

Il me fit parcourir une allée bordée d'azalées rouges qui formaient un splendide ruban de couleur jusqu'à une longue bâtisse de bois blanc. Il s'effaça.

— La troisième porte, s'il vous plaît. Je vais avertir M. Dyer.

J'entrai dans une vaste pièce avec au milieu une grande table ovale couverte de magazines. Huit hommes, gros ou maigres, de tout âge, tous portant des complets, attendaient assis dans des fauteuils, des serviettes de cuir sur les genoux. Ils me jetèrent des regards soupçonneux comme s'ils voyaient en moi un concurrent dangereux. Mais quand je pris un siège, ils détournèrent la tête. Nous gardâmes le silence. Cinq minutes plus tard, une voix de femme retentit dans un haut-parleur invisible.

— Monsieur Hedger, s'il vous plaît, Bureau 5.

Un gros homme d'un certain âge se leva d'un bond et se hâta de sortir.

Plusieurs minutes s'écoulèrent lentement. Un autre homme fut appelé, puis un autre. Il ne resta plus dans la pièce qu'un chauve et moi.

— C'est comme chez le dentiste, fis-je remarquer en allumant ma quatrième cigarette.

— En effet. A tout prendre, je préfère le dentiste.

Il sortit un mouchoir de sa poche pour éponger son visage suant.

Je consultai ma montre. J'étais là depuis une heure et dix minutes. La prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, me dis-je, j'apporterai du travail. Le chauve fut appelé. Il me fit un signe de tête et sortit. Une heure trente-cinq minutes plus tard, mon nom fut prononcé.

— Monsieur Burden, s'il vous plaît. Bureau 15.

Vernon Dyer trônait derrière une grande table sur laquelle on voyait trois téléphones, un grand magnétophone, un interphone avec trente boutons, un vase de fleurs, une coupe de cacahuètes salées, trois cendriers d'onyx, une boîte à cigarettes en argent et un petit coffret rempli de cigares. Je me demandai comment il avait la place d'écrire une lettre. Peut-être n'en écrivait-il pas. Peut-être dictait-il en grignotant des cacahuètes.

— Vous voilà, dit-il d'un ton languissant. Asseyez-vous.

Je posai devant lui, sur le buvard, l'enveloppe qui contenait l'horaire, les billets d'avion, les réservations d'hôtel et je m'assis. Il prit son temps pour examiner les papiers. De toute évidence, il cherchait quelle critique il pourrait bien m'adresser. Brusquement il leva la tête, les sourcils froncés.

— Pourquoi les avez-vous logés au Pacific Hotel ? demanda-t-il.

— L'hôtel a un magnifique jardin, une ambiance japonaise et il est beaucoup plus calme que l'Imperial.

— Ils n'auront pas le temps de profiter du jardin et qui se soucie de l'ambiance, bon Dieu ? Logez-les à l'Imperial !

— C'est très facile, monsieur Dyer.

Il me foudroya du regard.

— Il me faut les réservations à 16 heures, pas une minute plus tard.

— Vous les aurez. La prochaine fois peut-être, vous m'indiquerez quels sont les hôtels que vous préférez.

— C'est votre travail de choisir les meilleurs.

— A mon avis, le Pacific est le meilleur.

Il devint cramoisi.

— Prenez des chambres à l'Imperial. (Il me jeta les réservations, puis consulta l'horloge. Il était 13 h 10.) Déjà si tard ? (Il m'adressa un petit sourire sarcastique.) Je serai obligé de vous demander de revenir. J'ai rendez-vous pour déjeuner. Soyez là à 15 heures. Ça vous va ?

Je me levai.

— J'ai un rendez-vous à 15 heures, monsieur Dyer. Je regrette.

Il inclina la tête pour me scruter, les yeux plissés.

— Avec un compte aussi important, j'entends être payé de retour. Je veux que vous soyez ici à 15 heures.

— Je répète que je le regrette. Si c'est si urgent, pourquoi ne viendriez-vous pas à mon bureau après le déjeuner ?

Nous nous défiâmes du regard. Il fut le premier à détourner les yeux. La colère crispait son visage.

— Bien. Puisque je suis déjà en retard, je peux l'être un peu plus. Je vais vous donner mes instructions tout de suite. (Il prit dans son tiroir une lourde enveloppe qu'il me tendit.) Lisez ça. Téléphonnez-moi demain si vous avez quelque chose à me demander... Ce sera probablement le cas. Ne réservez pas de chambres dans un hôtel sans m'avoir consulté.

— D'accord, dis-je avant de me diriger vers la porte.

— Ah ! J'oubliais. Je veux que vous soyez complètement libre pendant cinq jours à partir de mardi.

— Complètement libre ? répétai-je en le dévisageant.

— C'est ce que j'ai dit. M. Vidal va à San Salvador. Mme Vidal l'accompagnera. Pendant que M. Vidal vaquera à ses affaires, vous ferez visiter la ville à Mme Vidal. Déplacement réservé aux personnalités, bien entendu. Une voiture climatisée, un appartement à l'hô-

tel. M. Vidal veut descendre à l'Intercontinental. En avion première classe pour eux, classe touriste pour vous. Toutes les instructions sont dans l'enveloppe.

Ce projet allait vraiment à l'encontre de mes souhaits. Je savais que je ferais un très mauvais guide car je n'avais jamais mis les pieds au Salvador et, de plus, ce n'était pas mon boulot.

— Nous avons à San Salvador une excellente agence qui s'occupera de Mme Vidal.

— Ce n'est pas ce que désire M. Vidal ! s'écria Dyer d'un ton sec. Il a insisté là-dessus : il ne veut pas que Mme Vidal soit escortée par un métèque latino-américain. Il veut que vous soyez à sa disposition. Avez-vous des objections ?

— Si important que soit le compte de M. Vidal, il n'est pas le seul dont j'ai à m'occuper, protestai-je. Nous verrons ce qu'on peut faire. Nous avons à Miami un guide de tout premier ordre qui promènera Mme Vidal.

— J'ai dit à M. Vidal que vous vous feriez un plaisir de vous acquitter de cette tâche, vous n'avez donc qu'à vous exécuter !

— Si je suis absent pendant cinq jours, il n'y aura personne pour obéir à vos instructions, fis-je remarquer, cherchant avec l'énergie du désespoir un prétexte pour ne pas partir.

— Vous avez dans vos mains les instructions pour la semaine prochaine, dit-il avec impatience. Il n'y aura pas d'autre affaire à régler jusqu'à votre retour.

Je m'avouai vaincu.

— Je verrai ce que je peux faire, dis-je et je pris congé.

Je m'arrêtai au restaurant Howard Johnson où je commandai une salade de crevettes et un coca. Tout en mangeant, je parcourus les instructions qu'il m'avait données. Elles étaient d'un volume impressionnant : pla-

ces en avion en première classe, séjour à l'hôtel pendant une semaine pour dix personnes qui désiraient visiter Londres. Un voyage analogue pour cinq personnes à Paris, tandis que deux autres voulaient voir Moscou. Tout cela dans les meilleures conditions possibles. J'en arrivai enfin au projet personnel de Vidal. Sa femme et lui devaient partir le lundi, une voiture climatisée les attendrait à l'aeroporto de Ilopango et les conduirait à l'Intercontinental. Je les rejoindrais le lendemain, mardi, et j'accompagnerais Mme Vidal. Je serais à sa disposition pendant tout leur séjour à San Salvador. Nous serions de retour à Paradise City le dimanche.

Je retournai à l'agence où Bill Olson était installé. Sue et lui étaient occupés avec des clients. Olson leva la tête et me sourit. Il avait un peu vieilli depuis la dernière fois que nous nous étions vus. Grand, efflanqué, brave type, il avait le sourire facile et des traits sympathiques.

Ne voulant pas le déranger, je lui fis un signe de la main et entrai dans mon bureau. Je téléphonai à Massingham pour le mettre au courant du changement d'hôtel et lui demander de faire envoyer les réservations de l'Imperial à Dyer avant 16 heures, puis je lui parlai du voyage au Salvador.

— Si Dyer va nous ficher la paix pendant votre absence, je crois que vous devez partir, conseilla Massingham. Ça vous fera un petit changement.

— Mais je ne connais pas du tout la région et je serai un très mauvais guide.

— Envoyez un telex à l'agence de San Salvador. Demandez qu'on vous établisse un programme de visites et qu'on vous fournisse un guide-chauffeur. Vidal l'acceptera si vous êtes avec lui, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. J'essaierai. Quand votre garçon de bureau aura porté les réservations, qu'il vienne ici. J'ai

d'autres affaires à régler et Dyer est très pressé d'avoir les horaires.

Massingham jura entre ses dents.

— Je comprends maintenant pourquoi l'*American Express* le considérait comme un casse-pieds.

— C'est une commande considérable qui vous intéressera.

— Bon. Demain matin, vous aurez les horaires, promet-il, et il raccrocha.

J'envoyai un télex à l'agence de San Salvador. On me dit que tout serait prêt à l'arrivée de Vidal et que j'aurais un guide-chauffeur.

Ce ne fut qu'à 17 h 40 que je pus sortir de mon bureau pour souhaiter la bienvenue à Olson. Nous nous serrâmes la main et il m'adressa un large sourire.

— Content de vous revoir, Clay, dit-il. Ça fait une éternité que nous ne nous étions pas rencontrés, n'est-ce pas ? Six ans ?

— A peu près. Quelles dispositions avez-vous prises, Bill ? Où couchez-vous cette nuit ?

Olson jeta un regard à Sue qui mettait de l'ordre sur sa table.

— Cette fille formidable m'a déjà loué un appartement meublé, Biscayne Avenue.

— C'est tout près de chez moi. Ecoutez, Bill, laissez-moi ranger mes papiers et nous irons dans mon appartement prendre un verre et dîner. Je veux vous présenter Rhoda, ma femme.

— Parfait. J'ai simplement deux choses à terminer, et je serai prêt.

Rhoda revient toujours à la vie quand nous avons des invités. Olson et elle s'entendirent très bien. Je vis qu'il admirait sa beauté et son élégance. Tout en préparant le Martini, je pensai avec un peu d'amertume qu'il déchanterait s'il la voyait le week-end traîner en négligé d'une

pièce à l'autre, sans maquillage, les cheveux en nid à rats, vêtue d'un jean sale et d'un pull-over encore plus crasseux.

— Avez-vous revu Valérie après qu'elle nous a pluqués ? demanda Olson d'un ton indifférent pendant que je remplissais les verres.

Je renversai un peu d'alcool et je répondis sans lever la tête :

— Non, je n'ai pas eu de nouvelles d'elle.

Rhoda tendit la main vers l'assiette de cacahuètes.

— Qui c'est, cette Valérie ? demanda-t-elle avec curiosité.

Olson se mit à rire.

— Comment votre mari ne vous a jamais parlé de Valérie Dart ?

— Il ne me dit jamais rien. (Rhoda fit la moue et prit le verre que je lui tendais.) Qu'a-t-elle de particulier ?

— Tu imagines que je ne te tiens jamais au courant, protestai-je en tendant un verre à Olson. La réalité c'est que tu n'écoutes pas ce que je dis.

— Ne viens pas me raconter que tu m'as parlé d'elle, parce que suis sûre que non, s'écria-t-elle d'un ton irrité.

— En tout cas, elle ne t'intéresserait pas. C'était ma secrétaire quand j'ai travaillé au Statler Hilton avant de te connaître, dis-je en m'efforçant de parler avec naturel... Santé, Bill.

— Et quelle secrétaire ! s'écria Olson quand nous eûmes bu. La fille la plus capable, la plus intelligente, la plus chic avec qui j'aie eu la chance de travailler.

Ces paroles, je m'en apercevais, ne faisaient aucun plaisir à Rhoda. Quand quelqu'un faisait l'éloge d'une autre femme, elle se hérissait.

— Je parie que tu l'adorais, dit-elle en me regardant bien en face. La compétence, c'est ton dada.

— Vraiment ?

J'allai à la fenêtre et contemplai le canal. C'est vrai que j'avais adoré Valérie. Je l'adorais encore.

— Franchement je ne sais pas pourquoi Clay m'a épousée, dit Rhoda à Olson. Il me reproche toujours de n'être capable de rien. Il me harcèle du matin au soir. Dommage qu'il n'ait pas épousé cette Valérie qui est, semble-t-il, si chic et si compétente.

Elle parlait d'un ton si acide qu'Olson en fut gêné.

— Je ne crois pas du tout que vous ne soyez capable de rien, madame Burden, dit-il gauchement.

Je n'allais pas renchérir. Il y eut un silence. Ce fut Rhoda qui le rompit.

— La compétence, mais on s'en fout ! C'est la chose la plus assommante du monde. Pourquoi trimerais-je dans cet appartement puisque nous avons une vieille bonne femme qui s'occupe du nettoyage ? Quand tu auras fini de bayer aux corneilles, Clay, tu songeras peut-être à remplir nos verres.

Il y eut de nouveau une pause embarrassée pendant que je servais le Martini.

— Sue m'a parlé du compte Vidal, dit Olson. Vous vous êtes fourré dans le pétrin, vous ne croyez pas, Clay ?

Je haussai les épaules.

— Massingham fait tout le travail. Je n'ai qu'à écouter les reproches et je peux le supporter. (Puis me tournant vers Rhoda :) A propos, chérie, je vais t'abandonner pendant six jours la semaine prochaine.

— Que veux-tu dire ?

Je lui appris mon voyage à San Salvador. Elle resta déconcertée. C'était notre première séparation depuis notre mariage.

— Et moi ? cria-t-elle. Qui me conduira à mon travail et me ramènera le soir ?

— L'autobus te conduit de porte à porte.

— L'autobus ! C'est ça, m'enfermer dans un autobus qui sent mauvais !

— Je serai très heureux de vous conduire, madame Burden, intervint Olson. Il n'y a aucun problème. Je serai ravi.

Elle le remercia d'un sourire.

— Clay ne pense jamais à moi. Merci, Bill. Je peux bien vous appeler Bill ? Appelez-moi Rhoda.

— Volontiers.

Quand elle m'attaqua, je n'en fus pas surpris.

— Alors tu pars avec cette sorcière de Mme Vidal ? C'est bien le genre de femme à essayer de t'attirer dans son lit !

Je ne me mets jamais en colère contre Rhoda, si irritante qu'elle soit, mais ce soir-là je dus faire un effort pour garder mon calme.

— Voyons, chérie, ne dis pas de bêtises. J'ai un travail à faire et il n'y a aucune raison de se lamenter.

— Je parie que tu te réjouiras en pensant que je m'esquinte dans cette satanée boutique.

Je me tournai vers Olson qui était de plus en plus embarrassé.

— Avez-vous faim ?

— Plutôt. Je suis à votre disposition.

— Es-tu prête, Rhoda ?

— Non, je ne suis pas prête !

Elle se leva, entra dans la chambre et fit claquer la porte. Nous échangeâmes un regard, Olson et moi.

— Ah, les femmes ! murmurai-je avec un sourire forcé.

— Comme vous dites. (Après un silence, il ajouta :) C'est joli chez vous. Quelle belle vue ! fit-il en sortant sur le balcon.

— C'est vrai.

— Ce Vidal, reprit Olson avec un effort évident pour changer le sujet de la conversation, c'est un type mystérieux.

— En quoi ? Il est certainement plein aux as.

— Il n'avait pas grand-chose il y a cinq ans. C'était un de mes clients au Statler Hilton. A cette époque, il voyageait en classe touristique. Il voulait ouvrir un compte courant chez nous, mais il n'offrait aucune garantie.

Je le regardai avec étonnement.

— Comment Massingham pouvait-il l'ignorer ?

— Je ne l'ai pas signalé à New York. J'ai vérifié à la caisse de crédit où on m'a conseillé de ne pas entrer en affaires avec lui. J'ai donc refusé ses propositions. Je n'ai jamais fait de rapport à ce sujet.

— Mais Massingham a justement pris des renseignements à la caisse de crédit.

Olson se mit à rire.

— Ça se passait il y a cinq ans, Clay. Beaucoup de changements peuvent s'opérer en cinq ans. On n'a sans doute pas jugé nécessaire de dire à Massingham qu'autrefois nous avions évincé Vidal.

— Vous le connaissez donc. Mardi j'aurai ce triste privilège. Comment est-il ?

— C'est un drôle de numéro. D'abord il est presque nain, il mesure à peine un mètre cinquante et il est agressif comme tous les individus de petite taille. Il a de la barbe et il est chauve. Mais il est rudement dynamique. Vous voyez ça d'ici. C'est un arriviste, il parle vite, il gesticule, ses yeux vous hypnotisent. A l'époque où je l'ai connu, il faisait une montagne de la moindre chose. S'il retenait un billet pour New York, on aurait dit qu'il se préparait à aller dans la lune. Mais je suppose qu'il a beaucoup changé depuis. Le bruit court qu'il possède des millions. Lorsque vous amassez une telle quantité de fric, inutile d'en installer, vos esclaves le font à votre place.

— Vous avez bien raison, approuvai-je et je lui décrisis Dyer.

Rhoda sortit de la chambre. Elle boudait toujours.

— Alors, on dîne, oui ou non ? demanda-t-elle.

J'ai faim.

— Nous t'attendions, chérie, dis-je.

— Eh bien, pour l'amour de Dieu, allons dans un restaurant convenable. Ça nous changera. J'en ai par-dessus la tête de ce bistrot.

Elle sortit en courant de l'appartement et, après avoir échangé un regard mélancolique, nous la suivîmes, Olson et moi.

Rhoda n'était jamais plus heureuse que les rares fois où elle pouvait marquer un point à mes dépens. Je l'admets, sa négligence, son désordre m'avaient obligé assez souvent à protester et elle détestait toute forme de critique. Me damer le pion était toujours pour elle un triomphe éclatant.

Il devint bientôt évident qu'elle avait été assez perspicace pour deviner que Valérie ne m'avait pas été indifférente, et elle saisit au vol cette occasion de s'acharner sur moi.

Après avoir reconduit Olson à son appartement, nous rentrâmes chez nous. Je me mis à débarrasser la table où j'avais préparé les cocktails. En passant, Rhoda accrocha avec sa manche la coupe de cacahuètes qui se renversa, et son contenu s'éparpilla sur le tapis.

Pendant le repas, elle s'était montrée odieuse et j'avais les nerfs à fleur de peau.

— Regarde ce que tu as fait ! Regarde où tu mets les pieds ! criai-je. Tu vas saligoter le tapis.

— Faut que tu râles tout le temps ! protesta-t-elle, furieuse de sa maladresse. Je suppose que ta Valérie, si

compétente et si chic, ne faisait pas de choses de ce genre.

Si j'avais gardé mon sang-froid et fait la sourde oreille, elle n'aurait peut-être pas deviné que le sujet de Valérie me tenait à cœur.

— En voilà assez ! dis-je avec colère. Pourquoi as-tu des gestes si brusques ?

Elle eut un petit rictus et entra dans la chambre. Les quatre jours qui suivirent furent éprouvants. Je rangeais mes papiers en vue de mon voyage, répondais à Dyer qui téléphonait sans arrêt pour poser des questions stupides et inutiles, j'expédiais les affaires courantes et, en plus de ces corvées, j'avais à supporter la mauvaise humeur de Rhoda qui, de jour en jour, devenait plus acariâtre.

Quand elle renversa sa boîte de poudre dans la salle de bains et me laissa réparer les dégâts, elle secoua la tête avec une tristesse feinte et gémit : « Il faut vraiment que j'essaie de ressembler à cette Valérie si compétente et si chic. »

Le matin où elle ne se réveilla pas à l'heure et me fit arriver en retard à l'agence, elle déclara : « Je suis sûre que cette Valérie si compétence et si chic ne te faisait jamais attendre. »

Chaque fois qu'elle prononçait le nom de Valérie, c'était pour moi plus qu'une piqûre. Je faisais un effort pour garder mon calme et feignais de ne pas entendre ses sarcasmes dans l'espoir qu'elle se lasserait de m'aiguillonner ainsi.

En fin de compte, je me réjouissais de la perdre de vue pendant cinq jours. A mon retour, elle aurait probablement oublié Valérie.

Le lundi soir, nous invitâmes Olson à dîner au restaurant et Rhoda fut particulièrement aimable.

Nous passâmes une soirée agréable mais, lorsque nous regagnâmes notre appartement après avoir déposé Olson

chez lui, Rhoda se laissa tomber dans un fauteuil, alluma une cigarette et, à ma grande surprise, déclara :

— Buvons un verre, Clay. Un toast d'adieu, non ?

— Pourquoi pas. Du scotch ?

— Hmm, fit-elle en guise d'acquiescement.

Je remplis les verres et lui apportai le sien.

— Dis-moi, Clay, Valérie a-t-elle été ta maîtresse ?

J'eus un sursaut si violent que plusieurs glaçons jaillirent de mon verre et tombèrent sur le tapis.

Rhoda fut prise de fou rire.

— Quel est le plus maladroit de nous deux ?

Je ramassai les cubes de glace et les portai dans la cuisine. Je m'attardai un moment pour reprendre mon calme, puis je revins dans le living-room, sentant sur moi le regard de Rhoda.

— A-t-elle été ta maîtresse ? répéta-t-elle.

— Non. Ecoute, Rhoda, j'en ai par-dessus la tête de tes insinuations. Tu as saisi ? A partir de maintenant, tu cesseras de prononcer à tout instant le nom de Valérie. Je ne sais pas ce que tu as en tête mais, si tu trouves que c'est drôle, moi, ça ne me fait pas rire.

Elle but quelques gorgées en me regardant par-dessus le bord de son verre.

— Elle a beaucoup compté pour toi, n'est-ce pas, dit-elle en gloussant. Je crois que tu es encore amoureux d'elle.

— Foutaises ! Tu montres simplement à quel point tu es mesquine et stupide !

Elle rougit.

— Tu ne le nies pas, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien à nier. Finis de boire et allons nous coucher.

— Cinq jours avec cette grande bringue de Mme Vidal te guériront peut-être, riposta-t-elle d'un ton agressif. C'est exactement le genre de femme qui pour-

rait t'ôter de la tête le souvenir d'un ancien béguin. Ce serait marrant si tu t'amourachais d'elle !

Posant mon verre, j'entrai dans la chambre. J'étais si irrité que, si je n'avais pas coupé court, je l'aurais giflée. Elle comprit sans doute qu'elle avait dépassé les bornes car elle resta dans le living-room jusqu'au moment où elle entendit couler l'eau de la douche. Alors elle se déshabilla à la hâte et elle était couchée quand je sortis de la salle de bains.

— Je voulais simplement te taquiner, Clay. Tu ne comprends donc pas la plaisanterie ? murmura-t-elle avec embarras.

— Tu ne t'es pas brossé les dents, fis-je remarquer. Pour l'amour de Dieu, dépêche-toi ! J'ai besoin de dormir, si toi tu n'as pas sommeil.

— Mes dents je m'en fous et je te dis merde ! s'écria-t-elle furieuse et, me tournant le dos, elle éteignit la lumière.

III

Un homme trapu et basané, qui se présenta sous le nom de Roberto Rivera, m'accueillit à l'aeropuerto de Ilopango. Agé d'environ quarante-cinq ans, il avait une moustache à la Charlie Chan ; avec ses yeux rusés et son sourire sournois, il représentait ce que l'Amérique latine peut offrir de pire. A première vue, j'éprouvai pour lui une violente antipathie.

— Soyez le bienvenu, Senor Burden, dit-il en me serrant la main et en soulevant son sombrero de paille. Tout va très bien. Je suis venu attendre le Senor Vidal et la senora comme convenu. Aucun problème. Je suis à votre disposition. Vous voulez aller tout de suite à l'hôtel ?

— Oui, si c'est possible. Est-ce loin ?

— Pas très, quand même une petite distance. Voici la belle voiture, avec climatisation, tout le confort ; de grandes dépenses.

Il me conduisit à la Mercedes 200 noire et poussiéreuse, garée au soleil, et ouvrit la portière en soulevant de nouveau son sombrero. La fraîcheur qui régnait à l'intérieur de la voiture me fut agréable. Il devait faire quarante degrés à l'ombre. Il se glissa derrière le volant.

— Excusez mon anglais, Senor Burden. Je parle un bon américain, mais l'anglais plus difficile.

Je répondis que je comprenais.

Il s'éloigna de l'aéroport et s'engagea dans une route poussiéreuse où circulaient de nombreux paysans indiens. Presque tous avaient sur la tête ou sur les épaules de grandes cruches de métal.

— Que transportent-ils ? demandai-je.

— De l'eau, Señor Burden. L'eau est rare ici. Tout le monde porte l'eau. C'est la manière de vivre. (Il donna un coup de klaxon pour avertir un Indien qui errait sans but au milieu de la route.) Gens très stupides. Le soleil les rend stupides, ajouta-t-il avec un sourire qui montra une bouche pleine de dents en or. J'ai un beau programme pour vous. La Señora Vidal sera très contente. Señor Vidal très riche, oui ?

Il me jeta un regard sournois.

— Il a de quoi vivre, répondis-je brièvement.

— Beaucoup de gens pauvres ici. (Il secoua tristement la tête.) Beaucoup, beaucoup. Des riches aussi. Plus de pauvres que de riches, mais les riches très riches.

Nous traversions maintenant un petit village peuplé d'Indiens. La plupart d'entre eux portaient des sombreros cabossés, des chemises blanches et des pantalons foncés qui n'avaient plus de forme. Les femmes avaient des tabliers de diverses couleurs sur leurs robes de cotonnade. La rue principale était jonchée de papiers, de pelures de fruits, de mégots et d'autres débris. Ce spectacle sordide me déprima.

Il fallut plus d'une demi-heure pour arriver à San Salvador, la capitale. La ville grouillait d'Indiens mélangés avec des hommes et des femmes correctement vêtus et bien nourris, de toute évidence les citadins les plus aisés.

— Jolie ville, fit remarquer Rivera. Ça vous plaît, Señor Burden ?

— Oui, bien sûr.

— Appelez-moi Roberto. Tout le monde m'appelle Roberto. Je suis un guide très connu ici. Beaucoup de riches Américains me demandent.

— Tant mieux.

— Nous approchons de l'hôtel. (Il gravit une rue en pente raide, tourna à gauche et s'engagea dans une avenue qui décrivait une courbe.) Bel hôtel, Senor Burden. Le meilleur. Tout le monde très content.

Le portier de l'hôtel vint m'ouvrir et je descendis de voiture. Un chasseur prit ma valise.

— Entrez, Roberto, proposai-je. Je regarderai votre programme. Je dois en rendre compte à M. Vidal.

Roberto découvrit ses dents en or.

— Rien ne presse, Senor Burden. Senor Vidal et la senora déjeunent avec des amis. José — il travaille avec moi — les a conduits à El Cuco. Joli endroit près de la mer. Ils sont chez Senor Guzman qui a beaucoup de plantations de café, une maison très riche, belle, très belle... A côté deux millions de dollars. Ils ne rentreront pas avant 19 heures. Beaucoup de temps.

Je consultai ma montre, il était juste midi.

— Bien, Roberto. Je vais déjeuner ici. Nous pourrions nous retrouver vers 15 heures.

— Alors je vais à la maison, dit-il l'air satisfait. Jolie maison, pauvre mais jolie. Mes enfants me voient peu. Ce sera une surprise pour eux.

Il souleva son sombrero, me serra la main et monta dans la Mercedes.

Après m'être inscrit à la réception, avoir inspecté ma chambre qui était climatisée et agréable, je pris une douche, mis une chemise à col ouvert, un pantalon et descendis au restaurant où je me régalai de la meilleure timbale de crevettes en beignets que j'avais jamais mangée.

Je pris le café sur la terrasse qui donnait sur la piscine. Les enfants de San Salvador nageaient comme des poissons et faisaient beaucoup de bruit. Leurs parents, solidement bâtis, assis sous des parasols, mangeaient des glaces ou buvaient de la bière.

Vers 15 heures, je retrouvai Rivera qui m'attendait dans le salon.

— Bonne cuisine, Senor Burden ? Tout à votre goût ?
Chambre belle ?

— Tout est parfait. Regardons le programme.

Nous l'étudiâmes ensemble. Je n'y comprenais pas grand-chose puisque je ne connaissais pas le pays, mais Rivera m'affirma qu'il n'avait oublié aucun site intéressant.

— Très chaud l'après-midi. Je propose des promenades en voiture le matin, Senor Burden. Peut-être quelque chose en fin d'après-midi quand la chaleur est un peu tombée. C'est bon de faire une petite sieste après le déjeuner.

Il me sourit d'un air optimiste.

— Ça dépendra de Mme Vidal. Elle ne voudra peut-être pas faire la sieste.

Son visage s'assombrit.

— Vous lui expliquerez, Senor Burden. Très chaud, très fatigant l'après-midi.

— Je verrai ce qu'elle dira. Venez demain matin à 8 h 30. Je veux que la voiture soit lavée et nettoyée, Roberto. Les Vidal sont des gens très importants. Cette voiture n'est pas digne d'eux.

— C'est la meilleure, Senor Burden, mais je la laverai. (La mine de plus en plus sombre, il se leva et ajouta :) A demain.

Après son départ, j'allai au kiosque à journaux pour acheter une carte du Salvador, puis je montai à ma chambre, passai un slip de bain et descendis à la piscine. En sortant de l'eau, je m'assis à l'ombre pour consulter le programme et la carte. Le lendemain, nous devons aller au volcan Izalco, puis revenir déjeuner à l'hôtel. Rien n'était proposé pour l'après-midi. Je demanderais l'avis de Mme Vidal.

Vers 18 heures, après avoir nagé encore un moment, je remontai à ma chambre pour me raser, mettre une chemise, une cravate, un costume d'été, puis je descendis au bar.

Une heure plus tard, tandis que je buvais mon second scotch en essayant de trouver une nouvelle intéressante dans le *New York Tribune*, Henry Vidal fit irruption dans le bar.

Grâce à Bill Olson, je savais un peu ce que je devais attendre mais, lorsque Vidal s'avança vers moi d'un pas précipité, je me rendis compte qu'aucun signalement de lui ne serait conforme à la réalité.

Ainsi qu'Olson l'avait dit, Vidal mesurait à peine un mètre cinquante. Il avait des épaules massives de lutteur ; ses jambes courtes étaient épaisses et ses pieds petits. Il portait une chemise écarlate à col ouvert, un pantalon noir si serré qu'il avait l'air d'être peint à même la peau et, autour de sa taille épaisse, une large ceinture blanche fermée par une boucle d'or.

Ses cheveux grisonnants tombaient sur son col et le sommet de sa tête était complètement déplumé. Sa calvitie accentuait son front énorme. Sa barbe, grisonnante aussi, était épaisse et dure ; ce furent ses petits yeux étincelants qui retinrent mon attention. Comme l'avait dit Olson, c'étaient des yeux qui vous hypnotisaient ; d'un bleu pâle et pénétrants, ils reflétaient l'arrogance, l'aplomb et la puissance. Je me levai au moment où il me rejoignit.

— Vous êtes Clay Burden ? Bien sûr, c'est vous.

Sa voix était aiguë, presque criarde. Il saisit ma main dans une paume brutale, la serra à la broyer et la lâcha.

Le barman fut aussitôt à son côté.

— Un cocktail de fruits, commanda Vidal. Allez-y doucement avec la grenadine. Il y en avait trop hier soir. Asseyez-vous, ajouta-t-il à mon intention et il prit un

siège en face de moi. Que buvez-vous ? Du scotch ? (Il fronça son nez épais.) Je ne touche jamais à l'alcool. Je n'en ai jamais bu. Boire et fumer, c'est la ruine de l'esprit pour les affaires. Aimez-vous votre métier ? Il le faut, sans ça vous ne réussissez pas. On m'a dit qu'on pouvait avoir confiance en vous. Très bien. Je veux absolument être entouré de gens de confiance.

Sa voix criarde résonnait à mon oreille comme une rafale de mitrailleuse.

— D'après les plans de Dyer, vous devez distraire ma femme pendant que je suis occupé. Je suis sûr que vous pouvez le faire. Elle a voulu venir avec moi. Je l'ai avertie de ce qui l'attendait, mais quand les femmes ont une idée dans la tête, elles n'en démordent pas.

Il eut un petit rire qui ressemblait à un aboiement.

— San Salvador est un sale petit trou, mal géré, sans organisation. Un de ces jours, les Indiens se révolteront. En venant de l'aéroport, vous avez pu vous rendre compte de la saleté et de la pauvreté, n'est-ce pas ? J'en suis sûr. C'est une façon de vivre tout à fait dégoûtante.

Le barman plaça devant lui un grand verre plein de glace pilée et de jus de fruits. Vidal but d'un trait la moitié de sa boisson.

— C'est mieux, mais il y a encore trop de grenadine, dit-il au serveur et il se tourna vers moi. Mme Vidal est allée se coucher. Elle dit qu'elle est fatiguée. Je ne la comprends pas. Moi je ne suis jamais fatigué. Je ne sais pas ce que veut dire le mot fatigue. Les femmes ont toujours des migraines, ou bien elles sont lasses. Etes-vous marié ? Je vois que vous l'êtes. Vous avez l'air d'avoir le sens des responsabilités. Un homme qui n'aurait pas le sens des responsabilités ne me conviendrait pas. Je n'aurais pas de temps à lui accorder. Je suis sûr que votre femme est fatiguée elle aussi. Elles sont toutes fatiguées. C'est une excuse. (Il se remit à rire et vida son verre.) Il

faut que j'aïlle me changer. J'ai un dîner d'affaires, expliqua-t-il en se levant.

Je me levai aussi, un peu ahuri, et il reprit la parole :

— Ne vous dérangez pas. Vous savez ce que vous avez à faire demain ? J'en suis sûr. Il n'y a pas grand-chose à voir dans ce bled, mais qu'elle se débrouille. Elle a voulu venir. Faites de votre mieux.

De nouveau il broya ma main et sortit en coup de vent.

Je retombai sur ma chaise, achevai mon scotch et fis signe au barman de remplir mon verre. J'avais besoin d'un remontant. Olson avait dit que Vidal était dynamique, mais c'était un euphémisme. Si j'avais dû passer une soirée entière avec lui, j'aurais eu les nerfs détraqués.

Je pensai à sa femme et me posai des questions. La traitait-il comme il m'avait traité ? Dans ce cas, puisqu'elle était encore de ce monde, ce devait être une femme extraordinaire.

Un touriste américain taillé en hercule entra dans le bar. Il regarda autour de lui, me repéra et s'approcha.

— Vous permettez que je m'assoie à votre table ? demanda-t-il en s'installant sans attendre la réponse et, d'un geste, il appela le barman. Ma femme me dit que c'est une mauvaise habitude de boire seul.

Il m'adressa un clin d'œil rigolard. J'étais content d'avoir de la compagnie. Nous parlâmes à bâtons rompus pendant une heure, puis il se leva lourdement.

— Je suppose que ma douce moitié a fini de faire sa beauté, dit-il. Je vous reverrai sûrement, mon ami.

Il m'adressa un signe de tête et s'éloigna. Je décidai de dîner, puis de monter à ma chambre avec un livre. Je n'avais pas autre chose à faire. J'allai au kiosque et je trouvai un bouquin broché avec une couverture aux couleurs vives. Tandis que je le payais, Henry Vidal surgit de l'ascenseur. Il portait un costume de soie noire, une chemise blanche et une cravate bleu ciel. Il traversa en

courant le hall sans me voir et monta dans une Mercedes qui l'attendait. Je me dirigeai vers la salle de restaurant.

— *Senor Burden ?*

Le concierge avait quitté son bureau.

— *Oui ?*

— Un message. Voulez-vous avoir l'obligeance de monter à l'appartement 7, au quatrième étage. La Senora Vidal voudrait vous parler.

Je le regardai fixement.

— *Comment... Mme Vidal ?*

Il hocha la tête.

Surpris, j'entrai dans l'ascenseur et pressai le bouton quatre. Tandis que la cabine montait, il me vint à l'esprit que la soirée serait peut-être beaucoup plus agréable que je ne m'y étais attendu. La femme que Vidal avait épousée m'inspirait une curiosité intense.

Je longeai le corridor, m'arrêtai devant la chambre 7 et frappai.

— *Entrez.*

La voix basse qui me répondait fit vibrer mes nerfs.

J'ouvris et pénétrai dans un grand salon confortablement meublé ; des fleurs partout, si bien qu'on se serait cru dans une boutique de fleuriste.

Une grande femme mince et brune en longue cape blanche se tenait debout près de la fenêtre.

Bien que six années se fussent écoulées depuis notre séparation, je la reconnus immédiatement. Mon cœur fit une embardée. Elle était plus belle, plus gracieuse, plus femme du monde ainsi, mais c'était toujours celle que je n'avais jamais cessé d'aimer.

— *Valérie !* murmurai-je les yeux fixés sur elle. *C'est impossible que ce soit vous ! Valérie !*

— *Enfin !* s'écria-t-elle. *Clay chéri !*

Elle s'avança, ses bras encerclèrent mon cou, ses beaux seins fermes étaient contre ma poitrine, sa bouche ravissante se tendait vers mon baiser.

La lune qui se levait jeta sur le lit un pâle ruban de lumière. Valérie était allongée sur le dos, les yeux à demi clos, ses mains couvraient ses seins. Couché à son côté, je la contemplais. Je croyais encore rêver, comme j'avais si souvent rêvé à elle au cours de ces longues années passées.

Pendant notre premier baiser, nous avions rejeté toute prudence, toute conscience des choses. Nous nous étions retrouvés sur le lit, nus, dans les bras l'un de l'autre.

En la regardant, j'éprouvai un sentiment de légèreté, d'apaisement que je n'avais encore jamais ressenti et je me rendais compte aussi que mon amour pour elle n'avait jamais été aussi vif.

Elle porta ses mains à son visage.

— Clay chéri, tu ne sais pas combien c'est dangereux, chuchota-t-elle. Nous n'aurions jamais dû nous revoir. J'aurais dû rester loin de toi. J'ai tout combiné. Tu ne peux imaginer ce que j'ai supporté. Quand j'ai appris que tu venais à Paradise City, je n'ai pas pu résister au désir de te voir. Nous avons tant de choses à nous dire. (Elle tourna rapidement la tête pour consulter la pendulette sur la table de chevet.) Mais pas maintenant. Habille-toi. Nous avons cinq jours devant nous pour parler.

Il était 20 h 40.

— Parlons tout de suite, insistai-je car je voulais savoir ce qui lui était arrivé au cours de ces six années. Il est encore de bonne heure.

— Non. Habille-toi. (Le ton de sa voix était si impérieux que je tendis la main vers mes vêtements.) Tu ne sais pas de quoi il est capable. S'il avait le moindre soupçon, il saboterait ta carrière. Il est si vindicatif, si méchant et, quand il a pris une décision, rien ne l'empêche de la mettre à exécution. Il s'acharnerait après toi, tu

ne pourrais plus travailler. Je parle sérieusement, Clay. Crois-moi.

Bouleversé, je la regardai fixement.

— Fais bien attention en partant, reprit-elle.

Assure-toi qu'il n'y a personne dans le couloir.

J'étais habillé maintenant. Quand je me penchai pour l'embrasser, elle me repoussa.

— Non... Pars, je t'en prie ! Nous parlerons demain.

— A quelle heure ?

La lueur de panique qui brilla dans ses yeux m'inquiéta.

— Quand il sera parti. Je ne sais pas. Attends-moi dans le hall. Dès qu'il sera parti.

— Oh, Valérie... Je ne peux pas croire que nous nous soyons retrouvés.

— Je t'en prie, va-t'en ! S'il entrait...

Elle frissonna. Arrivé à la porte du salon, je l'ouvris sans faire de bruit et jetai un coup d'œil dans le long couloir. Je me hâtai de reculer en apercevant un homme et une femme qui se dirigeaient vers les ascenseurs.

— Qu'y a-t-il ?

Elle était à la porte de la chambre, toujours nue. Sa voix chuchotante tremblait de peur. Je levai la main pour lui imposer silence, puis je regardai de nouveau, mon cœur battait à se rompre. Valérie m'avait communiqué sa terreur. Le couple entra dans la cabine. Sans me retourner, je sortis dans le couloir tandis que la porte de l'ascenseur se refermait. Je gagnai rapidement l'escalier, descendis au troisième étage pour retourner à ma chambre.

J'allai aussitôt à la salle de bains afin de me regarder dans la glace. Ma bouche était barbouillée de rouge. Je contemplai mon visage livide sous l'effet de l'émotion. J'avais une expression nouvelle, difficile à définir. Était-

ce que je paraissais plus jeune, était-ce la crainte et le remords qui brillèrent dans mes yeux ?

Je fis couler l'eau froide pour m'asperger la figure. De retour dans la chambre, j'ouvris les portes-fenêtres et passai sur le balcon. L'air nocturne était chaud et humide. La lune voguait très haut au-dessus des lumières de la ville lointaine. J'entendais les accents assourdis de l'orchestre de danse et, quelque part sous les palmiers, une femme s'esclaffait.

D'une main tremblante, je pris mon paquet de cigarettes et m'allongeai sur la chaise longue. J'allumai la cigarette que je fumai, les yeux levés vers la lune.

Mes sens apaisés et, alerté par l'avertissement de Valérie, je me rendais compte que j'avais été fou de céder à cet irrésistible désir de la posséder. Valérie avait été folle elle aussi. Nous étions tous les deux à blâmer. Nous avons perdu toute maîtrise sur nous-mêmes.

Je me rappelai ses paroles. « Tu ne sais pas de quoi il est capable. S'il savait, il saboterait ta carrière. Il est si vindicatif et si méchant. » Et c'était le ton effrayé de sa voix plutôt que les mots qui avait fait courir un frisson glacé le long de mon échine. Je savais par expérience que Valérie ne s'affolait pas facilement. J'avais une connaissance assez précise de Vidal pour savoir qu'elle ne parlait pas à la légère, en alarmiste. Ses yeux si pleins d'arrogance et d'aplomb me révélaient plus encore que la terreur de Valérie que, si jamais il découvrait notre liaison, sa vengeance serait terrible.

Puis mes pensées se tournèrent vers Rhoda. Si jamais elle découvrait la vérité ! J'en étais sûr, elle se montrerait presque aussi vindicative que Vidal. Elle ne me pardonnerait pas de lui avoir préféré une autre femme.

Ma conscience maintenant me tourmentait. Je pensai au lendemain. Devrais-je trouver une excuse, prétendre que j'étais malade, dire n'importe quoi pour ne pas pas-

ser les cinq jours suivants en compagnie de Valérie, connaissant le danger de trahir notre secret quand nous serions ensemble sous le regard perspicace d'yeux perpétuellement aux aguets ? Pourrais-je vivre des jours entiers à côté d'elle, sans que Rivera, au volant de la voiture, ne soupçonne que nous étions amants ?

Je fis un effort pour me ressaisir.

C'était stupide de céder à la panique. Ce qui était arrivé ne devait plus se renouveler. Cette crise de folie était finie, me dis-je. Mais au moment même où je me l'affirmais, les sens apaisés par une heure d'amour, je savais que ça n'était pas fini et que cela ne finirait jamais. Si grands que soient les risques, si elle m'aimait, j'étais sûr que je ne voudrais ni ne pourrais lui résister.

Je restai sur le balcon, sans m'apercevoir du passage du temps, ne pensant qu'à Valérie.

Valérie ! L'épouse de Vidal ! C'était incroyable ! Comment s'étaient-ils connus ? Puis je me rappelai ce qu'Olson m'avait dit : Vidal était autrefois un de ses clients. Elle avait peut-être rencontré Vidal quand elle travaillait avec Olson. Mais pourquoi s'était-elle mariée à ce nain déplumé ? A en croire Olson, à cette époque, Vidal était loin d'être riche. Elle ne l'avait donc pas épousé pour son argent. Pour quelles raisons l'avait-elle préféré à moi ?

Ce mystère me déconcertait et me blessait ; j'en souffrais plus que de l'avoir retrouvée liée à ce requin à présent milliardaire, qui lui inspirait une si grande terreur.

Ces pensées m'accompagnèrent dans mon lit. Je fermai à peine l'œil et, quand le garçon m'apporta du café à 7 h 30, ce fut avec soulagement que je me levai.

Je descendis dans le hall à 8 h 30. Le portier s'inclina.

— Roberto attend, Señor, annonça-t-il.

— Je vais lui dire un mot. (Après une pause, j'ajoutai :) M. Vidal est-il à l'hôtel ?

— Senor Vidal est parti à 8 heures.

Je rejoignis Rivera qui flânait à l'ombre. Il s'avança vers moi en souriant, ses dents en or étincelant au soleil.

— Bonjour, Senor Burden. Belle matinée. Vous avez bien dormi ?

— Oui, merci. Où est la voiture ?

Il fit un geste. J'allai examiner la Mercedes. Il l'avait fait nettoyer et elle paraissait présentable.

— Travail très dur, déclara tristement Rivera. Très grande voiture.

— Je vais voir si Mme Vidal est prête.

Je retournai dans le hall, décrochai le combiné d'un des appareils téléphoniques et demandai la communication avec l'appartement 7.

Valérie répondit presque immédiatement. De nouveau, le son de sa voix fit vibrer mes nerfs.

— Bonjour, madame Vidal, dis-je, certain que le portier écoutait. La voiture attend. Nous pourrons partir dès que vous serez prête.

— Merci. Je descends dans quelques minutes.

Après avoir raccroché, j'allai acheter un paquet de cigarettes au kiosque.

Dix minutes plus tard, Valérie sortait de l'ascenseur. Elle portait un chemisier imprimé de fleurs bleues et blanches, un pantalon blanc et un ruban blanc retenait ses cheveux. Elle était belle à vous couper le souffle.

— Bonjour, monsieur Burden, dit-elle d'un ton enjoué mais avec un regard indéchiffrable et un sourire distant. Où allons-nous ce matin ?

— Voulez-vous venir un moment ? J'aimerais vous montrer l'itinéraire.

Je me dirigeai vers un canapé à l'écart et elle me suivit. Nous nous assîmes. Ni le portier, ni le réceptionniste ne pouvaient nous entendre. Je sortis l'itinéraire de ma poche et parlai à voix basse :

— Il y a une complication, Valérie. Nous avons un chauffeur. C'est ma faute. Je ne pouvais pas deviner que ce serait toi. Ce serait dangereux de se débarrasser de lui. Il pourrait parler.

Je lus sa déception dans ses yeux, mais elle garda un visage impassible.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Il ne tient pas à travailler l'après-midi. Il dit qu'il ferait trop chaud pour se promener. Nous pourrions nous retrouver dans ma chambre après le déjeuner. Il faut que je te parle, Valérie !

Après un moment de réflexion, elle hocha la tête.

— Entendu. Partons tout de suite. Où allons-nous ?

— Voir le volcan Izalco. Il te débitera son petit baratin. Je m'installerai devant à côté de lui. Sois prudente, Valérie. C'est un Maya et il n'est pas idiot. Ne commets pas d'impair.

Nous sortîmes ensemble sous le soleil. En nous voyant venir, Rivera descendit de la voiture et ouvrit la portière tout en soulevant son sombrero.

— Bonjour, Senora. Il fait un temps magnifique. Nous faisons une belle excursion. Très, très intéressante. Pendant le trajet, je vous ferai le commentaire de la visite.

Valérie le remercia et monta dans la voiture. Je m'installai près de Rivera.

Nous n'entendîmes, je crois, Valérie et moi, que quelques mots des explications que Rivera débitait d'une voix monotone. Je ne pouvais penser qu'à l'après-midi qui nous réunirait. Le trajet fut long, sur une route poussiéreuse et tortueuse, si mauvaise par endroits que nous avançons lentement.

Enfin nous arrivâmes à l'hôtel de Montana qui est vide mais d'où, Rivera nous l'assurait, nous aurions une belle vue du cratère. En toute autre circonstance, j'aurais admiré le cône gris foncé, d'une forme parfaite, et trouvé

ce spectacle impressionnant mais mon esprit était trop occupé par la pensée des promesses de l'après-midi et mon seul sentiment était l'impatience, tandis que Rivera ne tarissait pas d'éloges sur la magnificence du paysage. Il fut assez perspicace pour s'apercevoir que ni Valérie ni moi nous ne montrions beaucoup d'intérêt.

— Vous n'aimez pas ? demanda-t-il en jetant un regard scrutateur à Valérie. Vous n'êtes pas satisfaite, Senora Vidal ?

— Je trouve que c'est merveilleux, mais il fait plus chaud que je ne l'avais prévu. Retournons à l'hôtel.

Les petits yeux de Rivera brillèrent.

— Trop chaud à midi. Après déjeuner, il sera prudent de faire la sieste. La soirée sera plus fraîche. Si vous le voulez, Senora, ce soir je vous ferai visiter la ville.

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui. Nous visiterons la ville demain.

Il rayonna.

— Très prudent. Mieux vaut nager dans la belle piscine. Alors nous retournons maintenant ?

— Oui, s'il vous plaît.

Nous atteignîmes l'hôtel un peu après 13 heures. Valérie remercia Rivera d'avoir conduit si bien et de lui avoir montré le volcan. Nous le quittâmes pour entrer dans le hall.

— Prenons un repas léger ensemble, monsieur Burden, proposa Valérie. Ensuite je ferai la sieste.

Ces paroles étaient pour le compte du portier qui s'inclinait devant elle. La salle du restaurant était bondée. Nous prîmes chacun un hamburger. Je laissai la moitié du mien et nous échangeâmes à peine quelques mots.

— Ne prends pas ta clé, Valérie, lui chuchotai-je quand nous sortîmes. (Elle hochait la tête.) Deuxième étage. Chambre 346, ajoutai-je et, dissimulant mon geste, je lui donnai ma clé.

Elle me sourit, puis se dirigea vers les ascenseurs. Je marchai jusqu'à l'extrémité du hall, allumai une cigarette et m'assis. Après une attente de dix minutes, je me levai d'un air indifférent et je pris un ascenseur qui me conduisit au troisième étage. Valérie était couchée sur mon lit, nue.

Je fermai la porte à clé.

— Valérie ! Il ne faut pas ! Nous...

Elle me tendit les bras. La rougeur de son visage et l'éclat de ses yeux me firent oublier toute prudence. Je me débarrassai de mes vêtements et la rejoignis.

Cette fois, nos étreintes n'eurent pas la violence de la nuit précédente. Cette fois, nous nous traîâmes avec douceur avant de nous laisser lentement emporter par notre passion jusqu'au moment où elle atteignit son paroxysme, puis, ensemble, nous descendîmes le long chemin lumineux, rapidement et en silence, oubliant le monde dans l'extase qui nous coupait la respiration.

Dans la chambre climatisée, où les persiennes baissées nous protégeaient de la chaleur de l'après-midi, Valérie couchée à côté de moi sur le lit me décrivit les six années qu'elle avait passées avec Henry Vidal.

Elle m'intrigua en me disant que je mettrais vraisemblablement en doute tout ce qu'elle allait me révéler et elle me supplia d'être patient avec elle. Il lui serait difficile d'expliquer pourquoi elle m'avait écrit cette lettre de rupture en me renvoyant la bague mais, en toute justice pour nous deux, elle devait essayer.

— Pour commencer par le commencement, enchaîna-t-elle, j'ai fait sa connaissance quand il est venu à l'agence du Statler Hilton. Bill Olson était allé déjeuner. Je me trouvais seule. Il voulait se rendre à Londres par avion. Pendant que je vérifiais l'horaire et préparais le

billet, je sentais qu'il fixait sur moi un regard si intense que j'en étais gênée. Comme c'était la saison touristique, j'étais interrompue à chaque instant par des coups de téléphone. Je me suis excusée de le faire attendre, mais il a affirmé qu'il n'était pas pressé. J'ai souvent pensé à cette première rencontre. Je croyais qu'il cherchait à m'hypnotiser et je sais maintenant que c'est vrai. Pendant qu'il était là, je sentais que son énergie terrible, son pouvoir dynamique me suffoquaient. Est-ce que ça te semble stupide ? C'était mon impression, je te le jure. Il a payé son billet et, ses yeux toujours fixés sur moi, il a déclaré qu'il me reverrait. Je ne pouvais m'empêcher de penser sans cesse à lui. On aurait dit qu'il avait pris possession d'une partie de mon esprit. (Elle fit un petit geste de désespoir.) J'ai commencé à rêver de lui. J'imaginai qu'il me suivait. Devenue très nerveuse, je n'osais plus sortir le soir. Mais ça n'a pas mis fin aux rêves. (Elle posa la main sur mon poignet.) Le plus terrible, c'est que je ne pensais plus à toi, mais toujours à lui. Tes lettres m'arrivaient si régulièrement. Je ne prenais plus la peine de les lire. Je sais que tu en seras peiné, mais il faut que tu comprennes que je luttai de toutes mes forces pour échapper à cette emprise. Les mauvais esprits essaient de s'emparer des âmes. (Elle me regarda fixement.) Tu le crois, Clay ?

Je n'avais jamais pensé aux mauvais esprits. Pour moi, Vidal était simplement un milliardaire arrogant et entêté.

— Je ne sais pas, continue. Que s'est-il passé ? demandai-je.

— A son retour de Londres, il est venu à l'agence presque tous les jours sous un prétexte quelconque. J'ai même changé avec Bill l'heure de mon déjeuner pour l'éviter, mais ça n'a fait aucune différence. Mais pourquoi continuer ? J'ai lutté contre lui pendant deux mois ;

c'était terrible. Il a été trop fort pour moi. J'ai fini par céder et il m'a eue entièrement sous sa coupe.

— Tu veux dire qu'il t'a forcée à l'épouser ? demandai-je en la regardant.

— Il ne m'a pas forcée, il a pris possession de moi. Je savais que, si je ne me soumettais pas à lui, je n'aurais plus jamais ni paix ni repos. J'étais si fatiguée, j'avais si peur. C'était plus facile de l'épouser que de continuer la lutte.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui se passait ? Je serais revenu t'aider.

— Personne ne pouvait m'aider. Quand on est en face de ce genre de lutte, il faut se sauver soi-même ou sombrer. C'était une bataille que j'étais seule à pouvoir livrer et que j'ai perdue. D'ailleurs, Clay, je t'aimais comme je t'aime encore. Je sais qu'il t'aurait brisé si tu avais essayé d'intervenir. Tu n'avais pas d'arme contre son pouvoir. J'ai bien pensé à t'appeler et puis j'ai réfléchi : « Pourquoi gâcher deux vies ? » Je me suis dit que je n'en valais pas la peine. Je t'ai donc écrit et t'ai renvoyé ta bague.

Je la regardai, déconcerté. Qui aurait pu croire à cette histoire à dormir debout ?

— Ça te dépasse, n'est-ce pas, Clay ? C'est l'incarnation du mal ! C'est un démon ! Tu ne crois pas aux démons, hein ?

Son effroi, l'égarement de ses yeux m'inquiétèrent.

— Les démons sont sûrement morts au siècle dernier, dis-je. Non, je ne crois pas aux démons ni aux mauvais esprits, mais je peux comprendre qu'un homme de cette énergie et de cette puissance t'ait fait perdre la tête. Je te l'accorde, il est dynamique, mais de là à parler d'hypnotisme, de possession... de mauvais esprits... non. Je ne peux pas accepter de telles inepties.

Elle hocha la tête comme pour se dire que c'était exactement la réponse qu'elle attendait de moi.

— Bien, Clay, mettons qu'il m'ait fait perdre la tête. Arrêtons-nous là. C'est beaucoup moins compliqué, bien que ce ne soit pas me rendre justice. Tant pis. Ne gaspillons pas notre temps. Je lui ai demandé un jour pourquoi il m'avait épousée. Je me rappelle exactement ses mots : « Je vais devenir riche, a-t-il répondu en fixant sur moi ses yeux effrayants. L'argent, c'est la puissance et je veux la puissance. Tu vas m'aider. Je t'ai choisie comme associée parce que tu es intelligente, d'esprit vif et que tu es efficace. Dès que je t'ai vue, j'ai su que tu étais la femme idéale que je cherchais. Ensemble nous travaillerons et nous réussirons. »

Les yeux embrumés, elle regardait le plafond.

— En quatre ans, avec moi à ses côtés, il est devenu ce qu'il est. Il a un pouvoir illimité et une fortune colossale. Il y a en lui une énergie impitoyable qui ne lui permet pas de s'arrêter. Il continuera à amasser argent et pouvoir jusqu'à sa mort. Un an après notre mariage, il avait gagné son premier million. Il n'en a même pas éprouvé de plaisir, encore moins de satisfaction. « Ce n'est qu'un commencement, a-t-il dit. Ce n'est rien. » Pour ça, nous avons travaillé ! Nous ne nous sommes jamais arrêtés de voyager, de nous faire des relations, de distribuer des pots-de-vin. Mais tout ça m'était odieux ! Mais j'étais une Trilby entre les mains de ce Swengali. Il me disait ce que je devais faire, je le faisais.

Il y eut une longue pause pendant laquelle elle continua à contempler le plafond.

— Et maintenant... Après ces six années ?

J'étais découragé. Je ne pouvais accepter cette histoire extravagante. Trilby et Swengali ! Qu'est-ce que ça voulait dire ? Les mauvais esprits. Les démons. J'aurais préféré qu'elle me dise qu'elle était devenue amoureuse de

Vidal et que maintenant cet amour était mort. Cette explication, j'aurais pu l'accepter, mais non cette histoire ridicule d'hypnotisme et de possession.

— Je redeviens maîtresse de ma vie, reprit-elle. Il a moins besoin de moi. Je suis de trop dans son existence. Il est trop occupé pour recevoir beaucoup mais, quand il le fait, c'est moi qui prends toutes les dispositions. Il passe des semaines enfermé dans son bureau. Il a une foule de gens sous ses ordres. Depuis un an, il ne me tient plus au courant de ce qu'il fait, de ce qu'il projette. Il aime bien que je sois là. Je suis un ornement... Pas autre chose. Il n'a plus besoin de mon aide et je m'en réjouis. Au moins j'ai des loisirs, ça me donne le temps de réfléchir, et mes pensées, Clay, se sont tournées vers toi. Tu ne peux imaginer combien j'ai regretté de t'avoir renvoyé ta bague mais, comprends-le, je t'en prie, à cette époque-là j'avais à demi perdu l'esprit. Même lorsque notre vie était un tourbillon et que nous courions d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, j'ai trouvé le temps de penser à toi. Le mois dernier, j'ai lu dans les journaux que l'*American Travel Services* ouvrait une agence au Spanish Bay Hotel et que tu en étais le directeur. J'ai parlé à Dyer. Il a peur de moi. Il ne sait pas exactement si j'ai de l'influence ou non. Il se rappelle que jadis j'ai travaillé pour l'*American Travel Services*. Il ne m'a pas été difficile de lui persuader de transférer le compte à ton agence. J'ai dit que je voulais faire une faveur aux gens avec qui j'avais travaillé. Il a accepté et le changement a eu lieu sans problème. Puis quand j'ai appris qu'Henry viendrait en voyage d'affaires ici, je l'ai supplié de me permettre de le suivre. Ça faisait quelque temps que je ne l'avais pas accompagné dans ses déplacements. J'ai prétexté que j'avais besoin d'un changement d'air ; j'aurais un guide et je visiterais la région pendant qu'il travaillerait. J'ai dit à Dyer que tu serais le

guide. (Elle me caressa la main.) Tu as résisté, n'est-ce pas ? Enfin j'ai réussi et nous voilà tous les deux. (Elle glissa vers moi pour me prendre dans ses bras.) Pardonne-moi de t'avoir fait de la peine, chéri, essaie de comprendre ce qui s'est passé.

Je lui tapotai doucement la hanche.

— Je ne t'ai jamais oubliée, Valérie, et je croyais t'avoir perdue pour toujours. Tu sais que je suis marié ?

Elle hocha la tête.

— Dyer me l'a dit. Est-ce qu'elle te rend heureux, Clay ?

— Nous sommes mariés.

— J'ai été sincère avec toi, Clay, je t'en prie, sois sincère avec moi. Est-ce qu'elle te rend heureux ?

— Non. Nous nous supportons. A vrai dire, nous n'avons rien de commun. Tu la connais. Elle est vendeuse à la boutique « Trendie-Jeunes filles ».

— Rhoda ? C'est ta femme ?

— Oui.

— Mais elle est jolie et si gaie ! Es-tu marié depuis longtemps, Clay ?

— Deux ans. C'était une erreur.

Elle me scruta du regard.

— Tu ne l'aimes pas ?

— C'est toi que j'aime.

Elle appuya sa joue contre la mienne.

— Tu ne peux imaginer comme je suis heureuse de te l'entendre dire ! Je ne crois pas que je pourrai vivre sans toi maintenant, Clay.

— J'ai pensé à toi toute la nuit. L'idée que nous pourrions nous perdre de nouveau m'est intolérable. Que pouvons-nous faire ? Acceptera-t-il le divorce ?

Elle se raidit dans mes bras.

— Non ! Je n'oserais même pas le lui proposer. S'il pensait que je veux le quitter pour toi, Dieu sait ce qu'il ferait !

— Que peut-il faire ? demandai-je avec impatience. Dis-lui que tu m'aimes et je dirai à Rhoda que je t'aime. Ils consentiront tous les deux au divorce.

— Mais, voyons, Clay ! Je t'ai dit qu'il est mauvais. Je t'ai dit que c'est un démon. Il a des gangsters sous ses ordres. Il n'a qu'à leur donner des ordres et ses tueurs à gages les exécutent. Un homme, une fois, a essayé de le blouser. Ce type a été attaqué par trois gangsters. Depuis il ne quitte pas son fauteuil roulant. Et il est à moitié idiot.

Je la regardai avec étonnement.

— La police n'a pas...

— Une nuit obscure, un coup violent... Que peut faire la police ? S'il découvrait que nous sommes amants, il lâcherait ses gangsters sur toi et sur moi. Une fille sotte et intéressée a essayé de le menacer d'un procès en reconnaissance de paternité. Elle espérait lui extorquer de l'argent. Elle était folle. Un de ses hommes lui a jeté du vitriol en pleine figure. Aujourd'hui, elle est aveugle.

L'épouvante posa ses mains glacées sur moi.

— Quand je dis que Dieu sait ce qu'il nous ferait à toi et à moi si je lui proposais le divorce, c'est un fait. Il serait même capable de nous faire tuer.

— Je n'arrive pas à le croire...

— Je te l'affirme, cria-t-elle d'une voix aiguë. (Elle se redressa. Et la peur qui brillait dans ses yeux me donna le frisson.) Il nous ferait tuer !

Sa terreur était réelle ; je ne pus que la regarder avec désespoir.

— Ça signifie... ?

— Il y a un moyen. J'ai longuement réfléchi au cours de la semaine dernière et j'ai trouvé une solution sans danger. Pourvu que vraiment tu ne veuilles pas te séparer de moi, de même que je ne peux supporter l'idée de te

quitter. C'est une solution qui n'aura aucune influence sur ton mariage.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je le persuaderai de t'employer pour t'occuper des voyages que nécessitent ses affaires. Tu serais comme Dyer, un membre de son personnel. Tu aurais un bureau dans la maison. Quand il serait absent, nous ne courrions aucun danger. (Elle me jeta un regard interrogateur.) Qu'en penses-tu ?

Je secouai la tête d'un air peu convaincu.

— Pourquoi accepterait-il ?

— Pour deux raisons. Il économiserait les frais d'agence et je serais occupée. Il parle sans cesse de me trouver quelque chose à faire. Vois-tu, chéri, nous travaillerions ensemble. Je serais de nouveau ta secrétaire. (Elle me serra le bras, les yeux étincelants.) Bien sûr, nous devrions être sur nos gardes, mais nous passerions des heures pareilles à celle-ci quand il serait absent.

J'étais encore indécis mais je voyais que ce plan était possible.

— Et Dyer ?

— Il a beaucoup trop de travail. Il serait heureux d'être débarrassé de la question voyages. Dyer ne pose aucun problème.

Une vive émotion s'emparait de moi.

— Ça paraît trop beau pour être vrai !

— C'est encore mieux que tu ne le penses. Combien gagnes-tu à l'heure actuelle ?

Je le lui dis.

— Il te paierait deux fois plus et il y trouverait encore son bénéfice. Tu aurais tes heures de bureau, tu retournerais chez toi à midi et le soir, chuchota-t-elle en effleurant ma joue avec ses lèvres. Ni Rhoda ni lui ne sauraient rien.

Et dire que je fus assez idiot pour la croire...

IV

Les quatre jours qui suivirent se déroulèrent de la même façon. Le matin, nous nous promenions avec Rivera. C'était irritant d'être séparés dans la voiture, mais nous étions convenus tous les deux qu'il serait imprudent de nous asseoir côte à côte. Ce changement pourrait inspirer des soupçons à Rivera.

Nous parcourions la ville et nous visitions le Mercado Central qui grouillait d'Indiens ; leurs marchandises multicolores ; haricots noirs, pastèques, maïs jaune, tomates écarlates, gâteaux roses et poisseux recouvraient d'un tapis exotique la rue poussiéreuse jonchée de débris. Rivera nous conduisit à Acajalta pour voir le port où les paquebots venus de Panama déversaient les touristes dans des cars pour leur donner un aperçu de la ville. Nous visitâmes un *beneficio* de café et nous vîmes les grains bruns se transformer en *café de oro* et se dessécher avant d'être mis dans des sacs. Il nous emmena au village d'Ilobasco où de vieux artisans fabriquaient de microscopiques poupées d'argile, un art en voie de disparition, nous expliqua Rivera d'un air navré.

« Les jeunes n'ont plus la patience d'exécuter un travail si minutieux. »

Tous les jours, nous retournions à l'hôtel à temps pour un léger repas, puis Valérie venait me rejoindre dans ma

chambre. De temps en temps, j'apercevais, l'espace d'une seconde, Vidal qui entrait dans un ascenseur ou en sortait. Il me donnait l'impression d'un homme qui essayait de mener à bien en vingt-quatre heures les besognes qui en demandaient trente-six et de réussir.

Je passais seul la soirée. Valérie et Vidal, en compagnie d'associés d'affaires, faisaient la tournée des boîtes de nuit. Corvée, me disait Valérie, qui la rendait folle d'ennui. Le soir, après un dîner solitaire, je faisais de longues promenades à pied dans la ville. J'étais libre de réfléchir au plan proposé par Valérie. Si Vidal acceptait, cela pourrait être une solution, mais ni durable ni complètement satisfaisante. Mais, après réflexion, j'estimai que c'était mieux que rien. Valérie semblait sûre que nous ne courrions aucun risque et j'étais prêt à me laisser convaincre. Je me demandai ce que dirait Massingham quand je lui apprendrais que je quittais l'agence pour travailler pour Vidal. Y verrait-il un procédé peu délicat ? Protesterait-il ? Valérie assurait qu'elle persuaderait son mari de me signer un contrat de trois ans. Si elle réussissait, je n'aurais plus à me préoccuper de la réaction de Massingham. Et Rhoda ? En guise de compensation, je lui donnerais davantage d'argent pour ses déjeuners et lui achèterais une petite voiture, comme ça, elle n'aurait plus besoin de moi pour ses allées et venues. Je crois qu'elle se ficherait éperdument du reste. Valérie m'avait exhorté à la patience.

— Il faut que je choisisse un moment où il sera de bonne humeur et pas trop occupé, m'expliqua-t-elle tandis que nous étions couchés côte à côte. Dès notre retour, j'attendrai le moment propice.

Je pensais de plus en plus souvent au pouvoir hypnotique que, à l'en croire, Vidal avait exercé sur elle. Mais je me gardai bien d'y faire de nouveau allusion. Elle acceptait apparemment mon scepticisme et j'attribuai sa

croissance aux mauvais esprits et aux démons à un ébranlement nerveux dont, je l'espérais, elle était guérie.

Puis se produisit un incident qui m'incita à me demander si elle n'avait pas exagéré.

Durant notre dernier après-midi à l'hôtel, après avoir fait l'amour, nous étions côte à côte sur le lit dans ma chambre. La main de Valérie reposait légèrement sur mon bras. J'étais détendu, somnolent. De temps en temps, la pensée que le lendemain nous quitterions San Salvador me revenait à l'esprit. Les jours qui venaient de s'écouler ressemblaient à un rêve. Bien que la ville de San Salvador dans l'ensemble eût été décevante, elle resterait toujours pour moi le sanctuaire où j'avais passé les quatre jours les plus merveilleux de ma vie. Le lendemain, j'aurais de nouveau à affronter la négligence et la saleté de Rhoda. Je me demandai dans quel chaos je retrouverais l'appartement. La femme de ménage ne venait ni le samedi ni le dimanche. C'était à moi de faire tant bien que mal le nettoyage pendant les week-ends. Je m'attendais à retourner dans un véritable bordel, mais j'étais trop détendu et trop heureux pour accorder au lendemain plus qu'une pensée fugace.

Soudain, sans avertissement, les doigts de Valérie serrèrent violemment mon bras, ses ongles s'enfoncèrent dans ma chair et je poussai un cri involontaire.

— Valérie ? Qu'y a-t-il ?

Je dégageai vivement mon bras et la regardai. Ses yeux avaient une expression d'épouvante qui m'effraya. Elle avait pâli, ses lèvres tremblaient et des frissons parcouraient son corps.

— Valérie !

Elle sauta du lit et, avec une hâte désespérée, se mit à passer son pantalon.

— Il est ici ! gémit-elle. Il est de retour ! Je sais toujours quand il est là. J'éprouve toujours cette douleur affreuse !

Elle endossa son chemisier, glissa ses pieds dans ses sandales, puis courut vers la glace.

— Il ne peut pas être ici ! protestai-je. (Mais sa panique était contagieuse. Moi aussi, je me mis en devoir de me rhabiller.) Il n'est pas 4 heures. Rivera m'a dit qu'il ne serait de retour qu'à 8 heures.

— Il est ici ! (Elle passa le peigne dans ses cheveux, puis se plia en deux, les mains contre son cœur.) Mon Dieu ! Que j'ai mal !

J'étais habillé maintenant.

— Ne sois pas si nerveuse, m'écriai-je, irrité parce que son effroi se communiquait à moi. Il ne peut pas être de retour ! Assieds-toi ! Tu as sans doute une crampe.

— Il est ici, je te l'assure ! gémit-elle, les mains contre son cœur. Descends. Retiens-le le temps que j'aille à ma chambre. Vite !

Sa panique m'affola. Le cœur battant, je sortis de la chambre, courus à l'ascenseur et pressai le bouton d'appel. Pendant que j'attendais, je me dis qu'elle dramatisait et que ses craintes étaient sans fondement. Rivera m'avait appris que Vidal était allé à Santa Rosa de Lima pour visiter une plantation de canne à sucre. Rivera avait fait une tête d'enterrement. « C'est un très, très long trajet, très chaud, Señor Burden », avait-il dit. Pauvre José ! Privé de sa sieste, il ne serait pas de retour avant la nuit.

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit et que je sortis dans le hall, j'aperçus Henry Vidal. Debout devant le bureau de réception, il prenait un courrier volumineux.

A sa vue, le cœur me manqua. Je restai cloué sur place, une sensation d'écoeurement au creux de l'estomac.

Comme s'il sentait ma présence, il se retourna brusquement. Il s'avança vers moi, sautillant sur ses jambes courtes et épaisses.

— Et ces excursions ? demanda-t-il de sa voix aiguë, et ses petits yeux durs scrutèrent mon visage.

Rien d'intéressant à voir, j'en suis sûr. Ma foi, elle a voulu venir. Je l'avais avertie. Que les femmes sont têtues ! Pas de promenade cet après-midi ? Elle trouve qu'il fait trop chaud, je suppose. La chaleur la met à plat. Il ne fait jamais trop chaud pour moi. C'est ce qui me convient. Elle se repose dans sa chambre alors qu'elle devrait nager dans la piscine. Elle n'a pas assez d'occupations.

Il se mit à examiner les enveloppes. J'essayai de trouver quelque chose à dire, mais la panique paralysait mon cerveau.

— Nous partons demain, reprit-il et ses petits yeux se fixèrent sur moi, puis retournèrent aux enveloppes. Il faudra que nous soyons ici à 7 h 45. Occupez-vous de tout, monsieur Burden. Les pourboires... les bagages... Je n'ai pas besoin de vous le dire. Acceptez deux cents dollars pour votre peine. Ma femme m'a dit que vous lui aviez rendu de grands services. Merci.

Et passant derrière moi, il entra dans un ascenseur et disparut à mes regards.

Valérie était sûrement de retour dans son appartement. Se trahirait-elle ? Je ne le croyais pas. Nous l'avions échappé belle... Mais tout juste...

Quelques personnes étaient au bord de la piscine. Des petits enfants s'aspergeaient d'eau et criaient. Je descendis les marches et, quand je fus dehors sous le soleil, j'allai aussi loin de la piscine que je le pus, et m'assis à l'ombre d'un parasol.

Mon esprit était harcelé d'inquiétude. Comment Valérie avait-elle deviné le retour de son mari ? Avait-elle le don de double vue ? Je revis son visage contracté par la douleur, ses mains pressées contre son cœur. « J'éprouve toujours cette douleur affreuse quand il est près. » J'avais entendu parler de médiums ; j'avais lu dans les journaux des comptes rendus de séances de spiritisme, croyant

toujours qu'il s'agissait de charlatans ou de cinglés. J'étais sûr que Valérie n'avait pas l'esprit détraqué.

Était-elle possédée ?

Au cours de mes études, j'avais lu la Bible. Il me revenait à l'esprit qu'on y parlait de gens possédés par le démon. Valérie avait dit que Vidal était un démon.

Je me rappelai ses paroles : « Les mauvais esprits essaient de posséder les âmes. Il est mauvais ! C'est un démon ! »

Je voulais l'interroger et écouter ses réponses sans plus me moquer d'elle. Mais nous n'aurions pas l'occasion d'un tête-à-tête avant notre retour à Paradise City. Puis une autre pensée me frappa, une pensée qui me dessécha la bouche. Vidal nous soupçonnait-il, Valérie et moi ?

Je me levai et fis le tour de l'hôtel, jusqu'à l'endroit où stationnaient les taxis. Avec un peu de chance, je trouverais José, le chauffeur de Vidal, encore dans les parages. Mais bien entendu cet espoir fut déçu. En retournant à l'hôtel, j'aperçus Rivera à l'ombre, en grande conversation avec un des portiers. Je m'avançai vers lui et, quand il me vit approcher, il se leva et me rejoignit.

— Votre dernier jour ici, Senor Burden. C'est triste pour moi. La senora voudra peut-être faire une bonne petite promenade quand il fera plus frais ?

— Je ne crois pas. (D'abord surpris de cette proposition, je me rappelai qu'il pensait à son pourboire.) M. Vidal est revenu à l'improviste. Je doute qu'elle veuille sortir.

Il sourit aux anges.

— Encore une chance pour José. Il n'a pas été obligé d'aller à Santa Rosa de Lima. L'ami du Senor Vidal l'a rejoint à mi-chemin, à Zacatecoluca, à cause de la chaleur.

C'était donc ça. Je poussai un soupir de soulagement. Vidal n'avait pas de soupçons. Il ne s'agissait pas d'une manœuvre pour nous surprendre en flagrant délit.

— Veillez à ce que la voiture soit prête demain matin à 7 h 30, recommandai-je.

— Oui, Senor Burden. Vous pouvez compter sur moi. (Après une pause, il me regarda d'un air optimiste.) Si la senora ne veut pas sortir, je m'en vais.

— Je vais d'abord m'en assurer.

Je retournai dans le hall et je téléphonai à l'appartement 7. Valérie répondit.

— Ici Burden, dis-je. Roberto veut savoir si vous voulez faire une dernière promenade.

— Je vais demander à mon mari, répondit-elle d'une voix calme. (Après un silence, elle reprit :) Non. D'ici un moment, nous irons nous baigner dans la piscine.

Elle raccrocha. Je dis à Rivera qu'il pouvait s'en aller et il partit gaiement. Il était 17 h 10. Je n'avais rien à faire. J'aurais aimé nager mais, si Valérie et Vidal descendaient à la piscine, je pensai que mieux valait m'abstenir.

Je me rendis donc en ville et, dans la chaleur suffocante, je regardai les vitrines des magasins. Je pensai brusquement que je devrais rapporter un cadeau à Rhoda ; ce n'était pas facile car elle critiquait toujours ce que je lui achetais. Je me décidai enfin pour une ceinture en peau de serpent qui lui plairait peut-être.

A 18 h 30, j'étais de retour à l'hôtel et entrai au bar. Je portai mon verre de gin tonic sur la terrasse où je m'assis.

Quand je fus installé, je jetai un regard vers la piscine. Valérie et Vidal étaient assis à l'ombre d'un arbre. Il portait un slip violet et son corps épais était couvert d'une épaisse toison de poils noirs. En le regardant, je sentis la puissance brutale et la force qui émanaient de lui. Avec ses jambes courtes et lourdes, son buste en forme de tonneau, il ressemblait plus à un singe qu'à un être humain.

Brusquement il tourna la tête et me regarda.

Instinctivement, semblait-il, il se rendait compte si des yeux étaient fixés sur lui. Puis il adressa quelques mots à Valérie, ravissante dans son bikini vert émeraude. Elle se tourna de mon côté, sourit, puis fit un signe affirmatif à Vidal qui leva la main et d'un geste m'invita à les rejoindre.

L'avion San Salvador-Guatemala-Miami était bondé. Nous arrivâmes à l'aéroport vingt minutes avant le départ. Vidal me dit :

— Prévenez-moi quand ce sera l'heure.

Puis Valérie et lui entrèrent dans la salle d'attente réservée aux voyageurs de marque.

Avec l'aide de Rivera, je vérifiai les bagages. J'abordai une des hôtesses de l'air pour l'avertir que les Vidal seraient dans l'avion. Elle promit de s'occuper d'eux. Après avoir donné un pourboire à Rivera, je lui serrai la main et lui adressai des remerciements qu'il ne méritait guère car il ne s'était vraiment pas foulé.

Quand les derniers voyageurs eurent franchi la barrière et accompli les formalités, j'entrai dans la salle d'attente.

— C'est le moment de monter à bord, monsieur Vidal, annonçai-je.

Ils s'installèrent. Sûr qu'ils étaient en bonnes mains — déjà l'hôtesse de l'air leur avait offert du champagne qu'ils avaient refusé — j'allai en classe touriste pour prendre place.

Dans une semaine à partir de demain, me dis-je, je ferais partie du personnel de Vidal. Je n'arrivais pas à le croire. Valérie m'avait promis de profiter que son mari soit dans un de ses moments de bonne humeur et elle avait saisi l'occasion au vol l'après-midi du retour prématuré de Vidal. J'en fus surpris. Je l'avais quittée au

comble de la terreur. Cependant elle avait pu se remettre suffisamment pour persuader Vidal de me prendre à son service puisque ça lui ferait réaliser des économies.

Quand je les avais rejoints au bord de la piscine, Valérie avait déclaré qu'elle voulait s'habiller pour le dîner et nous étions restés en tête-à-tête, Vidal et moi.

— Ma femme me conseille de vous prendre tout à fait à mon service, avait-il dit après le départ de Valérie. C'est une excellente idée. Dyer aurait dû l'avoir le premier. Ça me fera économiser de l'argent. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, Burden, ajouta-t-il en me jetant un regard scrutateur. (Je remarquai qu'il ne m'appelait plus « monsieur ».) On aurait dû me dire que le taux de commission de l'agence était si élevé. Ma femme m'assure qu'elle a discuté cette idée avec vous et que vous êtes prêt à travailler pour moi. Je suis d'accord. Je vous accorderai une semaine pour prendre vos dispositions. Prenez contact avec Dyer de demain en huit. Ma femme veut travailler avec vous. Voilà une décision constructive. Elle connaît mes affaires et ça l'occupera. Tout le monde a besoin d'une occupation. Il paraît que vous êtes compétent. Je l'espère, Burden. Je ne m'entends pas avec les incapables. Voyez mon avoué, Jason Shackman. Il établira un contrat. Ma femme vous donnera des instructions. Si vous avez des questions à poser, adressez-vous à elle. Restez sur le qui-vive, mettez-en un bon coup et vous serez heureux de travailler pour moi, avait-il conclu en se levant, puis il avait couru vers l'hôtel.

Je m'adossai à mon fauteuil pour attacher ma ceinture de sécurité. Ça avait marché ! Dans huit jours, je travaillerais de nouveau avec Valérie. Ce serait retourner de six années en arrière. Me trouver constamment avec elle était mon plus grand désir. « Nous connaissons des moments

comme celui-ci quand il sera absent », m'avait-elle promis. C'était pour ces moments-là que je vivrais.

Je pensai à tout ce que j'aurais à faire au cours de la semaine qui venait. Je pensai à Rhoda. Je devrais me montrer très prudent pour ne pas lui donner le moindre soupçon ; il ne fallait pas qu'elle se doute que l'offre de Vidal m'apportait plus qu'un avancement et une augmentation.

Je conseillerais à Valérie de ne plus mettre les pieds à la boutique Trendie-Jeunes filles. Si Olson la voyait, ce serait une catastrophe. Il révélerait peut-être à Rhoda qui était Valérie et la lumière rouge du signal d'alarme s'allumerait.

A l'aéroport de Miami, je rejoignis Valérie et Vidal à la douane.

— Occupez-vous des bagages, Burden, ordonna brusquement Vidal. Viens, Valérie. La Rolls nous attend.

Je dus attendre un peu avant de récupérer les bagages. Quand je suivis le porteur dans la hall, j'aperçus Vernon Dyer, impeccable dans son costume jaune citron. Il m'octroya un petit sourire affecté.

— Ainsi vous allez vous joindre à nous. Vous êtes bien imprudent, mon pauvre ami, dit-il. Le Gringalet vient de m'annoncer la nouvelle.

— Le Gringalet ?

— C'est comme ça que nous l'appelons, en grand secret, bien entendu. Je vous souhaite la bienvenue, mon compagnon d'esclavage. Il paraît que Mme Vidal reprend le collier. Le Gringalet n'aura pas à la payer, c'est toujours ça de gagné. Mais je préfère être à ma place qu'à la vôtre. Entre nous, mon vieux, elle peut être difficile à vivre, je répète, difficile à vivre. Il y a des jours où elle n'est pas à prendre avec des pincettes. Elle est insatisfaite, sans doute. Ça ne doit pas être drôle de coucher avec ce gringalet tout poilu.

Je réprimai une violente envie de le gifler.

— J'ai les bagages.

— Je m'en occuperai. Grâce à Dieu, c'est la dernière fois que je me chargerai de cette corvée. A lundi prochain, mon vieux.

D'un geste languissant, il ordonna au porteur de mettre les bagages dans un break qui attendait.

De retour chez moi, je trouvai le bordel que je prévoyais. Chose surprenante, Rhoda n'était pas là. Le désordre qui régnait dans la chambre et dans le living-room me donna le cafard. Elle avait renversé sa boîte de poudre sur sa coiffeuse. Les cendriers débordaient de mégots. Le lit n'était pas fait. Elle avait laissé tomber son rouge à lèvres sur le tapis et l'avait écrasé en marchant dessus. Dans la salle de bains, tout était sens dessus dessous et des vêtements jonchaient le sol. Je passai deux heures à ranger. Quand j'eus fini, c'était l'heure du déjeuner. Je me préparai un Martini et je passai dans la cuisine. Comme je le supposais, elle n'avait fait aucun achat pour le week-end. A part quelques boîtes de sardines, il n'y avait rien à manger.

Je me demandai où elle était. Nous sortions rarement le dimanche. Elle préférait traîner dans l'appartement et prendre des bains de soleil sur le balcon. Dans l'avion, je n'avais bu qu'une tasse de café et j'avais une faim de loup. Je décidai de descendre au bistrot. Au moment où je me dirigeais vers la porte, Rhoda arriva.

— Bonjour ! s'écria-t-elle et elle me colla un baiser rapide sur la joue. Je ne savais pas au juste quand tu rentrerais. Tu as fait un bon voyage ?

Pour un dimanche, elle paraissait extraordinairement élégante bien qu'elle n'eût pas pris la peine de procéder à son maquillage compliqué.

— D'où viens-tu ? demandai-je.

— Du club, répondit-elle avec une moue. Je m'en-uyais ici toute seule. Il y a quelque chose à manger ?

— Tu sais bien que non. Allons au café.

— Seigneur ! Encore ! Je pensais que tu aurais acheté quelque chose en venant.

— Ma foi, non. J'ai un cadeau pour toi, dis-je en lui donnant la ceinture en peau de serpent.

La critique ne se fit pas attendre.

— Ce n'est pas ma taille. Et sur quelle robe la mettrai-je ?

— A toi de voir. Viens... J'ai faim.

Nous descendîmes au café où nous commandâmes des steaks.

— Comment t'es-tu entendu avec cette grande bringue de Mme Vidal ? demanda-t-elle quand la serveuse se fut éloignée, et elle me regarda avec un petit sourire moqueur. Tu es tombé amoureux d'elle ?

Je pris un petit pain que je me mis à beurrer.

— Désolé de te décevoir. Il n'y a pas eu de roman d'amour.

— Reconnais, quand même, qu'elle n'est pas mal.

— Je reconnais qu'elle n'est pas mal.

Je voyais qu'elle était irritée parce que je ne mordais pas à l'hameçon.

— Quoi... elle n'a pas cherché à te traîner dans son lit ?

— Arrête de raconter n'importe quoi, chérie, ripostai-je d'une voix calme. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Mais si tu veux jouer à l'idiote, j'attendrai que tu aies fini.

C'était, me semblait-il, le moyen le plus sûr de lui faire oublier Valérie et je ne me trompais pas. Elle rougit de colère. Elle détestait être traitée en enfant.

— Quelle est cette grande nouvelle ?

— Tu ne veux pas continuer à parler de Mme Vidal ?

— En voilà assez, Clay ! Tu es répugnant ! Quelle est cette nouvelle ?

— Je change de boulot. Vidal m'a offert un poste chez lui et je l'ai accepté.

Elle ouvrit des yeux immenses.

— Quoi... Tu quittes l'*American Travel Services* ?

— Parfaitement.

— Pourquoi ?

— Je gagnerai deux fois plus qu'à l'agence et le travail sera beaucoup plus intéressant. C'est une chance que je ne veux pas laisser passer.

— Vraiment ? (Elle s'interrompt car la serveuse posait les assiettes devant nous.) Et ta retraite ? Tu as travaillé pendant des années à l'*American Travel Services*. Tu es dingue, ma parole. Et si Vidal mourait ? Qu'est-ce que tu ferais, hein ?

Je n'avais pas envisagé la question sous ces deux angles. Il m'était impossible de révéler la raison pour laquelle je travaillerais désormais pour Vidal car la seule et unique raison était que je me trouverais en contact permanent avec Valérie.

— Il a encore de longues années devant lui et il fera des versements pour ma retraite.

Elle mangea quelques bouchées de viande, les sourcils froncés.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais. Où travailleras-tu ?

— Ses bureaux sont près de chez lui.

— Quoi ? Et moi ? (Elle posa son couteau et sa fourchette pour m'observer.) Comment j'irai à la boutique et le soir, pour le retour ?

— Grâce au supplément d'argent que je vais toucher, je peux t'acheter une voiture.

Ses yeux s'illuminèrent.

— Tu parles sérieusement ?

— C'est ce qu'a dit ton mari.

— Je ne veux pas de n'importe quelle bagnole, Clay. Je veux une Austin Cooper ou une Toyota.

— Tu choisiras ce que tu veux.

— Alors c'est la fortune, hein ?

Sa satisfaction était évidente. Elle fut si occupée à penser à la voiture qu'elle ne souleva pas d'autres objections. Pas plus compliqué que ça. Cependant, pendant que nous nous préparions à nous coucher après avoir regardé la télévision, elle eut une nouvelle réaction :

— Je suppose que tu verras souvent la grande bringue ?

— Qui ça ?

— Mme Vidal.

— Ça m'étonnerait. D'après ce que j'ai compris, elle voyage beaucoup avec Vidal.

Rhoda réfléchit un moment, mais préféra finalement ne pas insister.

— Couche-toi vite. J'ai envie de faire l'amour.

Moi pas, mais ce n'était pas le moment de refuser. Quand j'éteignis la lumière et la pris dans mes bras, je pensai à Valérie mais, malgré son souvenir, je n'étais pas au milieu de ma forme.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Rhoda irritée quand ce fut fini. C'était un fiasco complet.

— Je regrette. J'ai tellement de préoccupations.

— Ça se voit !

Et elle me tourna le dos. Je restai allongé dans l'obscurité, songeant à Valérie. Minuit avait sonné depuis longtemps quand je m'endormis.

La semaine suivante fut surchargée d'occupations et j'abandonnai avec joie les affaires courantes à Olson. Je vis Massingham à qui je fis part de l'offre de Vidal.

Il accepta mon départ sans récrimination.

— C'est à vous à prendre votre décision, Clay, dit-il. Nous serons désolés de vous perdre. Etes-vous sûr de choisir la bonne solution ? Aujourd'hui Vidal est ici, demain il pourrait avoir disparu.

— Je ne crois pas. J'ai bien réfléchi. J'ai besoin d'un changement. Ce sera plus intéressant que de vendre des billets et je gagnerai beaucoup plus d'argent.

— Bien. Essayez. Voyez si le travail avec lui vous plaît. Si ça ne marche pas, revenez chez nous. Il y aura toujours une place pour vous.

C'était plus que je n'avais espéré.

Je téléphonai à l'avoué de Vidal, Jason Shackman. Il avait préparé mon contrat. C'était très simple. Si l'un de nous, Vidal ou moi, voulait se dégager, il donnerait un préavis de six mois. Le contrat était pour trois ans, avec une augmentation de salaire chaque année. Je signai. Il signa et ce fut tout.

Rhoda avait son Austin Cooper qu'elle adorait. Malgré mes occupations, les journées me paraissaient interminables. J'attendais avec impatience le moment de revoir Valérie.

Le samedi matin, alors que je rangeais mes papiers, Dyer arriva.

— Vous êtes prêt pour lundi, mon vieux ? demanda-t-il. Je vous ai mis du travail de côté. Vous n'allez pas chômer. Ils partent en voyage à la fin de la semaine. Munissez-vous d'une quantité de tranquillisants.

Il sortit de sa poche une carte bleue dans une enveloppe en matière plastique.

— Voici votre laissez-passer. Présentez-le au gardien à la barrière. Ne le perdez pas. (Il jeta un regard autour de lui et s'assit de biais sur ma table.) Je ne vois pas pourquoi vous lâchez votre situation. Ici vous êtes votre patron et vous choisissez vos heures de travail. Enfin, ce

sont vos oignons, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules et il me regarda d'un air pensif. Vous regretterez votre liberté quand vous aurez passé une semaine aux ordres du Gringalet. Je vais vous refiler un tuyau : méfiez-vous de Mme Vidal. Entre nous, c'est un drôle de numéro. Parfois, elle m'ahurit. Elle est charmante un jour, de mauvaise humeur et distante le lendemain. Une chose extraordinaire est arrivée il y a deux mois. Nous étions en train de discuter tous les deux des dispositions à prendre pour un grand dîner. Impossible de me rappeler le nom d'un des invités. Elle non plus. Au moment où nous allions y renoncer, ce nom m'est revenu à l'esprit et j'ai fait claquer mes doigts comme ça. (Il joignit le geste à la parole et son pouce et son médius claquèrent avec un bruit sec.) Vous ne me croirez peut-être pas, elle est tombée en transes. Vous savez... comme un sujet qui a été hypnotisé. Elle restait immobile, les yeux vides. Elle ressemblait à un fantôme. Elle m'a fait une peur de tous les diables. Dans une boîte de nuit, j'avais assisté à une séance de ce genre. J'ai fait claquer mes doigts deux fois devant son visage et elle est revenue à elle aussi vite qu'elle était tombée en léthargie. Elle n'avait pas l'air de se rendre compte de ce qui s'était passé. Bizarre, non ? conclut-il en me tendant son porte-cigarettes en or.

Je refusai la cigarette. Je dus faire un effort pour garder mon impassibilité. Comme je ne répondais rien, il fronça les sourcils. Mon indifférence apparente l'irritait visiblement.

— Ne me dites pas que je ne vous ai pas averti, reprit-il. Ne faites pas claquer vos doigts, mon vieux, à moins, bien entendu, que vous souhaitiez qu'elle devienne votre esclave, mais avec le Gringalet dans les parages ce serait très imprudent.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'essaie de tout ranger ici, dis-je d'un ton bref et, ouvrant un tiroir, je me mis en devoir de le vider.

— Il ne faut pas que je vous retienne avec mes commérages, dit-il en s'éloignant. Je vous souhaite un agréable week-end.

Il se dirigea vers la porte et s'arrêta.

— Ah ! Encore un détail. Le Gringalet travaille sept jours par semaine. A l'avenir, ne comptez pas sur vos week-ends.

Après avoir lancé cette flèche de Parthe, il sortit.

Je n'eus pas le temps de penser à ce qu'il venait de me dire de Valérie car Olson arriva pour me poser quelques questions de dernière minute. Nous fûmes occupés jusqu'à 13 heures. Comme c'était mon dernier jour, j'invitai Sue et Olson à déjeuner avec Rhoda. Quand nous nous séparâmes, Rhoda me dit qu'elle avait l'intention d'aller à Palm Beach pour faire quelques achats. Comme elle avait maintenant son propre moyen de transport, je choisis de retourner à notre appartement.

Assis sur le balcon, je réfléchis à ce que m'avait raconté Dyer et je me rappelai les paroles de Valérie. Vidal avait-il vraiment des pouvoirs hypnotiques ? Dans ce cas, Valérie subissait-elle son influence ? Si oui, ne lui arracherait-il pas l'aveu de notre amour ?

Sa terreur, ses avertissements sur la méchanceté de son mari me revinrent à l'esprit. (Il nous ferait tuer !) Mon inquiétude prit de telles proportions que je ne pus plus rester sur le balcon. Il fallait que je trouve une occupation quelconque pour chasser cette anxiété grandissante.

Je changeai de pantalon, mis une chemise à col ouvert et me rendis au terrain de golf. J'y trouvai Joe Harkness de l'*American Express* qui cherchait un adversaire. En me voyant, il eut un large sourire.

— Je vais vous battre à plate couture, annonça-t-il. Je me sens dans une forme éblouissante.

Absorbé par la pensée de Valérie, je n'arrivais pas à me concentrer et jamais je n'avais joué aussi mal au golf.

— Fichtre ! s'écria Harkness quand nous nous dirigeâmes vers le bar. Vous avez certainement des soucis. Est-ce Dyer qui vous tracasse ?

Comme je savais qu'il le découvrirait tôt ou tard, je lui dis que, à partir du lendemain, je travaillerais pour Vidal. A cette nouvelle, il perdit toute sa gaieté.

— Est-ce vraiment une bonne idée, Clay ? demandait-il. Bien sûr, ça ne me regarde pas, mais Vidal serait le dernier type pour lequel je voudrais travailler.

— C'est probablement un individu louche, mais il paie bien et j'ai besoin d'un changement.

— Pour combien de temps ? J'ai idée qu'il ne durera pas longtemps. L'empire qu'il a bâti s'écroulera en poussière. A parler franchement, depuis qu'il nous a retiré son compte, je dors sur mes deux oreilles. J'ai l'impression que d'ici peu il y aura une catastrophe fracassante.

Je lui jetai un coup d'œil scrutateur.

— Est-ce simplement une impression ? Sans rien pour l'appuyer ?

— Rien de tangible, mais les gens parlent et il n'y a pas de fumée sans feu. (Il jeta un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait entendre avant de poursuivre :) C'est un fait certain, quand son contrat avec la société de location de voitures sans chauffeur arrivera à son terme, à la fin du mois, on ne lui accordera désormais qu'un mois de crédit au lieu de six. Quand le bruit s'en répandra, tous les autres créditeurs en feront autant. Vous est-il venu à l'esprit, Clay, que si votre agence apprenait que personne ne veut plus lui accorder six mois de crédit, elle suivrait le mouvement général ? Si Vidal soupçonnait qu'il n'offre plus assez de garantie, ce serait une habile précaution d'engager un homme expérimenté comme vous pour s'occuper de ses voyages. Tout au moins, il économiserait la commission de l'agence.

Je le regardai avec stupéfaction. Certes, cette idée ne m'était pas venue à l'esprit, mais je ne l'acceptai pas. C'était Valérie qui m'avait suggéré de travailler pour son mari. Cependant, je comprenais que si Vidal soupçonnait qu'il n'obtiendrait plus à l'avenir qu'un mois de crédit à l'*American Travel Services*, il se serait empressé de m'offrir un poste chez lui.

— Ça ne me fait ni froid ni chaud, affirmai-je et je vidai mon verre de bière. Même si l'empire de Vidal chancelle, je ne risque rien. Massingham m'a promis de me reprendre. Espérons que Vidal tiendra le coup assez longtemps pour me permettre de mettre un peu d'argent de côté avant la banqueroute... En admettant qu'il fasse banqueroute.

— Je l'espère, répliqua Joe toujours soucieux. Il faut que je me sauve sinon ma douce moitié va m'écorcher tout vif. Nous nous verrons la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

Après son départ, je réfléchis à ce qu'il avait dit. Je me rappelai que, après enquête, Massingham avait découvert que Vidal ne possédait rien : sa maison, ses voitures, son yacht et même les bijoux de Valérie étaient loués. Je me souvins de ma réaction. Ce serait rudement commode si vous vouliez brusquement mettre les voiles.

Si Massingham ne m'avait pas donné l'assurance qu'il me reprendrait, j'aurais été inquiet. Dans l'état actuel des choses, je me contentai de hausser les épaules. Quand j'aurais mangé mon gâteau, il m'en resterait encore un morceau.

Je retournai en ville et je fis des provisions pour le week-end. La bibliothèque était en face du self-service et, obéissant à une impulsion subite, j'y entrai après avoir fourré les deux sacs de victuailles dans le coffre de la voiture. Une grosse femme aux cheveux blancs et aux

yeux gris étincelants — l'image même de la bonne mère de famille — m'adressa un sourire de bienvenue.

— Mais c'est monsieur Burden ! s'écria-t-elle. Je me demandais quand vous viendriez nous voir.

L'étonnement me cloua sur place.

— Comment connaissez-vous mon nom ? demandai-je.

Elle se mit à rire.

— Connaître les nouveaux arrivants, ça fait partie de mon travail. Vous êtes à l'agence de l'*American Travel Services* qui est installée au Spanish Bay Hotel.

— J'avoue.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Burden ?

Je lui demandai si elle avait un livre sur l'hypnotisme.

— Je n'ai aucun ouvrage spécialisé sur ce sujet. Vous trouverez des renseignements dans une de nos encyclopédies. Je vais vous chercher le volume.

Sans être très détaillés, les renseignements que je trouvais dans l'encyclopédie m'intéressèrent. J'appris que les femmes sont plus sensibles à l'hypnotisme que les hommes, que les médiums — les personnes hypnotisées — ne peuvent pas recevoir l'ordre d'accomplir des actes qui leur seraient nuisibles. Impossible de leur ordonner de se blesser, de manger des choses qui les dégoûtent. Mais, par exemple, ils mangeraient du bœuf en croyant que c'était du homard si l'hypnotiseur le leur affirmait. Ils obéiraient à des ordres normaux et, si on le leur recommandait, ne garderaient pas le souvenir de ce qu'ils ont fait. Et enfin l'hypnotisme, pratiqué par quelqu'un qui n'est pas qualifié, peut être dangereux.

Si c'était vrai, il était rassurant de savoir qu'on ne pouvait contraindre un médium sous hypnose à faire ce qu'il aurait refusé d'accomplir dans son état normal. Dans ce cas, il était improbable que Vidal obtienne de Valérie l'aveu de notre liaison.

Pensant à ce que je venais de lire et un peu rassuré, je retournai à mon appartement. J'étais en train de préparer une salade de poulet lorsque Rhoda revint.

— Le dîner est prêt, dis-je. As-tu trouvé ce que tu voulais ?

— Non. Donne-moi un grand Martini, chéri. J'ai les pieds dans un état !

A toute heure du jour, les pieds de Rhoda la faisaient souffrir.

— Que cherchais-tu ?

— Rien en particulier. Je regardais. Tout est encore plus cher à Palm Beach qu'ici. Ça n'a pas empêché Mme la Grande Bringue de gaspiller l'argent de son mari.

Je me raidis.

— Ecoute, Rhoda, faut-il toujours que tu appelles Mme Vidal la grande bringue ?

— Quoi ? Ça te déplaît ?

— Non. Appelle-la comme tu veux si ça t'amuse, répondis-je en remplissant les verres.

— Merci. Je n'y manquerai pas. Elle était chez Elisabeth Arden et achetait toute la boutique. Elle m'a adressé un de ces petits sourires, mi-figue mi-raisin, mais elle est beaucoup trop bêcheuse pour me dire bonjour.

— De quoi te flanquer le cafard.

Une lueur de colère passa dans ses yeux.

— Ne te moque pas de moi ! Est-ce qu'elle sait que je suis ta femme ?

Je sortis sur le balcon et mis le couvert pour le dîner.

— Pourquoi le saurait-elle ?

— Je me demandais si tu le lui avais dit. Après tout c'est une de mes clientes. Tu le lui as dit ?

— Non. Tu viens te mettre à table ?

— Si elle l'avait su, elle aurait peut-être daigné me parler.

— Puisque tu es si désireuse de lui parler, si je la vois je lui dirai que tu es ma femme.

— Comment ça, si tu la vois ? Bien sûr que tu la verras. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je te l'ai déjà dit, elle voyage beaucoup.

Elle eut un petit sourire sournois.

— De quoi te flanquer le cafard ! dit-elle et elle éclata de rire.

Le téléphone qui sonnait dans le living-room me réveilla en sursaut. J'avais l'impression de ne dormir que depuis quelques minutes. Comme nous avions regardé la télévision, nous nous étions couchés à minuit et demi. L'appel me tira de mon premier sommeil.

Un peu hébété, j'allumai la lampe de chevet en jurant. Rhoda s'assit sur le lit. Son visage était barbouillé de crème et ses cheveux enroulés sur des bigoudis : un véritable épouvantail.

— Qu'y a-t-il ? bredouilla-t-elle. Eteins la lumière.

— C'est le téléphone.

A tâtons je cherchai mes pantoufles.

— Merde ! C'est quelqu'un qui se trompe de numéro. Laisse sonner.

Pendant les années que j'avais passées à l'*American Travel Services*, j'étais devenu l'esclave du téléphone. Il m'était impossible de faire la sourde oreille. J'entrai dans le living-room et je décrochai le combiné.

— Burden ? C'est vous ?

Stupéfait, je reconnus la voix aiguë de Vidal.

— Oui. C'est M. Vidal à l'appareil ?

— Bien sûr que oui, Burden. Il faut que je sois à San Salvador à 9 h 30 demain matin... C'est-à-dire ce matin. Arrangez-moi ça et rappelez-moi, ordonna-t-il, et il raccrocha.

Pendant quelques secondes, je regardai fixement le combiné que je tenais dans ma main, puis lentement je le remis sur son support. Je consultai ma montre. Elle marquait 3 h 15.

Comme j'avais vérifié les horaires des vols pour San Salvador quand j'avais préparé le premier voyage, je me rappelai qu'aucun avion n'arrivait là-bas à 9 h 30.

Mon premier mouvement fut d'appeler le service de nuit de l'*American Travel Services* afin de lui refiler la corvée. Puis je me rappelai que c'était le lundi matin et qu'à partir de maintenant j'étais employé par Vidal. Je devais exécuter moi-même la mission.

En quittant mon bureau au Spanish Bay Hotel, j'avais emporté mes livres de références et mes indicateurs. Pour moi, c'étaient des ouvrages sacrés car, sans eux, je serais aussi désemparé qu'un touriste en quête de renseignements.

Vidal voulait être à San Salvador à 9 h 30. Mon instinct me déconseilla de le rappeler pour lui annoncer qu'il n'y avait pas de départ d'avion à cette heure-là et lui demander s'il voulait fréter un avion individuel. Etant donné ses millions, la dépense ne représenterait pour lui qu'une poignée de cacahuètes.

Je téléphonai au service de nuit des avions-taxis de Floride et parlai au directeur, Roger Everet.

— Aucun problème, monsieur Burden, répondit-il. Départ 6 h 45. Votre patron prendra son billet à l'aéroport. Ça vous va ?

— S'il y a la moindre anicroche, je vous rappelle. Quel est le prix ?

— Aller et retour ?

— Ça n'est pas sûr. Donnez-moi le prix de l'aller simple et celui de l'aller et retour.

— Neuf cent quatre-vingt cinq. Aller et retour, treize cents.

— Mettons l'aller seulement, à moins que je ne vous rappelle d'ici une demi-heure.

— D'accord. Voulez-vous me donner le nom de votre patron ?

— M. Henri Vidal, Paradise Largo.

— Pardon ? fit-il d'une voix plus dure.

Je répétais ce que je venais de dire.

— Il faudra payer comptant, monsieur Burden. Nous n'accordons pas de crédit.

— M. Vidal compte bénéficiaire d'un mois de crédit. C'est son habitude.

— Pas de paiement comptant, pas d'avion, monsieur Burden. J'ai des instructions précises.

— Ce ne sera peut-être pas commode de trouver de l'argent liquide à cette heure matinale, fis-je remarquer, des gouttes de sueur au front... Les banques...

— Ce sont les instructions que j'ai reçues, monsieur Burden. Vous les acceptez ou vous annulez ?

— Je vous rappellerai.

Je raccrochai et aperçus Rhoda sur le seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'un ton criard. Pour l'amour du ciel, reviens te coucher. Dans quelques heures, il faut que j'aie à mon travail.

— Retourne au lit. Ne me dérange pas ! ordonnai-je et je composai le numéro de Vidal.

— Ici le domicile de M. Vidal, répondit une voix solennelle.

— Je voudrais parler à M. Vidal. Ici M. Burden.

Après une courte attente, Vidal fut à l'autre bout du fil.

— Alors, c'est arrangé, Burden ? interrogea-t-il d'un ton irrité.

— Aucun avion ne décolle assez tôt pour vous déposer à San Salvador à 9 h 30, monsieur Vidal. J'ai retenu un avion individuel pour vous. Départ 6 h 45. Soyez à

l'aéroport à 6 h 15. Votre billet sera prêt. Voulez-vous que l'avion vous attende à San Salvador ? Sinon, je vous retiendrai une place à la Pan-Am si vous m'indiquez l'heure de votre retour.

— Je m'en occuperai moi-même à San Salvador. Inutile que l'avion individuel attende.

— Bien. Il y a encore un petit détail, monsieur Vidal. Le billet coûte neuf cent quatre-vingt-cinq dollars, payables comptant, dis-je en appuyant sur les deux derniers mots.

— Dites-leur de le mettre sur mon compte, ordonna-t-il et il raccrocha.

Jurant entre mes dents, je composai de nouveau son numéro. Il était sans doute près du téléphone car il répondit lui-même.

— *Qui est à l'appareil ? demanda-t-il.*

— C'est encore moi, Burden, monsieur Vidal. Vous n'avez pas de compte ouvert au service des avions-taxis de Floride. Ils veulent être payés comptant.

— Ils veulent... Quoi ?

Il beuglait si fort que j'éloignai le combiné de mon oreille.

— Le directeur a été catégorique, monsieur Vidal. Je le regrette, mais il faudra payer le billet avant le départ.

— Personne ne me traitera de cette façon ! cria-t-il et j'eus peur un moment qu'il n'eût une attaque. Ecoutez-moi, Burden. Je vous ai pris à mon service parce que ma femme m'a vanté votre compétence. Montrez-vous donc à la hauteur ! Dites à ce salopard que j'exige un mois de crédit ou je lui ferai perdre sa place !

Sur ces mots, il raccrocha brusquement.

Je m'assis, haletant, puis avec un effort pour reprendre mon calme j'appelai encore une fois le service des avions-taxis.

— Ici Burden, dis-je en essayant de paraître tout miel et tout sucre. M. Vidal ne peut réunir une pareille somme en liquide avant l'ouverture des banques. Ne pouvez-vous pas lui faire une faveur ? Si vous êtes complaisant, il vous le revaudra au centuple.

— Pas d'argent comptant, pas d'avion. Ce sont mes instructions, monsieur Burden. Je regrette.

— M. Vidal a le bras long, monsieur Everet. Il pourrait vous faire avoir des ennuis avec votre direction générale.

Everet poussa un grognement.

— Ce charlatan, cet avorton menace de me faire foutre à la porte, monsieur Burden ?

— Eh bien, oui. C'est, je crois, son intention.

— C'est bien ça ? Voulez-vous lui transmettre un message de ma part ? Faites-lui mes compliments. Dites-lui d'aller se faire foutre. Faut-il que je répète, monsieur Burden ?

— Non, inutile, monsieur Everet. Vous vous êtes exprimé très clairement. Pas d'argent comptant, pas d'avion.

— C'est ça. Dois-je annuler ?

— Je vous rappellerai, dis-je d'une voix lasse.

Je composai le numéro de Vidal. Comme s'il attendait mon appel, Vidal répondit tout de suite.

— Eh bien ? Tout est arrangé, Burden ?

— Je suis désolé, monsieur Vidal. Il vaut peut-être mieux que je répète mot pour mot ce qu'a dit Everet : pas d'argent comptant, pas d'avion. Faites-lui mes compliments et dites-lui d'aller se faire foutre.

J'ai perdu ma place, pensai-je. Comme j'avais déjà un petit aperçu de ce qu'elle me réservait, je ne m'en affligeai guère. Il me faudrait trouver un autre moyen de voir Valérie. Un moyen moins éprouvant.

— C'est vraiment ce qu'il a dit ? demanda Vidal d'une voix brusquement calmée.

— Ses paroles exactes.

— Que j'aïlle me faire foutre ?

— C'est cela même.

A ma grande surprise, Vidal eut son petit rire bref qui ressemblait à un aboiement.

— Vous avez plus de cran que je ne le croyais, Burden. Dites-moi toujours la vérité. Vous valez mieux que ces flatteurs minables qui m'entourent. Dites à Everet qu'il aura son argent comptant et que je serai à l'aéroport à 6 h 15.

Et il raccrocha.

V

J'arrivai au domicile de Vidal à 8 h 50. J'avais à peine dormi et, à l'idée de revoir Valérie, tout mon être était sur le qui-vive. Dès que j'eus garé ma voiture, je me rendis dans le bureau de Dyer. Puisque je faisais partie du personnel, je ne pris pas la peine de passer au bureau de réception. Je frappai à la porte de Dyer et entrai. Il était en train de boire une tasse de café et avait près de lui une pile de lettres qui n'avaient pas été ouvertes.

— Bonjour, dit-il. J'ai appris ce qui s'était passé la nuit dernière. Ne soyez jamais étonné des surprises que le Gringalet vous réserve. Ainsi que je vous l'ai dit, il n'y a pas d'heure sacrée pour lui. Vous brûlez de commencer votre travail ?

— Où vais-je m'installer ?

— Je vais vous montrer. (Il termina son café, se leva et sortit de son bureau.) Vous travaillerez à la villa. C'est là que Mme Vidal veut travailler. J'ai passé toute la semaine à préparer votre bureau. Vous pouvez vous estimer privilégié. (Tout en parlant, il me précédait dans une allée bordée d'azalées qui menait à la maison.) De la haute fantaisie, bien entendu. Mme Vidal a des goûts de luxe.

Nous entrâmes dans la maison ; il longea un immense hall rempli d'armures et de vieilles armes, monta un

escalier majestueux et alla ouvrir une porte à l'extrémité d'un corridor. Là, il s'effaça et me fit signe d'entrer.

— Vous voici chez vous. La grande table est pour vous. L'autre avec l'I.B.M. est pour Mme Vidal. L'emploi du temps est sur votre table. A l'ouvrage, mon brave. Il faut que je retourne à mon taudis. A tout à l'heure.

Il se retira. Appuyé contre la porte, j'examinai la vaste pièce ensoleillée. En effet tout y était luxueux. Les grandes portes-fenêtres donnaient sur la piscine. Ma table était assez grande pour y jouer au billard. Il y avait quatre appareils téléphoniques, un interphone et un télex. Un magnétophone Grundig était posé sur une petite table près de mon bureau. J'allai m'asseoir dans mon fauteuil directorial. En face de moi, se trouvait une table plus petite équipée avec une machine I.B.M., deux téléphones, un magnétophone Grundig, une quantité de crayons et de stylo-billes. La pièce était climatisée. Jamais encore je n'avais eu à ma disposition un cabinet de travail aussi luxueux.

Sur le buvard d'une blancheur de neige, s'élevait une pile d'enveloppes épaisses. Il était juste 9 heures. Je me demandai à quel moment Valérie ferait son apparition. Dyer avait dit que je ne chômerais pas et, me rappelant ces paroles, je pris une des enveloppes et l'ouvris. Elle contenait un dossier au nom de M. et Mme William Jackson qui passeraient deux semaines à Rangoon et pour lesquels il fallait réserver des chambres dans un hôtel de luxe. Les passeports étaient joints. Des visas seraient nécessaires.

La lumière se fit brusquement en moi et je compris quelles seraient mes fonctions. Si, à l'agence de l'*American Travel Services*, ce dossier était tombé dans mes mains, je l'aurais envoyé à Massingham et ses employés auraient fait rapidement le nécessaire et obtenu les visas. A part Valérie qui ne s'était pas encore montrée, je

n'avais pas d'employés. Le consulat de Birmanie se trouvait à Miami. Cela représentait un trajet de plus d'une heure aller et retour. Dans tout consulat, il faut toujours attendre. Je ne pouvais espérer obtenir les visas avant un délai de quatre heures, toute ma matinée serait perdue. Ce n'était pas une bonne organisation.

Je regardai l'interphone, trouvai le nom de Dyer sous un des boutons et l'appelai.

— Ici Burden, annonçai-je. Il me faut tout de suite un coursier pour aller à Miami. Pouvez-vous m'en procurer un ?

— Ce n'est pas mon rayon, je suis heureux de le dire, mon vieux. Adressez-vous à Lucas, c'est lui qui résout ces problèmes. Mille regrets, répondit-il et il mit fin à la conversation.

Je trouvai le numéro de Bernard Lucas que j'appelai pour lui exposer mes difficultés.

— Nous n'avons personne de libre, répliqua-t-il d'une voix sèche et peu complaisante. Je ne sais rien à ce sujet. J'avais l'impression que nous étions en affaires avec l'*American Travel Services*. Pourquoi ne pas vous adresser à cette agence ?

— Nous ne sommes plus en rapport avec elle, ripostai-je en essayant de ne pas trahir mon exaspération. C'est moi qui m'occupe de la question voyages pour M. Vidal. J'ai besoin d'un coursier.

— Demandez-en un à M. Vidal. Je n'ai pas le droit d'engager un employé supplémentaire.

Je me dis que ce serait à Valérie de régler la question. En examinant de nouveau le dossier, je constatai que les Jackson devaient partir de bonne heure le surlendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre pour obtenir les visas. En attendant, je pouvais toujours réserver leurs places d'avion, retenir une voiture et des chambres d'hôtel. C'est ce que je fis, à l'aide du téléphone et du télex. Ces

démarches accomplies, il m'était impossible de compléter le dossier. Je remis les papiers dans l'enveloppe et j'en ouvris une autre. Il s'agissait de préparer un voyage à Tokyo pour MM. Jason, Hamilton, Fremlin et McFeddy. Les dispositions habituelles que prenait Vidal pour les gros bonnets. Il fallait rappeler à M. Jason de se faire vacciner contre la variole, et M. McFeddy avait besoin d'un visa. Je les envoyai tous les deux à tous les diables. Ils devaient partir dans trois jours. Je m'adressai aux compagnies aériennes du Japon et je réservai leurs places, puis leur retins par télex des chambres au Pacific Hotel à Tokyo.

Mais pourquoi continuer ? Chaque enveloppe que j'ouvrais représentait un nouveau cassement de tête. Dyer m'avait refilé tout le paquet. Valérie restait toujours invisible. Je travaillai rapidement mais, sans secrétaire pour taper à la machine, j'étais paralysé.

Où diable était Valérie ? Le sentiment que je ne pourrais venir à bout du travail m'inspirait de la colère et de l'inquiétude. Je consultai ma montre. Il était 11 h 10. Je pris un bloc de papier et, méthodiquement, j'écrivis les détails de tous les vols et les réservations des hôtels par ordre de priorité. J'avais quatorze dossiers à compléter, cinq étaient pressés, les autres pouvaient attendre au lendemain.

Espérant que Valérie arriverait d'un moment à l'autre, je me consacrai à l'étude des cinq dossiers. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était 13 heures quand l'interphone sonna et j'entendis la voix traînante de Dyer :

— J'avais oublié de vous le dire, mon vieux. Il y a une cantine derrière les bureaux. La nourriture n'est pas mauvaise et très bon marché.

— Pourrait-on m'apporter un sandwich ici ?

— Mais oui. J'oubliais que vous déjeuniez toujours dans votre bureau, répondit-il d'un ton sarcastique qui ne

m'échappa pas. Composez le numéro 23 sur le téléphone vert. On vous servira ce que vous voulez.

— Vous n'avez pas vu Mme Vidal ?

— Elle est partie pour Palm Beach. Elle n'est pas passée vous voir ?

Je poussai un long soupir.

— Non.

— Elle n'avait pas l'air de très bonne humeur. Elle a peut-être oublié que c'était votre premier jour ici. Avez-vous eu un commissionnaire ?

— Non.

— Dommage ! Alors, comment vous débrouillez-vous ? Il y a beaucoup de travail pour vous seul, je suppose.

— Tout marche bien, répondis-je d'un ton sec et j'interrompis la communication.

Partie pour Palm Beach.

C'était difficile à croire. Ça faisait plus d'une semaine que nous ne nous étions pas vus. Impossible qu'elle ait pu oublier ! Sûrement elle avait compté les jours et les heures comme moi. Je me levai pour aller à la fenêtre. Il fallait que j'obtienne ces visas pour Rangoon avant 17 heures. Je regardai les papiers qui couvraient mon bureau. Il était hors de question que je prenne le temps d'y aller moi-même. Alors je pensai à Sue qui était toujours prête à m'aider en cas de besoin. Si Massingham l'apprenait, Sue aurait peut-être des ennuis. Je me dis que je pouvais toujours demander. Olson était sans doute allé déjeuner. Sue devait être seule. Je téléphonai.

— Bonjour, Clay ! Je pensais justement à vous. Comment ça se passe-t-il ?

— Je suis dans le pétrin, Sue. Je n'ai pas de garçon de courses et il me faut deux visas pour Rangoon à 17 heures. Si vous m'aidiez, vous me sauveriez la vie.

— Avez-vous les passeports ?

— Oui.

— Il faut que Jake aille à Miami chercher des visas. Je lui dirai d'aller d'abord vous trouver. Attendez-le dans une demi-heure.

— Vous êtes formidable !

— Clay... Donnez quelque chose à Jake. S'il parlait...

— Je ferai le nécessaire, ne vous inquiétez pas. Vrai, vous me sauvez la vie.

— Au revoir.

Elle raccrocha. Je retournai m'asseoir à mon bureau et regardai les papiers amoncelés devant moi. Je me dis que j'allais être obligé de taper à la machine. Je rassemblais les horaires, quand la porte s'ouvrit brusquement et Valérie entra.

A sa vue, mon cœur battit à se rompre. Elle était adorable et si chic ! Elle portait un grand sac en matière plastique qu'elle jeta sur son bureau, puis elle ferma la porte.

— Clay chéri ! Tu te demandais où j'étais ?

Je me levai.

— Dyer me l'a dit, lui répondis-je d'une voix rauque.

— J'étais obligée d'aller là-bas. Il y a des soldes dans les magasins. J'ai acheté une robe ravissante pour presque rien. Je vais te la montrer.

Je m'élançai vers elle, la pris dans mes bras mais elle me repoussa.

— Non, Clay, pas ici ! chuchota-t-elle. C'est trop dangereux. Quelqu'un pourrait entrer.

Avec un effort pour reprendre mon calme, je m'éloignai d'elle. Un élan de déception et de rancune déferlait en moi.

— Ce n'est pas le moment de s'occuper de robes, Valérie ! m'écriai-je brusquement. As-tu vu le travail que Dyer nous a laissé ?

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai là un nombre insensé de dossiers, tous urgents. Je t'attendais.

Je pris les enveloppes que je posai sur son bureau.

— Il faut que tu t'en occupes immédiatement. Veux-tu les copier en quatre exemplaires. Pendant ce temps, je vérifierai les heures des vols.

— Mais, Clay ! protesta-t-elle en fixant sur moi ses beaux yeux pleins de surprise. Tu as l'air inquiet. Qu'y a-t-il de si important ?

Je réprimai ma colère.

— Si tu ne te mets pas en vitesse au travail, Valérie, six gros bonnets ne pourront pas partir et nous aurons échoué dès le début de notre collaboration. Juge par toi-même combien c'est important.

— Clay... Tu me parles sur un ton !

— Excuse-moi. J'ai eu une matinée tuante. Il a même fallu que je demande l'aide de mon ancienne secrétaire. Allons, Valérie, mettons-nous à l'œuvre.

— Mais je ne peux pas travailler comme je suis. Il faut que je me change. Ma robe est ravissante, mais elle me gêne quand je suis assise. D'ailleurs, chéri, je n'ai pas encore déjeuné. Et toi ?

J'allai m'asseoir à son bureau et je tirai vers moi sa machine à écrire.

— Non. Je ne veux rien pour le moment. Je vais commencer à taper pendant que tu te changes. Reviens le plus vite possible, veux-tu ?

Elle toucha légèrement mon épaule.

— Je crois que tu es en colère contre moi.

— Dépêche-toi, je t'en conjure.

Glissant une feuille de papier dans la machine à écrire, je me mis à taper. Après m'avoir regardé longuement, elle prit le sac en matière plastique et sortit.

La sonnerie de l'interphone retentit sur mon bureau. Avec un juron, j'allai pousser le bouton.

— Monsieur Burden ? Ici le gardien. Un coursier à motocyclette, Jake Lamb, vous demande.

Je lui ordonnai de me l'envoyer et me remis à taper. Cinq minutes plus tard, une jeune fille introduisit Jake. Les yeux comme des soucoupes, il examina le luxueux cabinet de travail.

— Vous vous mettez bien, pas vrai, monsieur Burden ? dit-il.

— Pas mal, répondis-je en lui donnant les passeports. Apportez-moi les visas le plus tôt possible, Jake. C'est urgent.

— Bien sûr, miss Douglas me l'a dit, répliqua-t-il en me clignant de l'œil.

Je le reconduisis à la porte où la fille attendait, puis je glissai un billet de dix dollars dans la main de Jake.

Après son départ, je complétais un des dossiers et j'en attaquais un autre lorsque Valérie revint. Elle portait un chemisier blanc, une jupe foncée et elle était plus belle que jamais.

— J'ai commandé des sandwiches et des Martinis, dit-elle. Je vais prendre ta place.

— Parfait. Moi je m'occupe des vols.

Je me levai de son fauteuil.

— Tu n'es plus fâché contre moi, chéri ?

— Non. Bien sûr que non.

Elle s'assit.

— J'ai souvent pensé au moment où nous recommencerions à travailler ensemble, Clay. Cette pièce te plaît ?

Je m'assis à mon bureau, ennuyé de perdre du temps.

— C'est somptueux, répondis-je en décrochant le combiné. Si seulement Dyer ne nous avait pas laissé tant de travail urgent...

On frappa à la porte et un larbin entra, poussant une table roulante sur laquelle étaient disposés des plats d'argent, un grand shaker à cocktails et des verres.

— C'est bien, Ferdy, dit Valérie. Nous nous servons nous-mêmes.

Quand il se fut retiré, elle se leva et remplit les verres pendant que j'avais la Pan-Am en ligne.

— Je meurs de faim ! Viens, Clay ! s'écria-t-elle en enlevant les couvercles des plats d'argent qui contenaient d'appétissants sandwiches.

— Mangeons tout en continuant à travailler, proposai-je.

— Je ne peux pas manger et taper à la machine en même temps. Il y aurait des taches de graisse sur le papier. Et tu ne peux pas téléphoner la bouche pleine. Ne fais pas la mauvaise tête, Clay. Viens déjeuner.

Je cédaï. Si ces satanés gros bonnets ne pouvaient pas partir à l'heure, tant pis pour eux. Si Valérie ne se rendait pas compte de tout le travail que nous avons à abattre avant que je rentre chez moi, c'était dommage mais tant pis !

Je la rejoignis devant la table roulante et pris le double Martini-Gin qu'elle me tendait.

— Santé, chéri, dit-elle en me souriant. C'est amusant, n'est-ce pas ?

D'un trait, je bus la moitié du cocktail et immédiatement je me sentis mieux. De plus, j'avais une faim de loup. Nous attaquâmes les sandwiches au caviar et au saumon fumé.

— Mon Dieu ! Elle a été interminable, cette attente ! fit-elle remarquer. Je croyais que lundi n'arriverait jamais, pas toi ?

— C'est exactement ce que je pensais (Après une pause je repris :) Valérie, il nous faudra de l'aide. Nous avons besoin d'un garçon pour s'occuper des visas et

faire les courses. J'en ai dit un mot à Lucas et il a répondu que ça dépendait de Vidal. Peux-tu arranger ça ?

— Ça ne plaira pas à Henry. Il faudra payer cet homme.

— On ne peut tout de même pas lui demander de travailler pour rien.

De nouveau, une vague d'irritation me parcourut. Elle traitait la chose trop à la légère.

— J'en parlerai à Lucas. Il n'est pas très complaisant.

— Ecoute, Valérie, si tu n'obtiens pas de l'aide, nous ne viendrons pas à bout du travail. C'est aussi simple que ça.

— Nous n'aurons pas besoin de visas tous les jours ?

— Il aura d'autres courses à faire. Il nous faut absolument un commissionnaire.

— Tu ne manges pas, chéri.

Je terminai mon Martini.

— J'ai fini, dis-je, et je retournai à mon bureau.

— Clay...

Ma main resta en suspens au-dessus du téléphone.

— Qu'y a-t-il ?

— Ne te mets pas dans cet état. On se débrouillera.

— Si tu veux vraiment que je travaille avec toi, Valérie, répliquai-je en détachant chaque syllabe, nous n'avons pas seulement à nous débrouiller, il nous faut un commissionnaire.

Je composai le numéro des lignes aériennes de la North-Eastern et demandai les réservations.

— Dis, tu me trouveras terriblement gloutonne si je mange un autre sandwich ? demanda-t-elle en se versant un second Martini. Ils sont délicieux, n'est-ce pas ? Res-sers-toi, chéri. Tu les as à peine goûtés.

J'étais trop exaspéré pour parler. Je ne pouvais même pas la regarder. L'employé des réservations répondit.

Ça commence plutôt mal, pensai-je pendant qu'il vérifiait l'heure des vols. Pourrions-nous travailler ensemble ? Si elle m'avait permis de l'embrasser, de la tenir dans mes bras pendant une minute, je n'aurais peut-être pas éprouvé tant de rage et tant de déception, mais son refus et sa légèreté devant la montagne de dossiers que nous avions devant nous me faisaient regretter l'agence tranquille du Spanish Bay Hotel et l'aide compétente de Sue.

Valérie mangeait encore un sandwich quand j'eus fini de parler à l'employé. Je devais encore appeler la Pan-Am, la B.O.A.C. et la Swissair.

— Valérie, pour l'amour du ciel ! m'écriai-je en composant le numéro de la Pan-Am. Mets-toi au travail ! Regarde l'heure. Il est plus de 3 heures !

Elle écarquilla les yeux et prit un autre sandwich.

— Pourquoi es-tu si nerveux, Clay ? Je t'en prie, ne me parle pas sur ce ton. Je n'aime pas ça.

Je desserrai mon col qui m'étranglait.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas crier si fort. Il faut que nous arrivions à bout de tout ce boulot !

Quand j'eus l'employé de la Pan-Am, je lui communiquai des noms et les heures de départ.

Valérie termina son sandwich, s'essuya les doigts sur une serviette en papier et, son verre à la main, alla à son bureau. Elle se mit à taper.

Tout en faisant les réservations, je constatai qu'elle tâtonnait sur son clavier. Jadis c'était la dactylographe la plus rapide que j'avais jamais eue, sa machine à écrire crépitait comme une mitrailleuse. Son tap-tap-tap incertain me mit au bord de la panique. A cette vitesse, il nous faudrait une semaine pour terminer ces dossiers. Moi-même je tapais quatre fois plus vite et pourtant je n'étais pas expert en la matière. Je terminai avec la Pan-Am,

cherchai le numéro de la B.O.A.C., l'oreille toujours tendue au tap-tap-tap maladroit.

— Zut ! s'écria-t-elle brusquement.

Elle relut ce qu'elle avait tapé, enleva vivement de sa machine les cinq feuilles de papier qu'elle chiffonna avant de les jeter avec violence dans la corbeille à papiers.

— Ne me regarde pas tout le temps ! Tu me mets les nerfs en pelote, dit-elle d'un air excédé. Ça fait six ans que je n'ai pas touché une machine à écrire... Ça n'a rien d'étonnant, non ?

— Changeons de place, proposai-je à deux doigts du désespoir. Tu inscriras l'heure des vols et moi je taperai à la machine.

— Jamais de la vie ! riposta-t-elle les yeux flamboyants. Fais ton boulot ! Je me charge du mien !

Nous nous foudroyâmes du regard. Soudain la porte s'ouvrit et un homme fit son apparition.

Dire que cette visite me surprit serait en dessous de la vérité. Il ressemblait à un gangster minable, sorti tout droit d'un vieux film de Bogart. Il portait un costume gris à grosses rayures noires, un chapeau blanc à larges bords, une chemise noire, une cravate blanche. Comme si ce vieux chapeau ne suffisait pas, pour faire bonne mesure, il avait des pattes, un menton bleu, une épingle de cravate ornée d'un brillant faux. Il ressemblait à un de ces truands que l'on voit dans les caricatures des journaux.

Seulement il n'avait rien de comique. Son immobilité impressionnante accéléra les battements de mon cœur. Ses yeux de serpent, sa bouche aux lèvres minces me dirent nettement que cet homme, debout sur le seuil de la porte, était aussi dangereux, aussi venimeux qu'un cobra.

Ses petits yeux me toisèrent avec une indifférence méprisante qui était une insulte, puis il tourna légèrement

la tête sur son cou de taureau et aperçut Valérie. Il s'approcha de son bureau et jeta une enveloppe devant elle.

— Le patron a dit de vous occuper de ça en vitesse.

Sa voix faisait penser à une pluie de cailloux. Pivotant sur ses talons, il sortit de la pièce, rapidement et en silence, comme un serpent. La porte se referma derrière lui.

J'interrogeai Valérie du regard. Son visage était blanc comme neige.

La sonnerie de l'interphone me fit tressaillir. Je pressai le bouton.

— Burden...

C'était Dyer.

— Je vous envoie un dossier, mon vieux. Désolé. J'aurais dû m'en occuper la semaine dernière. Ça m'est complètement sorti de la tête. M. Wernstein vient d'arriver au Spanish Bay Hotel. M. Vidal lui avait promis d'organiser des parties de pêche au large. Louez un bateau avec un équipage pour lui, voulez-vous ? Tout est dans le dossier.

Je regardai l'interphone d'un air catastrophé. J'essayai de me remettre de la visite du malfrat.

Soudain Valérie fut à côté de mon bureau.

— Dyer ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Occupez-vous-en ! C'est compris ? Nous sommes trop surchargés pour organiser des parties de pêches ! Vous avez oublié... Eh bien dépêchez-vous de réparer votre oubli.

Et elle appuya sur le bouton. Nous échangeâmes un regard. Un peu de couleur était revenue à ses joues, mais ses yeux avaient une expression affolée.

— Qui était ce type ? demandai-je en désignant la porte d'un mouvement du menton.

— Giulio Gesetti. Un des hommes de main de mon mari... C'est bien comme ça qu'on les appelle, n'est-ce pas ? fit-elle d'une voix tremblante. L'homme qui a jeté

le vitriol à la figure de la femme dont je t'ai parlé... L'homme qui nous tuerait tous les deux si mon mari le lui ordonnait sur un simple signe de tête.

J'avais la gorge sèche. J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais aucun mot ne sortit de mes lèvres. Je ne l'avais pas crue tout à fait lorsqu'elle m'avait mis en garde contre les tueurs de Vidal, mais je la croyais à présent... La vue de cet homme était convaincante. Un frisson glacé courut le long de mon dos.

Elle retourna à son bureau, ouvrit l'enveloppe que Gesetti lui avait donnée et lut la lettre. Elle poussa un long soupir et me regarda.

— Henry part pour la Libye le 5... Après-demain. Il reviendra le 9. Nous devons prendre toutes les dispositions pour lui, dit-elle avec un sourire forcé qui n'atteignit pas ses yeux. Nous aurons toujours une petite semaine sans lui, chéri. Penses-y... une semaine !

Gesetti m'avait inspiré une telle frayeur que cette perspective ne me causa aucun plaisir.

— Je vais retenir sa place en avion, dis-je en tendant la main vers le téléphone.

Jake Lamb, le coursier de l'*American Travel Services*, fut introduit dans mon cabinet de travail quelques minutes avant 17 heures. Avec un large sourire et un clin d'œil, il me tendit les visas pour Rangoon.

— Voilà, monsieur Burden. (En apercevant Valérie, il fronça les lèvres comme s'il allait siffler.) Tout est en ordre.

— Mille fois merci, Jake. Vous me sauvez la vie.

J'avais établi l'horaire de Vidal pour son voyage en Libye et j'attendais avec impatience que Valérie eût fini de le taper. Jusqu'à présent, elle n'était venue à bout que

d'un seul dossier et maintenant, en hésitant à chaque lettre, elle s'occupait du déplacement de son mari.

Il me fallait obtenir les visas pour les Jackson, ce qui posait un nouveau problème. Ils séjournèrent au Palace Hotel qui était très loin du chemin de Jake, mais j'étais bien obligé d'avoir recours à lui, n'ayant personne d'autre à envoyer.

Il regarda sa montre d'un air de doute.

— Je suis déjà en retard. M. Olson criera comme un putois.

Je mis les visas dans une enveloppe avec le dossier et sortis de mon portefeuille un billet de cinq dollars. Je le regardai et levai les sourcils. Il se mit à rire.

— Entendu, monsieur Burden, heureux de vous rendre service. Je peux toujours raconter que j'ai eu une crevaision.

Quand il fut parti, je me tournai vers Valérie.

— Ça me coûte personnellement quinze dollars. Tu vois bien qu'il nous faut un coursier.

— Ne me parle pas ! Je suis occupée, interrompit-elle. Zut ! Tu m'as fait faire une faute !

— Excuse-moi.

Je savais qu'aucun regret ne vibrerait dans ma voix, mais j'étais trop soucieux pour m'en affliger.

Allant au télex, je me mis à composer une requête pour obtenir des chambres à New York. Un de mes téléphones sonna.

— Tu veux répondre, je te prie ? dis-je sans me retourner.

Elle grommela quelques mots inintelligibles, mais décrocha le combiné.

— Allô ! dit-elle avec impatience. Oui... Il est là. De la part de ?... Oh ! (Elle reprit après une légère pause :) Ne quittez pas, je vous prie. C'est pour toi, chuchotait-elle. Ta femme !

Nous nous regardâmes. C'était quelque chose que je n'avais pas prévu. Mes mains devinrent moites. Rhoda avait-elle reconnu la voix de Valérie ? Je pris le combiné.

— Rhoda ?

— C'est moi. Quand tu achèteras les petits pains et la crème, peux-tu prendre aussi deux paquets de cigarettes ? Je n'en ai plus du tout.

Je regardai le tas de papiers qui encombrait mon bureau, puis la pendulette. Il était 17 h 35.

— Je regrette, chérie, c'est impossible. Je travaillerai très tard. Achète-les toi-même. Encore heureux si je rentre avant 9 heures et demie.

— 9 heures et demie ? répéta-t-elle en colère. Grands dieux ! En quoi ça consiste, ton travail ?

— C'est une journée chargée, expliquai-je en essayant de parler d'une voix calme. Le premier jour... tu sais. Ecoute, il faut que je raccroche. Mon bureau est couvert de papiers.

— Si tu crois que je vais attendre 9 heures et demie pour dîner, tu te gourres ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë.

— Bien... bien... Dîne quand tu voudras ! Ne m'attends pas ! conseillai-je et je raccrochai.

— A-t-elle reconnu ma voix ? demanda Valérie tremblante.

— Je ne sais pas et d'ailleurs je m'en fous éperdument ! Continuons !

Quelques minutes après 18 heures, Valérie avait terminé les horaires pour la Libye.

— Dieu merci, c'est fini ! Maintenant il faut que je me sauve ou je vais être en retard.

Elle se mit en devoir d'enlever les carbones.

— Tu pars ?

— Il le faut.

— Mais il y a encore trois fois plus de dossiers en souffrance, Valérie.

— Ils attendront, répondit-elle avec impatience. Je dîne avec les Wenstein. Quelle corvée ! C'est Henry qui les a invités. Je ne peux pas y couper.

— Bon, dis-je trop découragé pour discuter. S'il le faut, il le faut.

— Ne sois pas fâché, chéri. Tout ira mieux demain.

— Je l'espère !

Elle courut vers moi, me colla un baiser léger sur la joue et disparut.

Je passai mes doigts dans mes cheveux. C'était à prévoir, me dis-je. Comment diable aurions-nous pu faire l'amour sous le toit de Vidal ! Il aurait été préférable, beaucoup plus facile et beaucoup plus prudent que je reste à l'*American Travel Services*.

J'étais si déçu que je frappai mon bureau avec mes poings crispés. Au bout de quelques minutes, je me calmai et regardai avec lassitude les papiers que Valérie avait tapés pour son mari. On ne comptait plus les fautes de frappe. Brusquement, cela me fut tout à fait égal. Si Vidal n'aimait pas la façon de taper de sa femme, il n'aurait qu'à le lui dire. Je mis l'horaire, le billet d'avion et la réservation de la chambre dans une enveloppe et l'adressai à l'Inter Continental Hotel, San Salvador.

Laborieusement, je me mis en devoir de taper les autres dossiers. Lorsque j'eus tout fini, il était 22 heures.

Je me rendis à l'aéroport de Miami, confiai le dossier de Vidal à une hôtesse de l'air qui, je le savais, le remettrait à son destinataire quand elle débarquerait à l'Inter Continental Hotel l'après-midi, et j'arrivai chez moi à 23 h 18.

Rhoda regardait la télévision.

— Tu es en retard ! s'écria-t-elle en détournant un moment les yeux de l'écran. Ne me parle pas... C'est palpitant !

J'entrai dans la cuisine et cherchai en vain quelque chose à manger.

— Tu n'as rien acheté ? demandai-je.

— Non. J'ai oublié. Ne me dérange pas !

Je me préparai un whisky à l'eau gazeuse, assez fort pour assommer un cheval. Puis j'ouvris une boîte de haricots et mangeai sans prendre la peine de réchauffer son contenu ou de le verser dans une assiette.

Je terminai au moment où s'achevait le programme télévisé.

Rhoda entra dans la cuisine. Elle avait les poings sur les hanches, le visage crispé et, à son attitude, je compris que ça allait barder.

— La grande bringue répond au téléphone pour toi, commença-t-elle. Tu dois être flatté.

Je m'attendais à des sarcasmes. Je n'avais jamais sous-estimé la perspicacité de Rhoda.

— Mme Vidal se trouvait par hasard dans le cabinet de travail, dis-je en rinçant mon verre. J'étais au télex, elle a donc répondu.

— C'est ça, Mme Vidal se trouvait « par hasard » dans le cabinet de travail ? Pour qui me prends-tu ? Tu as dit que cette putain était en voyage.

J'eus beaucoup de peine à réprimer ma colère. Je posai le verre.

— Ne te force pas à être vulgaire, Rhoda, tu l'es suffisamment par nature. Je te l'ai dit, Mme Vidal est souvent absente. Elle ne l'est pas pour le moment. Elle est venue voir si rien ne me manquait.

— Comment oses-tu m'accuser d'être vulgaire ? hurla Rhoda. Si quelqu'un est vulgaire, c'est bien ta chère grande bringue avec son argent et ses bijoux ! Si ce n'est pas une putain, elle en a bien l'allure !

— Comme tu voudras. Je vais me coucher. Je suis fatigué.

Je voulus passer devant elle, mais elle me barra le chemin.

— Fatigué ! Ça ne m'étonne pas ! Travailler jusqu'à cette heure-ci ! Tu crois que je suis tombée de la dernière pluie ? Je parie que tu baisais ta putain !

Je n'aurais pas dû boire tant de whisky. Ce que je fis ne me ressemblait pas, mais j'avais perdu la tête. Je la giflai si fort qu'elle fit deux pas à reculons dans le living-room, perdit l'équilibre et tomba assise par terre.

Elle resta immobile à me dévisager, la bouche ouverte, les yeux hébétés.

Je passai devant elle, puis entrai dans la chambre. Je tremblais de la tête aux pieds ; ma violence m'éccœurant. Je m'assis sur le lit et mis mon visage dans mes mains.

Au bout de quelques minutes, elle entra et, restant à l'écart, se mit en devoir de se déshabiller. De temps en temps, un petit sanglot sans larmes lui échappait.

Ses pleurnicheries ne me touchèrent pas. J'étais trop plongé dans mon désespoir. Je me rendais clairement compte que je ne pourrais pas faire l'amour avec Valérie dans la demeure de Vidal et que j'aurais à combiner un tas de plans pour la voir dans un endroit où nous ne courrions aucun danger ; je me sentais profondément déçu, et Rhoda n'existait plus pour moi.

— Je n'aurais pas dû dire ça, Clay, s'écria-t-elle brusquement d'une voix larmoyante. Tu as eu raison de me frapper. Je le méritais.

Je suppose que j'aurais dû la serrer contre moi et lui dire que moi aussi je regrettais, mais je n'en fis rien.

— N'en parlons plus, murmurai-je d'une voix lasse et, me relevant, je commençai à me déshabiller.

— Tu m'as fait très mal. C'est vrai, tu sais.

— Tu crois que tu ne m'as pas fait mal à moi ? (Prenant mon pyjama, je me dirigeai vers la salle de bains.) N'en parlons plus.

Plus tard, quand nous fûmes couchés côte à côte dans l'obscurité, elle tendit la main vers moi mais je la repoussai.

— Dors ! ordonnai-je. Si tu n'es pas fatiguée, moi je le suis.

C'était cruel mais, étouffé par la déception, je me fou-tais complètement de lui faire de la peine.

Cette nuit-là, je ne dormis pas beaucoup. Je pensai avec effroi au travail à faire le lendemain, à Valérie qui tapait si lentement, à l'impossibilité où je serais de lui manifester mon amour.

Rhoda fut bientôt endormie. Ses petits ronflements habituels me tapèrent sur les nerfs. Je fus tenté de l'éveil-ler, mais je me retins.

A 6 h 30, je glissai du lit en prenant soin de ne pas la déranger. J'emportai mes vêtements dans la salle de bains, me rasai, me douchai, puis m'habillai. Elle dor-mait encore lorsque, sur la pointe des pieds, je me rendis à la cuisine où je me préparai une tasse de café. Je n'avais pas de pain à faire griller. Je vis un paquet de cigarettes sur la table. Rhoda n'avait pas oublié ses ciga-rettes.

Au moment où je posais la tasse et la soucoupe dans l'évier, elle fit son apparition, dolente, décoiffée et négligée.

— Pourquoi te lèves-tu si tôt ? demanda-t-elle.

— Je vais à mon travail. J'ai beaucoup à faire. Veux-tu penser à acheter du pain et de la crème ? Si je rentre en retard, je te téléphonerai.

— Clay, je regrette que tu aies pris cette situation. Vrai. Je suis sûre que tu n'aurais pas dû.

J'eus le sentiment qu'elle avait raison, mais je n'étais plus libre.

— Tu es contente d'avoir ma voiture, non ? A ce soir. Et je la quittai.

Valérie ne me rejoignit qu'à 10 h 15. Elle avait l'air d'une enfant prise en faute.

— Je suis désolée d'arriver si tard, chéri, dit-elle en s'asseyant à son bureau. Je me suis couchée tard après une soirée assommante passée avec ces deux vieux raseurs et je ne me suis pas réveillée à temps.

Je travaillais depuis 7 h 30. J'avais complété six dossiers, tapé les horaires, organisé les vols et j'avais encore à m'occuper de quatre visas.

— Nous revoilà devant le problème des visas, Valérie. Veux-tu appeler Lucas pour lui dire que nous avons tout de suite besoin d'un coursier.

Ses yeux s'agrandirent.

— Je ne peux pas. Je n'ai aucune autorité sur lui.

— Bon, dans ce cas nous nous en procurerons un sans permission.

Je téléphonai à une agence de placement qui me connaissait, je déclarai que j'avais besoin d'un coursier de toute urgence. On me promit de m'envoyer quelqu'un dans l'heure qui suivrait. Cela coûterait soixante dollars par semaine. Un étudiant en vacances accepterait avec joie cet emploi.

J'envoyai ensuite un télex à Vidal :

Il me faut votre autorisation pour engager un coursier à soixante dollars par semaine. Indispensable. Burden.

Valérie écoutait, les yeux fixés sur moi.

— Bien, voilà qui est fait, dis-je en retournant à mon bureau. Si ton mari renâcle, je paierai le gars de ma poche.

— Il ne sera pas content.

— Tant pis ! Dis-moi, Valérie, qui sont tous ces gens qui voyagent à ses frais ?

— Des gens qui travaillent pour lui. Des gens à qui il doit donner des pots-de-vin. Il est trop malin pour leur verser de l'argent. Ils ont des vacances à l'œil.

— Qu'est-ce qui l'oblige à les arroser ?

— C'est en vue d'obtenir des renseignements. Il vit des renseignements qu'il soutire çà et là.

— Sais-tu qu'on ne lui accorde plus qu'un mois de crédit au lieu de six ? A-t-il des ennuis ?

Elle se raidit.

— Des ennuis ?

— J'ai entendu dire que son empire menaçait de s'effondrer. Ce n'est qu'un bruit qui court, mais est-ce possible ?

Elle passa le bout de sa langue sur ses lèvres.

— Il possède des millions.

— Il n'est pas le seul. Ça ne veut rien dire. Est-ce qu'il t'a fait des confidences ? Ce n'est pas simple curiosité, Valérie. Je pense à toi. S'il faisait banqueroute, que deviendrais-tu ?

— Il ne fera pas banqueroute. Il est beaucoup trop mauvais, répondit-elle en secouant la tête. Le diable veille sur ceux qui lui appartiennent.

A ce moment, la sonnerie de l'interphone retentit et Dyer m'annonça qu'il m'envoyait trois dossiers urgents. Comme elle avait entendu ses paroles, je n'eus pas besoin de les répéter.

— Allons-y, dis-je en me penchant sur un autre bordereau.

Elle se mit à taper avec hésitation, comme la veille. Une jeune fille apporta les dossiers et je les étudiâi. Le lent tap-tap-tap de Valérie me porta sur les nerfs jusqu'à l'exaspération.

En fin de compte, je ne pus plus le supporter.

— Valérie ! Ça ne peut pas continuer ! Il me faut une dactylo rapide. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu manques d'entraînement si bien qu'on ne peut pas continuer comme ça. Je ne veux pas te faire de la peine...

Je m'interrompis car je voyais son visage se décomposer. Elle mit les bras sur sa machine à écrire, pour cacher sa tête, et des sanglots la secouèrent.

Effrayé, j'allai à elle en faisant un effort pour ne pas la prendre dans mes bras.

— Valérie, pardonne-moi ! m'écriai-je, ma déception et mon irritation faisant place au remords et à la pitié. Je ne veux pas te blesser. Ne te mets pas dans tous tes états, chérie. Parlons calmement. Il y a sûrement une solution. Allons, chérie, ne te désespère pas ainsi.

Elle se redressa. L'expression éperdue et traquée de ses yeux m'épouvanta.

— Tu ne comprends pas ce qui se passe ? (Elle pressa ses paumes contre ses yeux.) Crois-tu vraiment que je ne sais plus taper ? Tu ne vois pas la bataille qui se livre devant tes yeux ?

Je la regardai avec stupeur.

— La bataille ? Pardonne-moi, mais je ne saisis pas ce que tu veux dire.

Ses mains retombèrent sur ses genoux avec un geste de désespoir.

— Je te l'ai expliqué à plusieurs reprises. Tu ne comprends pas. (Elle se pencha en avant, les yeux levés vers les miens.) Il me punit ! Dès que je pose les doigts sur le clavier, je sens qu'il m'impose sa volonté, me force à faire des fautes, paralyse mes doigts chaque fois que je touche une lettre. C'est une lutte. C'est lui qui m'a obligée à dormir ce matin pour que j'arrive en retard. C'est lui qui m'a forcée à aller à Palm Beach hier pour acheter une robe dont je n'ai pas besoin. Il détruit la

confiance que j'avais en moi, exprès pour me punir. Ça le remplit de joie.

Trilby et Swengali, les démons et les esprits... Ils étaient de retour. Je la regardai avec découragement, essayant de comprendre, m'obligeant à comprendre.

— Mais pourquoi, Valérie ? De quoi veut-il te punir ?

Elle frissonna et crispa les poings.

— Je ne lui ai pas permis de coucher avec moi. Après cette première nuit, jamais... jamais ! Oh Clay ! Je ne peux pas en parler (Elle mit sa main sur ses yeux.) Horrible... Horrible ! chuchota-t-elle.

Le télex se mit à cliqueter. Je me retournai, les nerfs à fleur de peau.

Elle étouffa un petit sanglot.

— C'est lui, reprit-elle et la terreur qui vibrait dans sa voix me glaça. Quand il réussit à me punir, il le devine toujours. Si loin qu'il soit, peu importe. Il devine toujours.

Le télex s'arrêta.

— Va voir.

Le cœur battant la chamade, j'allai à l'appareil et je détachai le papier. Il tremblait dans mes mains pendant que je lisais le message.

Ne me dérangez pas pour des bêtises. Prenez tout le personnel nécessaire. Si Mme Vidal a besoin d'une dactylographe, engagez-la.

Henry Vidal.

En silence, je tendis la feuille de papier à Valérie. Quand elle eut fini de la lire, nous échangeâmes un long regard.

— Tu vois ? fit-elle d'une voix tremblante. Il sait qu'il a réussi. Tu ne me crois pas maintenant ? Me prends-tu toujours pour une hystérique ? Tu t'imagines

encore que je suis une personne libre et que je ne lui appartiens pas corps et âme... que sa volonté n'a pas vaincu la mienne ?

— Je trouverai bien un moyen de t'aider, Valérie.

— Mais tu ne me crois pas, hein ?

— Si, je te crois. Je pense qu'il t'a hypnotisée. C'est la seule réponse, mais comment puis-je t'aider ?

Elle secoua la tête d'un geste las.

— Tu ne peux rien faire. Personne ne peut m'aider. Je pensais que j'étais assez forte pour lutter avec lui, mais je me trompais. (Elle détourna les yeux en reprenant comme si elle se parlait à elle seule :) Tant que durera ma vie, tant que durera la sienne, je serai son esclave.

Je me rappelai alors ce que m'avait raconté Dyer : un jour qu'il avait fait claquer ses doigts, Valérie était entrée en transes. Sans réfléchir aux conséquences, je levai la main.

— Regarde-moi, Valérie, ordonnai-je et je fis claquer mon pouce et mon médius.

VI

Les aiguilles de ma pendulette marquaient 13 h 15.

Deux heures s'étaient écoulées depuis la scène terrible que j'avais eue avec Valérie. Assis à mon bureau, encore tremblant, j'étais trop bouleversé pour m'occuper des dossiers étalés devant moi.

Qu'avais-je fait ? me demandai-je sans cesse. Quelle influence démoniaque avais-je libérée en faisant claquer mes doigts ? Bien que Dyer m'eût averti, je ne m'attendais pas à une réaction aussi effrayante. Valérie s'était transformée en fantôme. Son visage avait perdu toute personnalité ; il était inexpressif comme le faciès des morts. Ses yeux avaient le regard vide d'un aveugle. Puis elle se pencha en avant et contempla par-dessus mon épaule le mur en face d'elle.

— Je te tuerai ! chuchota-t-elle d'une voix farouche. Je ne serai libre que lorsque tu seras mort ! Ta mort est mon seul espoir !

Incapable de faire un mouvement, je la regardai en silence. Elle se leva lentement.

— Tu peux bien te moquer de moi ! lança-t-elle comme si elle s'adressait à quelqu'un qui était devant elle et que je ne voyais pas. Ris, démon ! Tu m'as détruite ! Maintenant c'est à mon tour de te détruire !

Elle fit le tour du bureau et traversa la pièce avec la démarche d'une aveugle, ses mains comme des griffes, ses lèvres retroussées sur ses dents. Elle se heurta au mur, recula en chancelant, se jeta de nouveau contre la paroi, la frappant avec ses poings sans la voir.

— Laisse-moi partir ! cria-t-elle et elle se débattait comme si elle se mesurait à un être plus fort qu'elle, qui la repoussait. Je te tuerai ! Je te tuerai !

Cette scène avait un caractère si macabre et si terrifiant que j'étais cloué au sol et sentais mes cheveux se hérissier sur ma nuque.

Alors elle poussa un cri perçant et tomba à genoux, ses mains essayaient d'arracher un étau invisible qui la serrait à la gorge.

La frayeur qui déformait son visage me galvanisa et je revins à la vie. Je me précipitai vers elle pour la prendre dans mes bras.

— Valérie !

Elle me donna un coup violent sur les yeux et, pendant un moment, je fus aveuglé. Tandis que je reculais en chancelant, elle se redressa, leva les mains comme pour se protéger, puis tomba. Sa tête heurta un des pieds du bureau avec un bruit qui me souleva le cœur ; ses yeux se révoltèrent et elle resta inerte.

Le cœur battant, saisi de panique, je courus me pencher sur elle. Sous le chemisier blanc, ses seins palpaient mais elle avait perdu connaissance. D'une main tremblante, j'appuyai maladroitement sur le bouton de l'interphone pour appeler Dyer.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-il d'un ton irrité. Je vais déjeuner.

— Ici, Burden. Envoyez-moi du secours ! criai-je. Un accident est arrivé à Mme Vidal. Un médecin ! Vite !

— Elle est blessée ? fit-il, aussitôt sur le qui-vive.

— Envoyez-moi quelqu'un ! Oui, elle est blessée ! Un médecin !

— Tout de suite !

Je mis fin à la conversation. Valérie gémit et j'allai à elle. Ses yeux s'ouvrirent.

— Ma tête ! Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Tu es tombée, expliquai-je. Ne bouge pas. On nous envoie du secours.

Elle saisit ma main et la serra à me faire mal.

— Il était ici, n'est-ce pas ? Tu l'as vu ? gémit-elle en frissonnant. Il a essayé de me tuer ! Clay, je t'en supplie... Ne m'abandonne pas ! Tu promets ?

— Bien sûr. Ne bouge pas. Un médecin va venir.

Elle poussa un petit soupir, murmura des mots inaudibles, puis elle ferma les yeux et sembla retomber sans connaissance.

La porte s'ouvrit ; une femme d'un certain âge aux cheveux blancs, aux yeux aigus, à la bouche dure, entra.

Elle regarda Valérie, puis s'agenouilla près d'elle quand je me fus écarté. Calme et compétente apparemment, elle souleva la paupière droite de Valérie, tâta son pouls, puis se remit debout.

— Je suis Mme Clements, la femme de charge de M. Vidal, dit-elle. Il vaudrait mieux que vous me laissiez seule avec elle, monsieur Burden.

— Elle s'est cogné la tête contre le bureau, expliquai-je d'une voix grave et tremblante en me dirigeant vers la porte. Etes-vous sûre que je ne peux rien faire ?

— Le médecin va venir. Il ne faut pas la bouger avant qu'il l'ait vue.

Lentement, les genoux flageolants, je longuai le corridor, descendis l'escalier et sortis dans le jardin.

— Burden...

Je me retournai. D'un pas rapide, Dyer s'avançait vers moi.

— Que s'est-il passé ?

Je ne pouvais garder le secret.

— Elle est entrée en transes et elle est tombée. Elle s'est heurté la tête contre le bureau.

Il me regarda attentivement.

— Vous avez l'air bouleversé, mon vieux. Il faut que vous buviez quelque chose. Venez dans mon cabinet de travail.

Il posa la main sur mon bras et m'entraîna vers les bureaux.

Une voiture montait l'allée et je tournai la tête.

— Le docteur Fontane, annonça Dyer. Il s'occupera de Mme Vidal.

Nous entrâmes dans son cabinet de travail et il remplit deux verres de whisky bien tassés. Après avoir bu, je me sentis mieux.

— Asseyez-vous. A votre air, on dirait que vous avez vu un fantôme, dit-il.

Je scrutai son visage. Je n'y trouvai pas son habituelle expression sarcastique. Il paraissait sincèrement inquiet. Je m'assis, vidai mon verre que je posai sur sa table.

— Est-ce vous qui l'avez mise dans cet état ? demanda-t-il à mi-voix et il fit claquer ses doigts.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je n'imaginai pas...

Pas question de lui révéler toute la vérité.

— Oui... Exactement comme ça m'est arrivé une fois. Il faudra que vous le disiez au Gringalet, Burden.

Je reculai devant l'idée de tout avouer à Vidal.

— Ne vaudrait-il pas mieux que ce soit le médecin qui le mette au courant ? Il pourra lui dire si elle est dans un état grave.

— Oui, mais le Gringalet voudra votre version. Un autre whisky ?

— Non, merci.

— Voyons ! On dirait que vous en avez besoin. (Il remplit de nouveau les verres.) Un conseil, Burden... Gardez-vous de mentionner, pas plus à lui qu'à un autre, ces claquements de doigts. Le Gringalet le prendrait très mal. Dites-lui qu'à la suite d'un évanouissement, elle est tombée.

Je n'avais jamais imaginé que je pourrais éprouver de la sympathie pour Dyer. Et pourtant, j'eus, à cet instant, un élan d'amitié à son égard.

— Oui, vous avez raison.

— C'est tout de même bizarre, vous ne trouvez pas ? Qu'en pensez-vous ? On dirait qu'elle a été hypnotisée. Croyez-vous que c'est vrai ? Je m'interroge sur le Gringalet. Il possède un pouvoir hypnotique, si ça se trouve. Un jour, il m'a regardé fixement et que je sois pendu si je n'ai pas eu brusquement l'impression de flotter dans les airs. Une sensation tout à fait étrange. Croyez-vous qu'il l'a hypnotisée ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ? dis-je pour ne pas répondre à sa question.

— J'ai beaucoup pensé à elle ; cette situation m'intrigue. Je m'en souviens, le docteur Rappach, un de mes amis, m'a dit que, très souvent, les femmes très belles comme Mme Vidal sont frigides. Rappach sait de quoi il parle. Dans sa profession, il utilise l'hypnotisme.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Vous ne lui avez pas parlé de Mme Vidal ?

Il eut l'air scandalisé.

— Grands dieux, non ! Je suis curieux, mais je déteste les cancans. Il m'a raconté une histoire bizarre à propos d'un homme qui avait des pouvoirs hypnotiques. Comme sa femme était frigide, il avait l'habitude de l'hypnotiser pour la défouler quand ils faisaient l'amour. Succès complet. Elle ne savait même pas qu'elle avait couché avec lui, mais au bout d'un certain temps elle est devenue

névrosée et Rappach a dû faire la leçon au mari. Ce n'est qu'une hypothèse, bien entendu, mais il est possible que Mme Vidal ne soit pas très chaude au lit et que le Gringalet emploie le même moyen.

Je me sentis glacé et écœuré.

Était-ce ce qui était arrivé à Valérie ?

« *Je ne lui ai pas permis de coucher avec moi.* » J'entendis l'écho de la voix de Valérie et ce chuchotement désespéré : *horrible, horrible !*

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Dyer avec inquiétude. Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ? Vous avez une mine de déterré.

Je bus quelques gorgées de whisky.

— J'ai eu un sacré choc. Quand elle est tombée, j'ai cru qu'elle s'était tuée.

— Retournez chez vous.

— Non, pas question. Je vais retourner à mon travail. J'ai encore beaucoup à faire.

— N'oubliez pas de dire au toubib de parler au Gringalet.

J'eus la chance de rencontrer le docteur Fontane dans l'escalier. Il ressemblait à une cigogne. Grand, mince, il avait un nez recourbé et des petits yeux comme des boutons.

Je me présentai à lui.

— Comment va-t-elle, docteur ?

— Elle a une ecchymose à la nuque. Rien de grave. Mieux vaudrait qu'elle reste au lit pendant quelques jours.

— Il faut prévenir M. Vidal.

Il eut un sourire amer :

— Je lui ai déjà parlé. (Après un signe de tête, il descendit les marches et se dirigea vers sa voiture.)

Je retournai à mon cabinet de travail et fermai la porte. La confusion régnait dans mon esprit. Au moment où je

m'asseyais devant mon bureau, le téléphone sonna. J'eus le pressentiment que c'était Vidal et j'hésitai à répondre, puis, le cœur battant violemment, je soulevai le combiné.

— Burden ? dit-il d'une voix criarde qui me tapa sur les nerfs.

— Oui, monsieur Vidal.

— Que s'est-il passé ? Cet imbécile de docteur m'a dit que Mme Vidal, en perdant connaissance, s'était heurté la tête. Jamais encore elle n'a eu d'évanouissement. Vous étiez là. Que s'est-il passé ?

Je passai la langue sur mes lèvres sèches.

— Je ne sais pas, monsieur Vidal. J'étais au télex. Je tournais le dos. J'ai entendu Mme Vidal qui se levait, puis le bruit de sa chute.

— Croyez-vous qu'elle s'est évanouie ?

— Je le pense.

Il y eut un silence. Puis il eut son petit rire pareil à un aboiement.

— Ah, ces femmes ! (Après un autre silence, il demanda :) Comment ma femme se débrouille-t-elle dans son travail ?

— Très bien, monsieur Vidal.

— Burden ! Rappelez-vous ma recommandation ! Dites-moi toujours la vérité ! (Sa voix était si sèche que je me raidis.) Je répète ma question : comment ma femme se débrouille-t-elle dans son travail ?

J'étais sur le point de lui faire la même réponse quand je me rappelai que dans l'heure qui suivrait, il aurait dans les mains le dossier plein de fautes de frappe. Il saurait qui l'avait tapé. Si je voulais rester près de Valérie, je ne pouvais pas être surpris en flagrant délit de mensonge.

— Eh bien, naturellement, elle a un peu perdu l'habitude, dis-je. Il fallait s'y attendre au bout de six ans sans travailler.

— Est-elle compétente ?

— Elle n'a pas à l'être. C'est à moi que ça incombe, monsieur Vidal.

Il se mit à rire.

— Vous avez beaucoup de tact. Le médecin me dit qu'elle devrait rester au lit pendant quelques jours. Prenez une secrétaire, Burden. Ma femme en aura bientôt assez d'un travail routinier. Je connais les femmes. Elles se plaisent à demander une activité mais, quand elles sont obligées de trimer, elles s'évanouissent.

Je me mis à le détester si violemment que, s'il avait été devant moi, je l'aurais frappé.

— Je vous obéirai, monsieur Vidal, promis-je.

— Je veux un service parfait, Burden. Veillez à ce que tout marche bien.

Il raccrocha. En plaçant le combiné sur son support, je regardai les dossiers à compléter. Je n'avais pas le temps de réfléchir à ce qui s'était passé, ni aux propos de Dyer. Il fallait que j'achève ma besogne.

Je téléphonai à l'office de placement pour demander une secrétaire de premier ordre à titre provisoire.

— C'est urgent, déclarai-je. Qu'elle prenne un taxi et vienne le plus tôt possible.

Quand j'eus prononcé le nom d'Henry Vidal, l'employée me promit une secrétaire dans une demi-heure.

— Je vais vous envoyer Connie Hagen. Elle est exceptionnelle. Pendant combien de temps aurez-vous besoin d'elle ?

— Une semaine, peut-être deux. Je ne sais pas exactement.

— Bien, monsieur Burden. Je vous l'envoie, dit l'employée qui ajouta : le coursier que vous avez demandé fait-il votre affaire ?

Je l'avais oublié, celui-là.

— Je ne l'ai pas encore vu.

— Il ne tardera pas à arriver. Je lui ai dit de déjeuner avant d'aller vous trouver.

Une dizaine de minutes plus tard, le jeune garçon se présenta. Il s'appelait Ray Potter. Poussé en asperge, les cheveux sur les épaules, sympathique, il manifestait un désir presque pathétique d'obtenir l'emploi.

Je lui donnai mes instructions pour obtenir les visas, lui confiai les passeports avec l'adresse des divers consulats et l'expédiai.

Je revins alors à mes dossiers. Partagé entre le télex, le téléphone, mes livres de référence, je n'eus pas le temps de penser à Valérie.

Connie Hagen arriva. Dans les dix-huit-vingt ans, c'était la plus grosse fille que j'eus jamais vue, ce qui n'est pas peu dire dans cette région qui compte beaucoup de femmes bien en chair. Son visage rond exprimait la compétence, l'humour et la bonté. Je fus aussitôt pris de sympathie pour elle. Selon l'habitude des femmes adipeuses, elle portait un pantalon trop serré et un chemisier qui avait peine à contenir ses seins énormes.

Je lui donnai trois horaires à taper. Dès qu'elle eut posé ses petits doigts boudinés sur le clavier, je compris que j'avais trouvé l'aide dont j'avais besoin.

En un quart d'heure, les trois horaires furent prêts. Un rapide examen me prouva qu'ils étaient absolument sans fautes. Je lui remis alors une liste de vols à enregistrer et je ne m'occupai plus d'elle.

Nous travaillâmes à toute allure jusqu'à 17 h 45. Potter revint avec les visas. Je lui confiai quatre horaires à porter à divers hôtels en lui assurant que le lendemain il aurait moins à faire.

— Le travail ne m'effraie pas, monsieur Burden, affirma-t-il en riant. Je tiens à gagner mon salaire.

Après son départ, Connie ouvrit son sac et en tira un sac en papier.

— Je peux manger un morceau, monsieur Burden ? demanda-t-elle. J'aime bien manger un petit quelque chose avant le dîner. Vous voulez goûter une saucisse sur du pain de seigle ?

— Non, merci. Nous avons presque fini.

Je regardai avec incrédulité mon bureau à présent déblayé. Elle mordit dans son sandwich, mâcha une grosse bouchée et hocha la tête avec satisfaction.

— Je n'arrive pas encore à croire que je travaille pour M. Vidal ! s'exclama-t-elle. Sapristi ! Dans cette merveilleuse maison ! Ce soir, mon ami en aura les oreilles rebattues. Vous pouvez le croire, monsieur Burden. C'est un vrai privilège de travailler pour M. Vidal.

Cette remarque assombrit mon humeur. Jusque-là j'avais été si occupé que j'avais oublié Valérie et Vidal.

— Eh bien, c'est terminé, dis-je d'une voix brève. Il est presque 6 heures.

A 18 h 10, j'avais complété les derniers dossiers. Connie qui mangeait toujours recouvrit la machine à écrire.

— A quelle heure demain, monsieur Burden ?

— A 9 heures, s'il vous plaît.

— Je serai exacte. Bonsoir.

Sur ces mots, elle s'en alla, balançant ses hanches rebondies, aussi légère qu'un duvet, sur ses petits pieds grassouillets et, selon toute apparence, sans le moindre souci au monde.

Je n'étais pas pressé de retourner chez moi. J'avais averti Rhoda que je serais peut-être en retard. Comme je voulais réfléchir, je ne pouvais concentrer mon esprit si elle s'agitait autour de moi.

Je m'assis à mon bureau. Je pensai d'abord à ce que Dyer m'avait dit. Était-il possible que Vidal se serve de

l'hypnotisme pour abuser de Valérie et qu'elle eût, à son insu, avec lui, des rapports sexuels ? Cette pensée me remplit de rage. Un homme pouvait-il être si abject ? Je me rappelai les paroles qu'elle avait prononcées. « Il est mauvais ! C'est un démon ! » S'il faisait cette chose abominable, comment pourrais-je la protéger ? Devais-je la mettre en garde ? Après avoir bien réfléchi, j'estimai que ce serait cruel tant que je n'aurais pas de solution à offrir. N'avait-elle pas dit qu'elle ne jouissait plus de sa liberté, qu'elle était l'esclave de son mari et que la volonté de Vidal avait triomphé de la sienne ? Maintenant que je connaissais mieux ce qui se passait, je croyais qu'elle n'aurait pas fait un tel aveu s'il n'avait pas correspondu à la réalité.

Tu ne peux rien faire, avait-elle dit. Personne ne peut m'aider.

Je refusai d'accepter cette attitude défaitiste. J'étais déterminé à l'aider d'une façon quelconque, mais je me rendais compte du danger que je courais en luttant contre le pouvoir que Vidal semblait posséder. Dans mon ignorance, je pouvais déclencher une catastrophe comme tout à l'heure en faisant claquer mes doigts sans réfléchir.

D'abord, me dis-je, il fallait en savoir davantage sur l'hypnotisme. Je devais consulter un spécialiste, mais qui ? Je pensai à l'ami de Dyer, le docteur Rappach. J'hésitai. En principe, les médecins ne trahissent jamais le secret professionnel, mais celui-ci avait tout de même parlé à Dyer de l'homme qui avait hypnotisé sa femme. Je ne tenais pas à ce que Dyer apprenne que j'avais mené une enquête. J'étais sûr que le médecin n'avait pas prononcé de nom. Si je m'y prenais avec tact, je ne risquais pas grand-chose. En feuilletant l'annuaire des téléphones, je trouvai ce que je cherchais : Docteur Hugo Rappach, Neurologue, 1141 West Street, West Palm Beach.

Ce n'était pas un quartier résidentiel. West Palm Beach était une banlieue peuplée d'ouvriers et de Noirs.

Je composai le numéro.

— Ici le docteur Rappach, répondit une voix grave qui laissait supposer qu'il s'agissait d'un vieillard.

— Je m'appelle George Fellows, docteur, dis-je. (Ce nom d'emprunt appartenait à l'un des gros bonnets pour qui j'avais pris des billets.) J'aimerais vous consulter sur le sujet de l'hypnotisme. Pourriez-vous m'accorder un rendez-vous, je vous prie ?

Il y eut un silence.

— Avez-vous une recommandation, monsieur Fellows ?

— Votre nom a été prononcé dans une réception à laquelle j'assistais. Un invité a dit que, dans l'exercice de vos fonctions, vous aviez quelquefois recours à l'hypnotisme.

— Quelqu'un que je connais ? s'enquit-il d'une voix polie mais peut-être un peu méfiante.

— J'ai oublié son nom, docteur. Un homme petit, trapu, presque chauve. Vous savez comment ça se passe dans les réceptions, dis-je avec un petit rire forcé. On entend les noms mais on les oublie aussitôt.

— Et vous vous intéressez à l'hypnotisme. Puis-je vous demander pourquoi ?

Je me servis du prétexte banal si souvent employé.

— J'écris un roman, docteur, et je veux que les faits soient exacts. Bien entendu, je paierai les honoraires habituels.

— Je suis très occupé, monsieur Fellows... (Nouveau silence. Je n'entendis plus que sa respiration, comme il entendait sans doute la mienne.) Cependant je trouverai le temps de vous recevoir si vous pouvez venir à 9 heures.

— 21 heures, ce soir ?

— Oui.

— Ce sera parfait, docteur. A tout à l'heure.

Nous raccrochâmes tous les deux.

Je repris mes méditations.

Au cours de nos conversations, Valérie avait, à deux reprises, parlé de Trilby et de Swengali. Elle avait dit : j'étais une Trilby entre les mains de Swengali.

Qui était Trilby ? Qui était Swengali ? N'y avait-il pas un roman classique intitulé *Trilby* ? J'en avais une vague idée, mais je ne l'avais jamais lu. Le livre me donnerait-il une réponse ?

La bibliothèque publique en aurait peut-être un exemplaire. En rentrant chez moi, j'y ferais un saut. Elle fermait à 20 heures. J'avais suffisamment de temps. Je décidai de me procurer le livre tout de suite.

Sur ce, Mme Clements entra.

— Ah, monsieur Burden, vous êtes ici. J'avais peur que vous soyez parti. Mme Vidal vous demande, dit-elle et le regard dur de ses yeux bleus montra sa désapprobation. Elle se tracasse au sujet du voyage de M. Vidal en Libye. Avant de s'endormir, elle veut que vous l'assuriez qu'il n'y aura aucune anicroche.

Mon cœur bondit. Valérie savait que le dossier était complété. C'était un prétexte pour me voir, à l'usage de Mme Clements.

J'ouvris un tiroir et pris un des dossiers en attente de visa.

— Il y avait une question dont Mme Vidal s'occupait elle-même. Je serais content d'avoir l'occasion de lui demander conseil.

— Si vous voulez bien venir avec moi.

Dans le corridor, elle reprit la parole.

— Je vous en prie, ne restez pas longtemps. Elle a besoin de repos.

— C'est l'affaire de quelques minutes.

Elle s'arrêta devant une porte à l'extrémité du couloir, frappa, ouvrit et s'effaça pour me laisser entrer.

— M. Burden, annonça-t-elle, puis elle se retira en fermant la porte derrière elle.

Valérie était allongée dans un grand lit à deux places. Les stores étaient baissés pour la protéger du soleil couchant. La chambre était fraîche et luxueusement meublée. Je fus bouleversé de voir sa pâleur, ses yeux assombris par la crainte et l'anxiété.

Elle me tendit la main. Je m'approchai d'elle, désireux de la prendre dans mes bras. Sa main était sèche et froide.

— Comment te sens-tu, ma chérie ? demandai-je à voix basse.

— Je suis si contente que tu sois venu. (Elle me fit signe de m'asseoir sur le lit, sans lâcher ma main.) Que s'est-il passé ? Je me rappelle que j'étais à mon bureau, puis je me suis retrouvée au lit. Que s'est-il passé ?

Ainsi Dyer ne m'avait pas menti. Il avait dit qu'au sortir de sa transe, elle n'en avait gardé aucun souvenir. Lui dirais-je la vérité ? Je la regardai, elle était pâle de frayeur, je sentis qu'elle tremblait. Je jugeai bon de n'en rien faire.

— Je ne sais pas, Valérie. A ce moment-là, je ne te regardais pas. Je t'ai entendue tomber. Tu as dû t'évanouir.

— Non. Je ne me suis jamais évanouie de ma vie, protesta-t-elle en serrant plus fort ma main. Ça m'est déjà arrivé. Je lisais dans le living-room et brusquement je me suis retrouvée au lit. J'ai vérifié les heures, ajouta-t-elle en frissonnant. Il y avait un trou de plus d'une heure ! C'est arrivé huit fois ! (Elle leva vers moi des yeux si terrifiés que je fus glacé.) C'est lui, le responsable ! Je le sais.

J'en étais maintenant convaincu. Je croyais tout ce qu'elle m'avait dit. Ce n'était pas de l'hystérie. J'étais sûr qu'elle était sous la domination de cet homme.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider, lui promis-je. Tu n'es plus seule, Valérie. Je suis là.

Elle porta ses mains à sa tête d'un geste de désespoir.

— Tu ne peux rien faire. Il a gagné !

— Je peux faire quelque chose et je le ferai !

Elle me regarda et l'expression de ses yeux me serra le cœur.

— Oublie-moi, Clay. Comment te débrouilles-tu ? Tu m'as déjà trouvé une remplaçante ?

— J'ai une jeune fille qui tape à la machine. C'était indispensable. C'est la seule façon de rester près de toi.

— Est-elle aussi compétente que je l'étais autrefois ? demanda-t-elle en réprimant un sanglot. Maintenant, c'est fini, je ne suis plus bonne à rien... Il m'a détruite.

J'entendis des pas. A la hâte, je m'éloignais du lit. On frappa à la porte et Mme Clements entra.

— Il est l'heure que Mme Vidal prenne son tranquillisant, monsieur Burden.

— Je m'en vais. (Et m'adressant à Valérie :) Ne vous tourmentez plus, madame Vidal. Je m'occuperai de tout.

— Merci.

Je longeai le corridor et descendis l'escalier, tourmenté par son désespoir.

« Aie confiance en moi, aie confiance en moi ! répétais-je tout bas. Valérie, chérie, je t'aiderai ! »

Il ne me fallut qu'une dizaine de minutes pour arriver à la bibliothèque publique. Il était 19 h 15. La bibliothécaire me sourit en me voyant approcher.

— Bonsoir, monsieur Burden. Vous intéressez-vous encore à l'hypnotisme ?

— Vous avez bonne mémoire, dis-je en m'arrêtant devant son bureau.

— Pas mauvaise. Voulez-vous vous asseoir ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi tout en prenant place. Il n'y avait que quelques étudiants dans la salle.

— Je ne sais pas si je me trompe, mais il doit exister un livre intitulé *Trilby*... Un vieux classique, déclarai-je.

Elle hocha la tête.

— Il y a deux livres qui portent ce titre. L'un d'eux a été écrit en 1833 par Charles Nodier. L'autre par George du Maurier en 1895. J'imagine que c'est celui de George du Maurier qui vous intéresse. Il a l'hypnotisme pour sujet.

Je la regardai stupéfait.

— Vous avez une mémoire fantastique !

Elle se mit à rire.

— Pas du tout. On m'a demandé le livre il y a deux semaines. J'ai cherché ce qu'on en disait dans un livre de littérature. Vous avez le bénéfice de ma curiosité.

— Avez-vous un exemplaire ?

— Hélas non, monsieur Burden. Nous avons des classiques anglais, par exemple Dickens et Walter Scott, mais pas du Maurier qui n'intéresse plus personne.

— Et pourtant, dans l'espace de quinze jours, on vous le demande deux fois.

— C'est vrai. Une coïncidence. Je doute de pouvoir en trouver un exemplaire, à moins que je n'écrive en Angleterre.

Je cachai ma déception.

— Est-ce que vous l'avez lu ? interrogeai-je.

— J'ai lu la plupart des classiques anglais, monsieur Burden.

— Je crois qu'un des personnages du livre s'appelle Swengali ?

— En effet. Il joue un rôle important dans l'intrigue. C'est à cause de ce personnage, il faut le reconnaître, que le livre a fait sensation.

— De quelle manière ? Pourriez-vous me donner une idée du sujet ?

— Très brièvement. Swengali, un musicien hongrois, fait la connaissance d'une jeune fille, Trilby, qui cherche un emploi pour gagner sa vie. D'une beauté remarquable, elle a une taille parfaite et, si mes souvenirs sont exacts, un caractère angélique. Swengali est hypnotiste. Il soumet Trilby à son influence et lui apprend à chanter. Elle n'a ni voix ni technique, mais Swengali exerce sur elle un tel pouvoir qu'elle devient, du jour au lendemain, la meilleure cantatrice du monde. Des rois, des empereurs, des ducs accourent pour l'entendre et Swengali devient immensément riche. Puis un soir, pendant qu'elle chante à Londres devant un auditoire de choix, Swengali, assis dans une loge, meurt d'une crise cardiaque. Privée de son influence hypnotique, Trilby perd la voix et finit par mourir de faim. Telle est l'histoire, monsieur Burden, conclut-elle en souriant. C'est un mélodrame, bien entendu, mais à son époque il a connu un énorme succès. Je doute que vous auriez la patience de le lire d'un bout à l'autre. Il est beaucoup trop long pour le goût moderne.

J'avais écouté son analyse avec un intérêt intense.

— Est-il indiscret de vous demander quelle est l'autre personne qui vous a demandé ce livre ?

— Je ne peux pas vous le dire. Je ne l'avais jamais vue auparavant. Elle était très élégante et très belle, brune avec de grands yeux bleus. Elle m'a inspiré un peu d'inquiétude. Elle semblait si nerveuse, si anxieuse.

Valérie !

— Merci, madame, dis-je en me levant. Je vous suis très reconnaissant.

En retournant à ma voiture, je consultai ma montre. Elle marquait 19 h 45. Je décidai de ne pas aller chez moi avant de me rendre à Palm Beach. J'avais encore à réfléchir. Je remontai en voiture et m'arrêtai devant un

restaurant Howard Johnson. Je choisis une table dans un coin, à l'écart des touristes bruyants, commandai un sandwich à trois étages, puis m'enfermai dans la cabine téléphonique pour appeler Rhoda.

— Chérie, je rentrerai très tard, annonçai-je quand elle fut à l'autre bout du fil. Pas avant 10 heures. Dîne sans m'attendre.

— Ça va se reproduire chaque soir ? demanda-t-elle d'une voix irritée.

— J'espère bien que non. As-tu passé une bonne journée ?

— Comme d'habitude. Es-tu encore furieux contre moi ?

— Je t'ai dit de ne plus y penser. Pour moi, c'est oublié, répliquai-je, mon esprit à des lieues de cette conversation banale.

— Moi je me suis excusée, au moins. Je crois que tu aurais pu en faire autant. Ma joue me fait encore mal.

— Je m'excuse.

— Je vais descendre dîner, fit-elle après une pause. J'ai faim.

— C'est ça. A tout à l'heure, mon chou.

Je raccrochai. Quelle conversation ! pensai-je en retournant à ma table. Le sandwich m'attendait. Tout en mangeant, je réfléchis à ce que j'allais dire au docteur Rappach.

West Street, à West Palm Beach, était à la lisière du quartier noir. C'était une longue rue étroite, bordée des deux côtés par des pavillons en mauvais état devant des jardinets envahis par les mauvaises herbes et protégés par des barrières de bois pourries.

Des Portoricains, des Espagnols et quelques familles noires assis sous des vérandas papotaient, jouaient aux

cartes ou sommeillaient. Des femmes allaitaient leur bébé.

Tout en descendant la rue, à la recherche du numéro 1141, je me sentais observé par des regards curieux, hostiles ou indifférents.

Je trouvai le pavillon tout au bout de l'artère. Pendant un long moment, je restai dans la voiture, regardant le panneau de bois sur lequel les chiffres étaient peints, incapable de croire que je me trouvais devant la demeure du docteur Hugo Rappach, neurologue. Des pieux rouillés soutenaient la maison contre les cyclones. Il y avait un réservoir d'eau sur une base de briques et un tuyau qui fuyait le liait au bungalow.

Les bardeaux étaient d'un blanc sale. L'allée qui conduisait à la porte d'entrée, au milieu d'une jungle d'herbes, était jonchée de vieux papiers et de pelures de fruits poussés de la rue par le vent. Des rideaux sales en dentelle voilaient les vitres poussiéreuses. Un volet de bois pendait sur son gond cassé.

Était-ce bien là qu'habitait le docteur Rappach ?

Je descendis de voiture, poussai le portillon de bois, montai trois marches à l'extrémité de l'allée et gagnai le perron qui craquait sous mon poids. La porte d'entrée avait depuis longtemps perdu sa peinture. Trois fissures profondes dans le bois devaient laisser pénétrer le vent et la pluie. Ne voyant ni sonnette ni marteau, je frappai avec mes doigts repliés. Pendant que j'attendais dans la chaleur humide, j'eus la sensation d'être épié. Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Les pavillons de l'autre côté de la rue avaient tous des vérandas où étaient assis des gens de couleur de tous les âges. Immobiles comme des statues de pierre, ils étaient l'image de la curiosité.

La porte s'ouvrit et un homme parut devant moi. Grand, maigre, avec une crinière de cheveux blancs, des traits épais de Noir, une peau parcheminée et grêlée. Il

était vieux. Je lui donnai quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six ans. Il se tenait très droit, comme pour porter un défi à son âge. En le regardant, je fus conscient de la puissance irrésistible de ses yeux noirs et perçants.

— Monsieur Fellows ? demanda-t-il et je reconnus sa voix rauque et grave.

— Lui-même, répondis-je. Vous êtes le docteur Rappach ?

— Oui. Entrez. Je vois que, là-bas, mes enfants voudraient bien savoir qui vous êtes. Ils sont très curieux parce qu'ils ont si peu de distractions.

Il me conduisit dans une pièce poussiéreuse et en désordre qui contenait un bureau, un fauteuil, une quantité de livres, un divan, une chaise de cuisine en bois en face du bureau.

— C'est mon cabinet de consultation, monsieur Fellows, dit-il en se dirigeant vers le bureau. Asseyez-vous sur le divan. Je ne vous offre pas la chaise qui est très dure. Elle est pour les malades.

Il s'installa derrière le bureau, posa dessus ses vieilles mains veinées de bleu et me dévisagea.

Un peu déconcerté, je m'assis sur le divan qui craqua et je dus changer de place pour éviter le ressort cassé qui me gênait. Comment ce vieillard, mi-blanc mi-noir, vivant dans cette pauvreté, pouvait-il être l'ami de l'élégant Vernon Dyer ? Était-il vraiment neurologue ?

— Je vois que vous êtes intrigué, monsieur Fellows. C'est compréhensible. Laissez-moi vous expliquer, dit-il. Si je ne vivais pas dans ces conditions, mes enfants ne viendraient pas à moi. En venant me trouver, ils s'imaginent qu'ils me font une faveur. Comme ils ont besoin de mon aide, c'est un arrangement tout à fait satisfaisant. Je leur fais payer la visite vingt-cinq cents, ajouta-t-il avec un sourire qui découvrit ses dents jaunes. En réalité, je n'exerce plus. Autrefois, j'ai eu ma clini-

que. Maintenant je suis vieux, j'ai assez d'argent pour mes modestes besoins et j'habite cette porcherie pour soigner les malades et les malheureux qui vivent autour de moi. Ce n'est pas tout à fait par altruisme. Pour moi, c'est comme une assurance pour la vie future.

Je me détendis.

— C'est à votre honneur, docteur, dis-je. Toutes mes félicitations.

— Je n'ai pas besoin de félicitations. (Il regarda la montre bon marché qu'il avait à son poignet maigre.) J'ai vingt minutes à vous accorder, monsieur Fellows. Que puis-je faire pour vous ?

Au restaurant, j'avais préparé mon histoire. J'étais sûr qu'il l'accepterait.

— Ainsi que je vous l'ai expliqué au téléphone, j'invente une intrigue pour un roman, commençai-je. Voici la situation : un homme, appelons-le Dokes, a des pouvoirs hypnotiques. Il travaille dans des boîtes de nuit. Une jeune fille, appelons-la Mary, vient avec des amis dans cette boîte pour passer une joyeuse soirée. Poussée par ses amis, elle se laisse hypnotiser. Elle accomplit les petits trucs stupides qu'un magicien de ce genre impose à ses sujets. Dokes est très porté sur la chose. Comme la jeune fille l'attire physiquement, il est décidé à la séduire. Je ne veux pas vous ennuyer en développant trop longuement l'intrigue, Docteur. Il suffit que je vous dise que Dokes découvre où habite Mary, il s'introduit dans son appartement et, parce qu'il l'a déjà hypnotisée, il n'a qu'à faire claquer ses doigts pour la mettre en transes. Il en profite pour la violer. A son réveil le lendemain matin, elle ne garde aucun souvenir de ce qui s'est passé. A partir de ce moment-là, lorsque l'envie l'en prend, Dokes va chez elle et abuse d'elle. C'est une partie de mon roman. Avant de l'écrire, je voudrais savoir si c'est possible.

Les vieux yeux noirs m'examinèrent.

— Permettez-moi de vous le dire, monsieur Fellows, votre intrigue n'est pas entièrement originale. Les faits que vous décrivez sont bel et bien arrivés au XVIII^e siècle, à une comtesse française séduite sous hypnotisme par un élève de Cagliostro, célèbre hypnotiseur.

Je me sentis pâlir.

— Ça peut donc vraiment arriver ?

— Oui, ça peut arriver.

Je ne pouvais pas me résigner à le croire.

— D'après ce que j'ai lu, docteur, je suppose qu'un être soumis à une influence hypnotique ne peut être forcé à exécuter un acte contraire à ses vœux. Dans ce cas, sûrement aucune femme ne peut être violée sous une influence hypnotique.

— Dans la plupart des cas, ce que vous dites est exact, monsieur Fellows, mais il y a des exceptions. Ça dépend en grande partie du pouvoir de l'hypnotiseur et de son sujet. Certains ont plus de volonté que d'autres pour résister. On a prétendu que Raspoutine avait le pouvoir de séduire. Cagliostro le possédait certainement.

Je me sentais si mal à l'aise que je voulais terminer l'entretien le plus rapidement possible.

— Une autre question. Si Mary quittait la ville, Dokes pourrait-il garder son influence sur elle ? La distance importe-t-elle ?

— Tout dépendrait de son pouvoir. S'il était considérable, elle pourrait même quitter le pays et il garderait un contact hypnotique avec elle.

— Est-ce un fait scientifique ?

Il eut un geste d'impatience.

— Tous les faits que je vous expose sont scientifiques, monsieur Fellows. J'ai plusieurs malades qui ont quitté ce quartier et habitent maintenant assez loin d'ici. Je garde toujours contact avec eux. Ils m'écrivent ou me

téléphonent et je peux calmer leurs maux grâce à mon influence hypnotique.

Tout ce qu'il disait confirmait ce que m'avait confié Valérie. Le désespoir s'emparait de moi.

— Comment Mary peut-elle se soustraire à l'influence de Dokes ? Il le faut absolument pour la suite de mon roman.

— En réalité, monsieur Fellows, ce n'est pas possible. Vous avez créé une situation dont vous ne pouvez vous sortir. L'hypnotisme exercé par des amateurs est extrêmement dangereux. A moins que Dokes lui-même ne la libère ou à moins qu'il ne meure, votre héroïne restera indéfiniment dans son pouvoir.

— Et si elle allait trouver quelqu'un comme vous, docteur ? demandai-je, m'accrochant à une dernière planche de salut. Un expert pourrait-il agir contre l'influence de Dokes ?

Il secoua la tête.

— J'ai bien peur que non, et il ne devrait pas le tenter. En ce qui me concerne, je ne le ferais certainement pas. Vous avez supposé, pour que votre intrigue soit plausible, que Dokes n'est pas un hypnotiseur ordinaire. Il s'ensuit qu'une influence contraire exercée par un autre hypnotiseur provoquerait une si violente lutte dans l'esprit de Mary que sans doute elle serait victime de troubles mentaux très graves.

Je pris mon mouchoir pour essuyer mes mains moites.

— La seule solution serait donc que quelqu'un persuade Dokes de la libérer ?

— Cela ou une crise cardiaque très opportune. Il y a un vieux livre classique *Trilby*...

— Je le connais. Swengali est mort d'une crise cardiaque et Trilby a perdu la voix.

— Exactement, monsieur Fellows.

— Je ne peux pas employer la même solution dans mon roman.

Il haussa les épaules et de nouveau consulta sa montre.

— Alors, si on ne peut le persuader de la libérer, il faut qu'il meure. Un accident pourrait lui arriver. Je suis sûr que vous avez assez d'imagination pour vous débarrasser de Dokes, monsieur Fellows, sans avoir recours à mes conseils, déclara-t-il en souriant. Si vous écriviez un roman policier, votre héroïne pourrait l'assassiner, n'est-ce pas ?

VII

« Eh bien, docteur Rappach, imaginons que nous continuons notre conversation bien que je vous aie déjà versé cinquante dollars d'honoraires. Après vous avoir serré la main, je suis reparti en voiture, fuyant les regards curieux de vos enfants. Je stationne dans un endroit solitaire de la plage où seuls les palmiers écoutent notre entretien.

« D'abord laissez-moi vous remercier de m'avoir accordé votre temps précieux, docteur Rappach. J'espère que vous ne croyez pas que vous auriez pu mieux l'employer qu'en m'écoutant raconter l'intrigue de mon roman. Vous m'avez dit que vous demandiez vingt-cinq cents à vos malades. Eh bien, mes cinquante dollars représentent une quantité de malades. Je vous assure que vous m'en avez donné pour mon argent.

« Vous avez confirmé ce que je ne pouvais me décider à accepter : il n'y a qu'une seule solution pour sauver Valérie. Vous l'avez dit. Valérie l'a dit elle-même.

« Elle a dit : *aussi longtemps que ma vie durera, aussi longtemps que sa vie durera, je serai son esclave.*

« Vous, docteur, vous avez exprimé la même idée en termes différents : *A moins que Dokes lui-même ne la libère ou à moins qu'il ne meure, votre héroïne restera toujours soumise à son pouvoir.*

« Maintenant je suis donc convaincu que seule la mort de Vidal la libérera. C'est aussi simple et aussi compliqué que cela. Compliqué parce qu'à le voir, on ne peut imaginer qu'il mourra avant de nombreuses années. C'est un homme dans la force de l'âge, bouillant d'énergie ; il ne fume pas, ne boit pas, et prend grand soin de sa santé.

« Et cependant sa mort est la seule solution pour libérer Valérie de son influence.

« Vous l'avez dit, docteur : si j'écrivais un roman policier, elle pourrait l'assassiner, n'est-ce pas ? »

Le vent chaud entrant par la vitre baissée de la voiture et cependant je me sentais glacé.

« C'est une suggestion intéressante, docteur, pas la bonne... Presque parfaite, mais pas tout à fait. Elle est intéressante parce que je n'avais pas pensé au meurtre pour résoudre ce problème. Pour vous prouver que cette suggestion d'un assassinat commis par Valérie n'est pas bonne, il faut que je vous dise qu'elle m'est plus chère que la vie. Ça paraît mélodramatique, vous ne trouvez pas ? Mais c'est un fait. Je n'ai jamais cessé d'aimer Valérie depuis le jour où j'ai fait sa connaissance, il y a six ans. Un assassinat, ça représente des risques. Je ne permettrai jamais à Valérie de s'exposer à un danger si je puis l'en empêcher. Mais, malgré tout, votre suggestion est intéressante. Pour moi, j'accepterai le risque. Vous allez me demander si je me sens de taille à assassiner Vidal. Avant que je réponde à cette question, jetons d'abord un coup d'œil sur Vidal. Je ne crois pas aux démons mais, si les démons existent vraiment, ainsi que Valérie le prétend — et elle a plus d'expérience que moi dans ce domaine — alors Vidal pourrait bien être un démon. Un homme capable de violer une femme sous l'influence de son pouvoir hypnotique, qui détruit sa confiance en elle et la réduit, à force de terreur et de désespoir, à n'être plus que le zéro qu'elle est devenue,

est sûrement démoniaque. Vous dites qu'il y a beaucoup d'autres hommes comme lui et qu'ils relèvent de la police et des tribunaux. Oui, mais vous ne m'avez pas conseillé de m'adresser à la police. Vous savez aussi bien que moi que les policiers hausseraient les épaules et considéreraient mon histoire comme les divagations d'un cinglé, jaloux d'un multimillionnaire.

« Vous dites que je n'ai pas encore répondu à votre question : est-ce que je me sens de taille à tuer Vidal ? A parler franchement, assis dans l'obscurité de ma voiture, sous les palmiers qui se balancent et gémissent car le vent se lève, tandis que les lumières de Paradise City brillent au loin de l'autre côté de la digue, j'envisage sans broncher l'idée d'assassiner Vidal. Je l'envisage sans broncher tant que ce projet reste une simple idée. Je suis maintenant convaincu que la mort de Vidal n'est pas simplement la solution, mais la bonne solution. Si je l'assassinais, nous pourrions, Valérie et moi, renouer les fils tranchés six ans auparavant. Nous pourrions nous marier et vivre heureux jusqu'à la fin de notre vie. Je suis déjà marié ? Oui, mais ce n'est pas un vrai mariage. Rhoda elle-même en conviendrait. Si Rhoda acceptait le divorce, si Vidal mourait, le rêve dont je vis depuis six ans se réaliserait enfin. Vous croyez que j'aurais la mort de Vidal sur la conscience jusqu'à mon dernier jour ? Je me le demande. Bien sûr, vous avez peut-être raison, mais j'arriverais peut-être à me convaincre que la fin justifie les moyens et ma conscience ne serait plus bourrelée de remords. Vous revenez à votre question : suis-je capable de commettre un meurtre ? Oui, c'est vraiment le hic. Il y a des gens qui suppriment la vie sans scrupules. Mon père appartenait à cette catégorie. C'était un petit agriculteur et il ne passait pas un jour sans rapporter des champs un animal mort, un lapin, un lièvre, un blaireau ou un renard. C'était un tireur remarquable. Faisans,

pigeons, canards sauvages, aucune bête n'échappait à ses balles. Il voulait m'apprendre à tirer, mais l'idée de tuer me donnait la nausée. Mon père me méprisait parce que je refusais de tuer et je le méprisais parce qu'il tuait. Aussi pour en revenir à votre question : serais-je capable d'assassiner Vidal, la réponse est que je n'en sais rien. Je peux le tuer dans mon esprit. Je peux essayer de combiner un plan pour réaliser ce projet, de telle façon que nous ne soyons jamais soupçonnés, Valérie et moi et, si en le supprimant, je pouvais permettre à Valérie de redevenir la femme merveilleuse que j'avais aimée six ans plus tôt, alors je crois que j'aurais la conscience en paix. Mais quand le moment viendrait, je doute que je puisse agir. Je sais parfaitement que je ne pourrai jamais l'attaquer par surprise et le tuer de sang-froid. Tout dépendrait des circonstances. Je crois que je pourrais me décider si j'étais provoqué. »

Poussée par le vent, une goutte de pluie tiède pénétra par la vitre baissée et s'écrasa sur ma main. Avec un sursaut je revins à la réalité. A présent, le vent rugissait dans les palmiers et la mer était houleuse. De lourds nuages noirs masquaient la lune. Un éclair déchira le ciel, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Pareille à un rideau d'acier, la pluie se mit à tomber avec violence.

Je me hâtai de remonter la vitre, je mis en marche les essuie-glaces, le moteur et le climatiseur.

Pour le moment, la période de réflexion était terminée. J'avais tout mon temps. Vidal ne reviendrait pas avant six jours.

Je pris la direction de mon appartement.

Pendant les deux jours qui suivirent, la pluie ne cessa pas de tomber.

Quand Rhoda était à la maison, elle avait les yeux collés sur un magazine ou sur la télévision. Elle m'apprit que le bulletin météorologique annonçait qu'un cyclone se préparait au large des Antilles. C'était la cause du mauvais temps que nous subissions. Il était encore trop tôt pour savoir si le cyclone se dirigerait de notre côté.

Mon esprit était beaucoup trop occupé pour se soucier du cyclone.

Pendant ces deux journées, je n'eus aucune nouvelle de Valérie. Je n'osais pas interroger Dyer et j'avais encore plus peur de m'adresser à Mme Clements. Je fus alarmé de voir, par la fenêtre de mon cabinet de travail, le docteur Fontane arriver et partir deux fois par jour. A coup sûr, ces visites biquotidiennes signifiaient que Valérie allait mal. J'étais tourmenté aussi parce que je n'avais pas le courage de poser des questions ou de manifester quelque intérêt pour sa santé. J'aurais donné tout au monde pour courir à sa chambre, voir ce qui se passait, mais le risque était trop grand.

La nuit, tandis que Rhoda dormait à mes côtés, je pensais à Vidal. Le vent soufflait, la pluie crépitait contre la fenêtre. Je me sentais peu à peu plus disposé à accepter l'idée du crime.

« Tu n'auras peut-être pas le cran de tuer, me dis-je, mais si tu parviens à faire appel à tout ton courage, comment t'y prendras-tu ? Quelle andouille tu serais si brusquement l'occasion se présentait à toi et que tu n'aies pas le moyen d'en profiter ! »

Vidal présentait un problème. Physiquement, il était au moins trois fois plus fort que moi. A en juger d'après la vivacité de ses gestes, j'étais sûr que ses réflexes étaient plus rapides que les miens. Le seul moyen sans danger serait de l'abattre d'une balle. Mais j'ignorais tout des armes à feu. J'avais eu la possibilité d'apprendre quand j'étais gosse, mais je l'avais repoussée. Cependant

c'était avec un revolver qu'il fallait lui régler son compte. Si j'étais assez près de lui, je parviendrais à le tuer. Je décidai donc de le supprimer — en admettant que je le tue — au moyen d'un revolver.

Mais où m'en procurer un ? Il me fallait être prudent. On pourrait découvrir que l'arme m'appartenait. L'endroit le plus sûr serait une boutique de prêteur sur gages. D'après ce que j'avais lu, on pouvait acheter un revolver dans ce genre d'officines sans avoir à répondre à des questions. Il devait y avoir des boutiques de ce genre à West Palm Beach. Si je pouvais quitter mon bureau pendant deux heures, je m'y rendrais et je verrais si je pouvais m'y procurer un flingue.

A mon réveil, le soleil brillait, mais le vent n'était pas tombé. Pendant que je déjeunais avec Rhoda, elle parla du cyclone.

— J'aurais peur s'il se dirigeait de notre côté, déclara-t-elle. Hier je parlais à une cliente et elle a dit qu'un cyclone c'est vraiment une chose terrible. Elle n'a pas oublié le dernier, il y a trois ans. Les dégâts ont été très importants et plusieurs personnes se sont noyées. Imagine un peu !

Je terminai mon café.

— Il n'est pas encore là, dis-je en me levant. Il faut que je me sauve.

— Sois sérieux, Clay !

L'inquiétude écarquillait ses yeux. Elle adorait dramatiser les situations et, bien entendu, un phénomène comme un cyclone s'y prêtait.

— Nous risquerions d'être coupés du reste du monde. Nous pourrions même manquer de nourriture !

— A ce soir, chérie, répliquai-je, car je n'avais écouté que d'une oreille ce qu'elle disait. Si je dois rentrer tard, je te téléphonerai.

— Tu es trop absorbé par ton satané travail pour t'inquiéter de moi ! s'écria-t-elle brusquement en colère. Tu te fiches bien que j'aie peur ou non.

— Moi aussi j'ai mes problèmes, Rhoda, dis-je et, après avoir collé un bref baiser sur sa joue, je partis.

Au moment où je garais ma voiture, Dyer arriva dans sa Jaguar modèle E.

— Bonjour, vieux, s'écria-t-il. Ça fait deux jours que je ne vous ai pas vu. Mavis doit avoir trié le courrier. Voulez-vous voir s'il y a quelque chose pour vous ?

— Bien sûr. Avez-vous entendu parler d'un cyclone ? Ma femme est à moitié morte de peur.

— Nous n'en avons pas eu depuis trois ans. Je ne serais pas étonné que ce soit de nouveau notre tour, dit-il en se dirigeant vers son cabinet de travail. Nous pouvons avoir la chance qu'il se désagrège avant de nous atteindre.

Il s'assit derrière son bureau et feuilleta le courrier, puis me tendit trois grosses enveloppes.

— Voilà pour vous. J'espère que ça ne représente pas des tas d'enquiquinements. Que dites-vous de votre nouvelle dactylo ?

— Elle est excellente. A ce propos, je l'ai engagée à titre temporaire. Comment va Mme Vidal ?

J'ouvris une des enveloppes pour n'avoir pas à le regarder. J'avais la bouche sèche et mon cœur battait à se rompre.

— Si vous êtes content de votre dactylo, Burden, je vous conseille de la garder. Je parie que Mme Vidal ne travaillera pas de longtemps, en admettant même qu'elle s'y remette un jour.

Je levai la tête pour le dévisager.

— Elle va si mal que ça ?

— Entre nous, surtout ne le répétez à personne, elle est en proie à une de ses transes bizarres. (Il alluma une

cigarette et me tendit la boîte en argent.) Sans vouloir l'admettre, Fontane ne sait plus à quel saint se vouer. Il ignore qu'elle pourrait être hypnotisée et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai. Il croirait que je suis cinglé. Ce matin, il va amener un spécialiste.

— Vous l'avez vue ? demandai-je d'une voix rauque.

— Non, mais Mme Clements ne la quitte pour ainsi dire pas. Elle me dit que Mme Vidal est dans un demi-coma, elle ne parle pas, ne mange presque rien... En réalité, elle fait son numéro de morte vivante. A en croire Mme Clements, elle semble avoir perdu tout intérêt à la vie.

Il m'a détruite !

— Ne pourriez-vous pas demander à votre ami, le docteur Rappach, de venir la voir ?

— Pas le moindre espoir. Ce vieux débris ? Il ne peut plus aider personne, excepté les nègres qu'il appelle ses enfants.

— Je croyais que vous étiez ami avec lui ?

— J'ai fait sa connaissance à une vente de charité. Il m'a amusé et je lui ai donné de l'argent pour sa bande de cinglés méritants. Ce n'est pas un mauvais bougre.

— Ne pouvez-vous pas parler au docteur Fontane de ce claquement de doigts qui l'a mise dans cet état ?

— Ce serait justement fourrer mes doigts entre l'écorce et l'arbre et c'est une chose que je ne fais jamais. Si vous voulez courir le risque, parlez-lui. Voyons les choses en face, mon vieux, vous êtes probablement responsable, au départ.

Je me raidis.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Inutile de monter sur vos grands chevaux, conseilla-t-il en riant. Vous m'avez bien dit vous-même que vous aviez fait claquer vos doigts et qu'elle était tombée et s'était blessée à la tête, n'est-ce pas ?

Le sang se glaça dans mes veines.

— J'imaginai qu'elle s'était remise de ce choc.

— Ça n'en a pas l'air. En tout cas, avec un peu de chance, nous saurons quelque chose après la visite du spécialiste.

— Vidal est-il au courant ?

— Pas encore, mais il faudra bien qu'on l'avertisse. Fontane lui téléphonera aujourd'hui.

Je me dirigeai vers la porte.

— Donnez-moi des nouvelles quand vous en aurez, criai-je. Je suis désolé d'être responsable.

— Ne vous en faites pas, mon vieux. Si ce n'était pas vous, ce serait une autre personne. Après tout, un claquement de doigts c'est courant, n'est-ce pas ?

J'entrai dans mon cabinet de travail pour trouver Connie déjà installée devant sa machine à écrire. Nous échangeâmes quelques phrases de politesse et j'examinai les dossiers qui m'étaient arrivés. Les révélations de Dyer me bouleversaient. Sur l'impulsion du moment, je décidai que je verrais Valérie, malgré tous les risques que cela représentait.

Je donnai de la besogne à Connie, lui dis que je reviendrais dans quelques minutes, puis je sortis. Je regardai dans le long couloir qui conduisait à la chambre de Valérie. Puis j'allais à sa porte, m'arrêtai, l'oreille tendue et, n'entendant rien, je frappai légèrement. Je ne reçus pas de réponse.

Le cœur battant, j'ouvris la porte en silence et jetai un regard dans la chambre.

Valérie était seule, allongée dans le grand lit.

— Valérie ?

Laissant la porte entrouverte, je m'approchai du lit et me penchai sur elle. J'éprouvai une vive émotion. Elle était si maigre, si pâle, ses yeux fixes et vides m'effrayèrent.

— Valérie !

Elle ne fit pas un mouvement et ne tourna pas les yeux vers moi.

Je savais que chaque seconde passée dans cette chambre était dangereuse. A tout instant, quelqu'un pourrait entrer. Comment pourrais-je expliquer ma présence ? Si je l'avais mise dans cet état en faisant claquer mes doigts, ne pourrais-je l'en faire sortir en répétant deux fois ce geste, ainsi que Dyer l'avait fait ? Oserais-je, alors que j'avais si peu d'expérience de l'hypnotisme ?

— Valérie !

Toujours pas de réponse.

Je mis la main sur son bras.

Elle resta immobile.

Il fallait essayer ! Je levai la main, hésitai, puis fis claquer mes doigts, une fois, deux fois.

Sa réaction fut immédiate. Elle eut un frisson convulsif. La vie revint dans ses yeux. Elle se souleva et me regarda.

— N'aie pas peur, chérie... C'est moi... Clay.

Elle retomba sur l'oreiller et leva des mains tremblantes.

— Valérie ! C'est moi... Clay !

— Ce n'est pas Clay ! murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible. Va-t'en ! Je sais qui tu es, démon ! Va-t'en !

La terreur qui brillait dans ses yeux, l'effroi qui vibrait dans sa voix me poussèrent vers la porte.

— Va-t'en ! cria-t-elle d'un ton aigu. Va-t'en !

Frissonnant, glacé, bouleversé, je gagnai le couloir et fermai rapidement le battant. Je restai un moment immobile, adossé au mur, écœuré et désespéré. Je l'avais perdue ! Elle m'avait pris pour Vidal !

D'un pas chancelant je longeai le corridor, descendis l'escalier et regagnai ma voiture.

Assis sur la banquette, j'essayai de reprendre mon calme. Je restai là pendant cinq minutes puis, avec un effort, je mis le moteur en marche.

Il fallait que je tue Vidal !

Mais d'abord acheter un revolver !

A East Street, je bifurquai à hauteur du péage et trouvai à me garer dans un chemin vague derrière un hôtel en ruine. Je marchai en direction du nord jusqu'au quartier noir. Je me sentais épié par des regards hostiles, mais je m'en fichais éperdument. J'allais de l'avant, me frayant un chemin parmi les gens de couleur, dans la rue bondée, à la recherche d'une boutique de prêteur sur gages.

Au coin de Southern Beach, j'en trouvai une. Je poussai les doubles portes battantes et entrai dans un grand espace qui sentait le nègre, les pieds sales et le désespoir.

En face de moi, j'aperçus un long comptoir devant lequel se tenaient, résignés et découragés, trente ou quarante Noirs des deux sexes. Ils serraient contre leur poitrine des balluchons, comme s'ils craignaient qu'on ne vienne le leur voler. Les trois employés de couleur allaient et venaient derrière le comptoir, l'air indifférent et arrogant.

J'hésitai, puis une main noire me fit un signe. J'entrai dans une petite alcôve ouverte des deux côtés. Un vieux Noir, qui portait une veste d'alpaga usée jusqu'à la trame et une chemise de flanelle grise avec un cordonnnet en guise de cravate, m'adressa un sourire. Il avait un front bombé et très haut. Ses cheveux blancs crépus étaient plantés très bas sur sa nuque et ses gros sourcils blancs ombrageaient ses yeux.

— Monsieur ? demanda-t-il. Que désirez-vous, monsieur ?

Je m'approchai tout près de lui.

— Je voudrais acheter une arme à feu, déclarai-je.

Qu'allait-il faire ? Appellerait-il la police ? Me mettrait-il à la porte ? Peu m'importait.

— Oui, monsieur.

Son expression n'aurait pas été autre si je lui avais demandé un vase à fleurs ou un réveil.

— Une arme à feu ? Peut-être un fusil de chasse, monsieur ? Nous avons un grand choix. J'ai un 22 que je viens d'acheter. Ça vous intéresse, monsieur ?

— Je veux un revolver, répondis-je en regrettant de ne pas en savoir davantage sur les armes à feu. Pas un fusil.

Son sourire montra des dents aussi jaunes que les touches d'un vieux piano.

— Oui... De nos jours, bien des gens veulent avoir des revolvers. C'est une nouvelle façon de vivre. Il faut bien se protéger. Certainement, monsieur. Je peux vous proposer une affaire exceptionnelle. (Ses yeux noirs me toisèrent des pieds à la tête.) Le prix est un peu élevé, mais cette arme sort de l'ordinaire. Un automatique de la police 3.38, de toute beauté.

Je ne savais que dire. Je ne désirais qu'une arme capable de tuer Vidal, mais c'était une chose que je ne pouvais dire à ce vieux Noir.

— Eh bien...

— Cent trente dollars, ça vous irait ? Une belle arme, monsieur, dit-il, ses yeux noirs toujours fixés sur moi.

Il s'éloigna et, au bout de quelques minutes — pendant que j'attendais, tournant le dos aux autres clients et transpercé par leurs regards curieux —, il revint et posa un revolver devant moi.

Je le contemplai. Il n'avait aucune signification pour moi. C'était une arme. Un frisson glacé me parcourut

pendant que j'examinais le canon court, la détente, la couleur d'un bleu métallique.

— Vous habitez le quartier, monsieur ? demanda le vieux Noir. Il est devenu très dangereux. Il était très agréable il y a trente ans, je m'en souviens bien. Mais aujourd'hui les gens ont peur et viennent me trouver. Ils veulent des armes. Ils ont besoin de se protéger. Avec un revolver comme celui-ci... (Il prit le flingue et le caressa.) Vous pourrez dormir sur vos deux oreilles. Un coup frappé à votre porte, le bruit d'une vitre qui vole en éclats, une ombre qui se penche sur votre lit... Avec ça, vous ne risquerez rien.

— J'ignore tout des armes à feu, avouai-je d'une voix rauque. Voulez-vous me montrer...

Dix minutes plus tard, je sortais dans la chaleur et le vent. Pour la première fois de ma vie, j'avais un revolver chargé dans ma poche.

J'étais de retour à la demeure des Vidal à 10 h 45. En descendant de voiture, je vis Fontane et un petit homme tout rond qui, je le devinai, devait être le spécialiste, descendre les marches de la maison. Ils parlaient avec animation. Fontane, penché en avant, son visage d'oiseau soucieux, buvait les paroles de son compagnon. Ils montèrent dans la voiture de Fontane et s'éloignèrent. Dyer fit son apparition. En me voyant, il descendit les marches pour me rejoindre.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il.

— J'avais des choses à faire. Quelles nouvelles ?

— Tous les deux ne savent que penser. Le diagnostic officiel est dépression nerveuse. Ces charlatans ! En tout cas, Fontane a parlé au Gringalet. Il revient.

Une rafale de vent accompagnée de pluie l'obligea à battre en retraite. Je le suivis dans le vestibule. Nous nous arrê tâmes tandis que la pluie tombait à torrents.

— Merde ! s'écria Dyer. Je crois que nous n'y coupons pas. Il y a une demi-heure, on a annoncé le cyclone. Vous avez entendu ?

Le cyclone était le cadet de mes soucis.

— Une dépression nerveuse ?

Il haussa les épaules.

— Ça peut cacher n'importe quoi, n'est-ce pas ? fit-il en contemplant le ciel couvert de nuages. On dit que ce sera l'orage le plus terrible que nous ayons eu depuis 1928. Il faut que je veille à ce que ces fainéants ferment bien tous les volets.

Il m'adressa un signe de tête, sortit sous la pluie et courut vers son cabinet de travail. Lentement je montai l'escalier, puis entrai dans mon bureau.

Connie était au téléphone, serrant dans ses doigts boudinés un sandwich à demi mangé.

— C'est très bien. Bon, je m'occuperai des visas, dit-elle avant de raccrocher. J'ai terminé un dossier, monsieur Burden. (Elle sourit aux anges.) J'ai envoyé Potter chercher les visas. Ils sont pour M. et Mme Lu Mayer.

Je ne savais pas de quoi elle parlait et je m'en fichais éperdument. Je hochai la tête.

— Vous avez bien travaillé, dis-je. Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a un dossier...

J'écoutais d'une oreille distraite. *Il revient.* Quand ? Il fallait que je sache. J'appuyai sur le bouton de l'interphone.

— Ici Burden, dis-je lorsque Dyer eut répondu. Quand avez-vous dit que M. Vidal serait de retour ? Faut-il lui retenir une place ?

— Il est déjà en chemin, répliqua Dyer. Il arrivera demain à 6 heures du matin. J'ai prévenu son chauffeur. Vous n'avez à vous occuper de rien.

Ma main s'enfonça dans ma poche pour tâter la crosse du revolver.

— Excusez-moi, monsieur Burden, dit Connie. Me permettez-vous d'écouter le bulletin météorologique ?

Mes pensées étaient très loin de là, mais je revins à la réalité en sursautant. Je battis des paupières.

— De quoi s'agit-il ?

Elle tendit un tout petit transistor.

— Le bulletin météorologique.

— Bien sûr... Ecoutez-le.

Je jetai un regard vers les deux grandes baies vitrées à l'extrémité de la pièce. La pluie cinglait les vitres et on ne voyait plus ni les palmiers ni le ciel.

Le météorologiste annonçait que le cyclone nommé « Hermès », venant des Antilles, s'approchait des côtes de la Floride à la vitesse de trente kilomètres à l'heure. A moins d'un changement de direction, ce qui était peu vraisemblable, il atteindrait Key West dans deux jours et Miami le lendemain matin.

— Il s'agit donc d'un avertissement, continua la voix. Nous vous donnerons un bulletin toutes les heures.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je tandis que Connie fermait le transistor et sortait de son sac à main un sac en papier.

— Quand on nous avertit de l'arrivée d'un cyclone, il faut prendre des dispositions, m'expliqua-t-elle. Les riches s'en vont. Les gens comme vous et moi restent et reçoivent le choc. En réalité, c'est très amusant. J'ai subi deux cyclones et je suis toujours vivante pour m'en vanter. Voulez-vous un morceau de gâteau au chocolat, monsieur Burden ? ajouta-t-elle en regardant dans le sac en papier.

— Pas maintenant, merci.

L'interphone sonna. J'appuyai sur le bouton.

— Voudriez-vous venir me voir, mon vieux ? demanda Dyer. Prenez un parapluie. Il pleut à torrents.

— Je viens. Je verrai bien s'il pleut.

Je montai l'allée au pas de course, ce qui ne m'empêcha pas d'être trempé. Dyer était assis à son bureau, le récepteur du téléphone contre son oreille.

— Faites-les travailler, Harry, disait-il. Barricadez toute la maison. Occupez-vous du yacht... Saisi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Dieu seul le sait. Vous connaissez le Gringalet. Il décidera de rester, si ça se trouve. Oui... Rappelez-moi.

Il raccrocha. Je secouai ma veste pour en faire tomber les gouttes de pluie et fis quelques pas dans la pièce.

— Tout le monde sur le pont ! s'écria-t-il en souriant. Hermès menace d'être violent. A partir de demain, nous plions boutique. Les employés iront à Dallas, le second quartier général du Gringalet, ou resteront chez eux. Et vous, Burden ? Vous restez ici ou vous retournez à la maison ?

Je m'assis de biais sur son bureau.

— Je ne comprends pas bien. Pourquoi toute cette agitation ?

— Evidemment, vous êtes de Boston, dit-il en riant. Vous n'avez jamais vu de cyclone. C'est quelque chose, croyez-moi. On se couche en attendant que ça passe... quand on ne peut pas partir. L'exode des riches, des gros bonnets et des puissants a déjà commencé. Tous ceux qui le peuvent fichent le camp. Paradise City, Miami et Fort Lauderdale sont dépeuplés. Si le Gringalet décide de rester ici, Mme Clements, le chef cuisinier et le maître d'hôtel resteront. Moi aussi, continua-t-il avec une grimace. J'ai déjà connu ce genre de distraction. Ce n'est pas gai. Des boîtes de conserves, pas d'électricité, un vacarme à vous casser le tympan, mais pour l'alcool, ça y va. Que

comptez-vous faire ? Je vous conseille de ne pas quitter votre appartement. Il n'y aura aucun travail à faire.

— Vous voulez dire que tout s'arrête ?

— C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre. A en croire le service météorologique, Hermès, ça ne va pas être de la tarte. Vous feriez mieux de rester chez vous.

— Et Mme Vidal ? Que fera-t-elle ?

Il haussa les épaules.

— C'est au Gringalet à décider. S'il juge qu'elle n'est pas transportable, il faudra que je reste ici. Demain quand il arrivera, j'espère qu'il l'expédiera à Dallas. Je veux savoir où vous serez. Dès qu'Hermès se sera calmé, j'aurai à rappeler le personnel. J'ai l'adresse de votre appartement, n'est-ce pas ?

Je n'eus pas une minute d'hésitation.

— Je resterai ici, déclarai-je. S'il y a du grabuge, je pourrai peut-être aider. Mais si Vidal va à Dallas, je retournerai chez moi.

Il parut surpris.

— Comme vous voudrez. Vous n'aurez rien à faire, mais si vous êtes là, vous me tiendrez compagnie. Demain, apportez une valise. Après-demain, personne n'osera mettre le nez dehors.

Un coup de tonnerre secoua les fenêtres.

— Ça commence, reprit-il en tendant la main vers le téléphone. Prévenez Mme Clements. Elle vous préparera une chambre.

Il pleuvait maintenant si fort que je dus emprunter un parapluie à la réceptionniste avant de retourner à la maison. Je dis à Connie de ne pas revenir le lendemain et promis de la rappeler dès que le cyclone serait terminé. Puis je téléphonai à Mme Clements.

— M. Dyer propose que je prenne une chambre ici jusqu'à la fin du cyclone, dis-je. Est-ce possible ?

— Oui, monsieur Burden. Chambre 2, près de votre cabinet de travail.

Je serais à trente mètres de la chambre de Valérie.

J'avais très peu de travail pour m'occuper. Vers 16 heures, il y eut une accalmie et je renvoyai Connie chez elle.

Après son départ, j'allumai une cigarette et me renversai dans mon fauteuil. Vidal reviendrait donc le lendemain. En principe, Valérie souffrait d'une dépression nerveuse. Je passerais la nuit prochaine ici, près d'elle et près de Vidal.

Je sortis le revolver de ma poche pour l'examiner. Le vieux Noir m'avait montré le cran de sûreté et m'avait appris à charger l'arme et à la décharger. Pour le moment elle était déchargée. J'avais les balles dans ma poche. Je levai l'arme, approchai mon œil du canon et appuyai sur la détente. Le chien fit un bruit sec. Je me demandai si j'aurais le courage de faire feu, quand le moment viendrait. Je mis le flingue dans ma serviette, puis j'allumai une autre cigarette. Il était temps de trouver une méthode sûre et sans danger pour tuer Vidal. Personne ne devait nous soupçonner, Valérie et moi. Je restai immobile pendant deux heures au milieu du vacarme de la tempête à me torturer les méninges, mais aucune idée de crime parfait ne se présentait à moi. J'essayai de m'assurer qu'une occasion s'offrirait. J'avais un revolver. Au moment propice, je m'en servirais. Mon imagination n'allait pas plus loin et cet échec me déprimait.

Je mis fin à mes réflexions et sortis. Le vent maintenant hurlait dans les palmiers. Dans les rues, la circulation était intense. Toutes les voitures, semblait-il, quittaient la ville. Dans les autobus, s'entassaient des vieillards. Ainsi que Dyer l'avait dit, l'exode avait commencé.

Dans le quartier commercial, des hommes se hâtaient de décrocher les enseignes électriques et barricadaient les vitrines des magasins. Je fus arrêté par une file de camions où s'empilaient des matelas et des ustensiles de cuisine et, avec impatience, je m'engageai dans une rue latérale et fis un détour pour gagner l'immeuble où j'habitais.

Dans le quartier résidentiel, des hommes debout sur les toits des bungalows recouvraient les cheminées ; d'autres clouaient des planches sur les fenêtres et sur les portes.

Le vent était si violent que j'avais du mal à garder le contrôle de ma voiture. De temps en temps, une rafale déportait ma Plymouth de l'autre côté de la rue.

Je fus content lorsque je descendis la rampe du garage commun et me trouvai à l'abri du vent. Au moment où je fermais la voiture, une pluie torrentielle se mit à tomber.

J'entrai enfin dans l'appartement. Rhoda, debout devant la fenêtre, regardait la pluie et les palmiers qui s'agitaient sous le vent.

— Le cyclone va donc nous atteindre, fis-je remarquer en mettant dans un tiroir ma serviette qui contenait l'arme. Tu as vu les préparatifs que l'on fait ?

Elle ne se retourna pas et ne dit pas un mot. Les sourcils froncés, je regardai son dos, haussai les épaules et j'entrai dans la chambre.

Une valise était posée sur le lit. Je m'approchai pour soulever le couvercle. Elle contenait pêle-mêle les vêtements de Rhoda. Ma femme ne savait pas faire une valise. Quand nous allions en voyage, c'est moi qui préparais les bagages.

Je revins dans le living-room.

— Pourquoi cette valise, chérie ? demandai-je avec une inquiétude soudaine.

— Je vais m'installer à l'hôtel jusqu'à la fin du cyclone, répondit-elle d'une voix sèche, sans se retour-

ner. Daphné (c'était la patronne de Rhoda) dit que nous serons très occupées parce que les rombières n'auront pas d'autres distractions que de faire des achats. Elle dit qu'on ne pourra pas sortir, je vais donc à l'hôtel, si ça peut t'intéresser.

Sa raideur et le ton de sa voix augmentèrent mon inquiétude.

— Qu'as-tu donc, chérie ?

Elle se retourna. Son visage était rouge et ses yeux étincelaient.

— J'ai quelque chose à te montrer, espèce d'hypocrite ! s'écria-t-elle.

Elle courut à la table, prit un numéro de *Vogue* qu'elle feuilleta. Puis elle finit par trouver une photographie en couleurs qui occupait toute une page. Elle me la montra. Bien qu'elle la tînt à l'envers dans sa main tremblante, je reconnus une photographie de Valérie.

Je gardai un visage sans expression.

— Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? demandai-je.

— Ne cherche pas à m'emberlificoter, salaud ! cria Rhoda. J'ai montré ça à Bill Olson et quel nom crois-tu qu'il a prononcé ? C'est ta Valérie Dart, si belle, si compétente ! La traînée pour qui tu te morfonds depuis six ans ! La putain avec qui tu es parti. Elle t'a finalement accordé ce qu'elle t'a refusé il y a six ans ! Ta minable petite bague en brillants et émeraudes !

Elle me jeta un objet qui vint me frapper au visage et tomba par terre. C'était l'écrin qui contenait la bague de fiançailles achetée jadis, le cœur plein d'espoir, pour Valérie et que j'imaginai bien à l'abri dans un tiroir sous mes chemises. En même temps que la bague, j'avais gardé les lettres de Valérie.

Je ramassai l'écrin et le mis dans ma poche. Un coup de tonnerre fit trembler les vitres.

— Tu as osé me frapper, saligaud, quand j'ai dit que tu avais baisé cette putain et ça remonte loin ! Sale voyou ! Espèce de... Espèce de...

Elle se jeta sur moi, toutes griffes dehors. Je saisis ses poignets et, avec douceur mais fermement, je l'obligeai à s'asseoir dans un fauteuil.

— Calme-toi, Rhoda. Parlons-en. Plus de cris, plus d'injures, dis-je à mi-voix. Je veux divorcer.

Elle se débattait pour se lever mais, en entendant le mot divorce, elle devint toute molle et me regarda fixement.

— Tu veux... quoi ?

— Divorcer. Conduisons-nous en êtres civilisés, Rhoda. Reconnais-le, nous ne nous entendons pas. Nous n'aurions pas dû nous marier. Tu sais aussi bien que moi que c'est la réalité. Tu es jeune. Tu trouveras quelqu'un qui te rendra heureuse.

Elle poussa un soupir et se mit à trembler.

— As-tu l'intention d'épouser cette garce quand tu te seras débarrassé de moi ? demanda-t-elle d'une voix vibrante de rage.

— Je n'ai aucun projet, Rhoda. Je veux simplement être libre et je crois que tu seras contente de l'être aussi.

— Vraiment ? (Un sourire sarcastique retroussa ses lèvres.) Comme c'est gentil de ta part ! Ainsi tu veux divorcer et tu seras libre de coucher avec cette salope chaque fois qu'elle en aura envie. C'est ton idée, n'est-ce pas ?

— Rhoda ! Est-ce qu'on ne peut pas discuter raisonnablement ? Je veux divorcer pour notre bien à tous les deux. Maintenant tu es bouleversée, mais quand ce cyclone sera terminé, quand tu seras plus calme, réfléchis. Je suis sûr que tu comprendras que c'est pour ton bien comme pour le mien.

— Charmée de le savoir ! Laisse-moi te dire, espèce de cavaleur, que je n'ai pas besoin de réfléchir. C'est tout réfléchi.

Elle se leva d'un bond et entra dans la chambre. Ecœuré, glacé, j'allai à la fenêtre et regardai les progrès de la tempête.

Elle revint, chargée de sa valise. Elle avait endossé un imperméable et avait mis un chapeau de pluie en matière plastique. Ravissante, l'air très jeune, elle jeta la valise sur mon bureau et me fit face.

— Je vais te donner matière à réfléchir, séduisant Casanova. Quand le cyclone sera terminé, je reviendrai ici et je serai toujours ta femme. En attendant, tu vas donner ta démission à M. Henry Vidal. Tu iras trouver Massingham et tu reprendras ton ancien boulot. Fais ce que je te dis et j'oublierai tes petites saloperies. A partir de maintenant, c'est moi que tu rendras heureuse, pas cette putain. Tu n'obtiendras pas le divorce ! Je suis contente comme je suis. Tu piges ?

— Je regrette, Rhoda. Je veux te quitter et je te quitterai. Je ne veux plus vivre avec toi. Si tu ne consens pas au divorce, alors nous irons chacun de notre côté, dis-je d'une voix calme.

— Tu te mets le doigt dans l'œil ! Et je vais te dire quelque chose. Si tu refuses de cesser de travailler pour M. Crésus Vidal, de tourner autour de cette garce, comme je te demande, j'écirai à M. Crésus et je lui raconterai ton roman d'amour. Dès qu'il saura que tu as baisé sa femme, il te donnera la raclée que tu mérites et il en fera autant pour elle. Fais bien attention ! Tu auras donné ta démission quand je reviendrai ou tu te retrouveras à l'hôpital. Et ne viens pas te lamenter. Je n'aurai pas pitié de toi !

Elle prit sa valise et sortit de l'appartement. La porte claqua en même temps qu'un coup de tonnerre.

VIII

La sonnerie de mon réveil dont j'avais mis l'aiguille à 6 heures me fit sursauter. Je m'étais couché de bonne heure et, sûr que mes soucis m'empêcheraient de fermer l'œil, j'avais avalé trois comprimés de somnifère.

Avant que les comprimés eussent fait leur effet, j'avais considéré mon avenir avec désespoir. Je savais que Rhoda était capable d'écrire à Vidal. Valérie était convaincue que, si jamais son mari découvrait que nous étions amants, il nous ferait tuer tous les deux. J'étais certain à présent que ce n'était pas un avertissement en l'air. Inutile de le confier à Rhoda, de lui dire que, si elle me dénonçait, je risquais la mort. Elle croirait que j'exagérais pour l'empêcher de mettre Vidal au courant. Elle serait incroyablement : une raclée, oui, un meurtre, non.

Un meurtre ?

Cela me ramena à mon point de départ. Si je tuais Vidal, finies les inquiétudes pour moi. Valérie serait libre et Rhoda ne pourrait plus se livrer au chantage. Même si Rhoda refusait de divorcer, nous partirions tous les deux, Valérie et moi. Lorsque Valérie aurait recouvré sa personnalité, nous travaillerions ensemble. Nous pourrions fuir au Canada ou en Angleterre. Grâce à nos études et à notre expérience, nous étions certains de trouver de bonnes situations dans des agences de voyages et, plus

tard (qui sait ?) avec l'argent économisé, nous pourrions même fonder notre propre agence.

Somnolent sous l'influence des comprimés, je devins plus optimiste. L'avenir ne serait peut-être pas aussi noir que je l'avais d'abord cru. Allongé sur mon lit, dans ce monde qui est entre le sommeil et la veille, je me sentais capable d'assassiner Vidal.

Je me redressai avec un effort pour arrêter la sonnerie du réveil. Le soleil brillait à travers les stores. Assis au bord du lit, je passai mes doigts dans mes cheveux et les premiers élancements d'une migraine m'arrachèrent une grimace. Le silence inhabituel de la chambre m'étonnait. J'avais l'impression d'être devenu brusquement sourd, puis je me rendis compte que le vent s'était calmé. Pendant douze heures, le hurlement des rafales dans les palmiers avait été assourdissant. J'allai à la fenêtre et levai le store.

Dehors tout ruisselait d'eau, mais le vent ne soufflait plus et le soleil était chaud.

Peut-être, pensai-je, la violence du cyclone s'était-elle épuisée.

Il me semblait étrange de me trouver seul dans l'appartement et de ne pas entendre chanter Rhoda dans la salle de bains. La solitude est une drôle de chose. Quand Rhoda était là, elle m'irritait mais maintenant elle me manquait.

Je fis du café et m'habillai. A 7 h 15, je descendis au garage. Rank, le veilleur de nuit, nettoyait une voiture. C'était un Noir maigre et de haute taille, qui s'intéressait beaucoup aux locataires.

— Bonjour, monsieur Burden, dit-il avec un large sourire. Vous êtes matinal. J'ai remarqué que la voiture de Mme Burden n'est plus là.

— Elle va s'installer à l'hôtel, moi je resterai à Paradise Largo jusqu'à la fin du cyclone. Gardez notre courrier, voulez-vous, Rank ?

— Entendu, monsieur Burden. Ce cyclone, quelle catastrophe !

— On dirait que c'est déjà fini.

Il secoua la tête.

— Non, monsieur. Ce petit cyclone n'est pas fini. A la tombée de la nuit, il va remettre ça, plus fort que jamais.

Au volant de ma voiture, je parcourus les rues désertes. On eût dit que la ville s'attendait à une invasion. Les rideaux des magasins étaient baissés et des planches étaient clouées sur la plupart des vitrines. Il n'y avait pour ainsi dire pas de circulation. Arrivé à la barrière de la propriété de Vidal, je vis des hommes qui s'occupaient des palmiers et sciaient les branches que le vent avait à demi cassées. Le gardien me fit un signe de tête lorsque je lui montrai mon laissez-passer.

— Je resterai ici jusqu'à ce que le cyclone soit fini, annonçai-je.

— Moi aussi, grommela-t-il l'air maussade, si cette satanée loge n'est pas emportée par le vent.

— M. Vidal est-il arrivé ?

— Je l'ai vu passer il y a une demi-heure.

En garant ma voiture, je constatai le changement de la maison. Toutes les fenêtres étaient garnies de planches et deux hommes sur le toit plat recouvraient les cheminées. Un jardinier chinois attachait les rosiers. Un autre redressait un palmier que le vent avait presque couché à terre.

Dans mon cabinet de travail obscur, je commençai par allumer l'électricité. Sur mon bureau, on avait posé une lampe-tempête et une boîte d'allumettes. Je jetai un regard aux fenêtres barricadées, puis je regardai la pendulette. Elle marquait 8 heures.

Henriques, le comptable de Vidal, m'avait demandé de préparer le relevé du mois indiquant le nom des voyageurs, leurs destinations et le prix des billets.

Comme je n'avais rien de mieux à faire et que j'avais besoin d'occuper mon esprit, je pris les bordereaux et les reçus et me mis en devoir d'en dresser la liste.

Vers 8 h 45, on frappa à la porte et Dyer entra.

— Salut ! (Il plaça sur mon bureau une lampe électrique puissante.) On annonce que le cyclone se déchaînera vraisemblablement vers 21 heures. L'électricité sera coupée, gardez donc cette lampe à portée de main. On va crever de chaud quand le climatiseur ne marchera plus.

Il s'assit sur le coin de mon bureau et alluma une cigarette.

— Le Gringalet est arrivé il y a à peu près une heure. (Il fit la grimace.) Pas de bonne humeur. Il est actuellement chez Mme Vidal.

— A-t-il dit s'il avait l'intention de rester ?

Dyer eut un sourire.

— Il ne m'a même pas dit bonjour. Je travaille dans la pièce en dessous de celle-ci. Son bureau est voisin du mien et donne sur la piscine. Je vous avertis au cas où il vous appellerait. Il est arrivé un courrier volumineux, probablement le dernier avant la fin de la tempête.

— Puis-je vous aider ?

— Pas maintenant. Pour l'interphone, je suis au numéro 4. A bientôt.

Il partit. Je restai immobile, me demandant ce qui se passait dans la chambre de Valérie. Les nerfs en pelote, j'avais le cœur sur les lèvres. J'ouvris le tiroir où j'avais enfermé ma serviette. Le renflement du revolver me réconforta. Je refermai le tiroir et m'efforçai de ne plus penser qu'aux bordereaux, mais mon esprit retournait toujours à la chambre de Valérie.

Me rappelant que j'avais laissé ma valise dans la Plymouth, je me levai, ouvris la porte et tendis l'oreille. Pas un son. Lentement je longeai le couloir et m'arrêtai à une

dizaine de mètres de la porte de Valérie. Devant l'escalier, je tendis de nouveau l'oreille.

Soudain j'entendis le rire bref de Vidal et mon sang se figea dans mes veines.

— Tu ferais mieux de te lever ! Rien n'est plus mauvais que de rester vautré dans un lit. Habille-toi et trouve une occupation quelconque !

Sa voix criarde m'arrivait distinctement. Le bouton de la porte tourna et je me hâtai de descendre l'escalier. J'arrivais en bas lorsque Vidal m'appela.

— Ah, Burden !

Ce cri m'arrêta net comme si je m'étais heurté à un mur. Je me retournai et levai la tête vers lui. Il portait un complet gris perle, une chemise de soie blanche et une cravate rouge sang. Il me rejoignit rapidement.

— J'ai à vous parler, dit-il les sourcils froncés et, en marchant, il tapait dans ses mains d'un geste d'impatience.

Je le suivis, de nouveau conscient de son pouvoir et de la force qui semblait émaner de ses larges épaules. Il ouvrit une porte et entra en trombe dans une pièce spacieuse, où se dressait un grand bureau Chippendale, une pièce confortable, luxueuse, meublée avec goût. Il alla s'asseoir à son bureau.

— Je suis content de vous savoir ici, Burden. On ne sait jamais... Vous pourriez être utile. Je suis obligé de rester : un coup de téléphone important. Mme Vidal a décidé de rester avec moi. Dieu sait pourquoi. (Il haussa les épaules d'un geste d'impatience.) Elle ferait mieux de partir avec Mme Clements. Elle dit qu'elle a peur du voyage. Asseyez-vous, conclut-il en m'indiquant un siège.

Au moment où je m'installais, on frappa à la porte et le maître d'hôtel entra, chargé d'un plateau qu'il posa sur le bureau.

— Voulez-vous du café ? me demanda Vidal.

— Non, merci. (Je savais que je vomirais si je buvais du café.) J'en ai déjà pris.

— Bien. (Il fit signe au maître d'hôtel de se retirer.) Harris, vous feriez mieux de partir. Giulio s'occupera de moi.

— Bien, monsieur.

Le maître d'hôtel sortit et ferma la porte derrière lui.

— Ils sont tous nerveux. Je déteste avoir des gens nerveux autour de moi. (Vidal reprit après une pause :) Votre travail est très satisfaisant, Burden. Cela n'a pas dû vous être facile avec Mme Vidal qui avait ses vapeurs. Avez-vous une secrétaire ?

— Oui, mais je lui ai dit de rester chez elle jusqu'à la fin du cyclone.

— Comme je m'y attendais, Mme Vidal ne veut plus continuer à travailler avec vous. C'était trop fatigant, gardez donc votre secrétaire si vous en êtes content. Combien la payez-vous ?

Je lui indiquai le salaire de Connie.

— Très bien. J'ai de la besogne pour vous. Faites-la tout de suite. Si ce cyclone est aussi fort qu'on le prétend, nous serons privés de téléphone, toutes les lignes seront endommagées. Arrangez-vous pour qu'un avion individuel soit prêt à partir dès que le temps le permettra. Destination San Salvador, trois passagers avec des bagages. Je vous donnerai les noms plus tard, mais retenez l'avion. Dites à cet imbécile que je paierai comptant, ajouta-t-il avec un sourire sans joie.

— Oui, monsieur Vidal, répondis-je en me levant.

— Ne vous sauvez pas tout de suite. Quand ce sera fait, Burden, voulez-vous me rendre un service ?

C'était si inattendu que je restai un moment sans voix.

— Bien sûr, monsieur Vidal.

— Tâchez de distraire Mme Vidal cet après-midi, voulez-vous ? Elle s'entend bien avec vous. Jouez aux cartes ou à un jeu quelconque avec elle. Elle est nerveuse et j'ai beaucoup de travail à faire.

J'arrivais à peine à en croire mes oreilles.

— Ce sera avec plaisir, répondis-je d'une voix rauque.

— Vous êtes un brave garçon. (Il tendit la main vers un document d'aspect juridique, ce qui était sa manière de me renvoyer.)

Le cœur battant d'émotion, je sortis en refermant doucement la porte derrière moi. Mme Clements, Harris, le maître d'hôtel et un homme ventru, qui était sans doute le chef cuisinier, descendaient l'escalier. Tous portaient des valises. Je m'effaçai pour les laisser passer. Mme Clements m'adressa un bref signe de tête, Harris s'inclina, le chef fit semblant de ne pas me voir. Quand ils eurent quitté la maison, j'entrai dans le bureau de Dyer.

Il tapait avec deux doigts sur une machine à écrire. Il s'interrompit pour me sourire.

— Alors, les rats ont abandonné le bateau ?

— Où vont-ils ?

— Ils prendront le dernier avion pour Dallas. Hermès leur flanque la frousse. Le Gringalet leur a dit de partir et maintenant nous n'avons plus de domestiques, excepté Gesetti. Il jure qu'il sait faire la cuisine. Vous serez obligé de faire votre lit. Savez-vous taper à la machine ?

— A peu près.

— Vous pourriez m'aider. Si vous vouliez taper ça en deux exemplaires, je vous en serais très reconnaissant, dit-il en poussant des papiers vers moi.

— Bien sûr.

J'emportai les papiers dans mon cabinet de travail, les posai sur le bureau, hésitai, puis me dirigeai vers la

chambre de Valérie. Après avoir fait trois pas dans le couloir, je m'arrêtai brusquement.

Silencieux comme un fantôme, Gesetti montait l'escalier. Nous nous regardâmes. Ombragés par le bord de son chapeau blanc, ses yeux plats de serpent avaient une expression menaçante.

Sa vue me glaça.

— Vous cherchez quelque chose, papa ? demanda-t-il et il monta les dernières marches avec la souplesse d'un chat.

Pris de panique, je reculai. Il paraissait aussi dangereux qu'un cobra. Je retournai dans mon bureau et refermai précipitamment la porte. C'était l'homme qui, au dire de Valérie, nous tuerait tous les deux si Vidal découvrirait que nous étions amants. Il m'inspirait une crainte quasi religieuse. C'était un sentiment que je ne pouvais maîtriser. J'étais furieux contre moi de lui montrer si clairement qu'il me faisait peur. Mais quelque chose de si méchant, de si cruel émanait de lui que n'importe qui à ma place aurait éprouvé la même terreur.

J'allai m'asseoir à ma table, essayai mes mains moites avec mon mouchoir et tendis l'oreille au bruit de ses pas. N'entendant rien, je fus certain qu'il était encore derrière ma porte. Je dus réprimer l'élan qui me poussait à courir tourner la clé dans la serrure.

Il me fallut une dizaine de minutes pour me calmer. Je n'avais plus le courage de m'aventurer dans le couloir, car j'ignorais si Gesetti n'y était pas encore. Je téléphonai donc à Roger Everet, qui dirigeait le service des avions-taxis de Floride

— Bonjour, Burden, répondit-il. De quoi s'agit-il cette fois ? A propos, votre avorton a payé rubis sur l'ongle.

— Il veut un avion individuel. Trois passagers avec des bagages pour San Salvador. Je le retiens ferme. Dès qu'Hermès se sera calmé, il veut décoller.

— C'est possible. Mêmes conditions ?

— Mêmes conditions.

— Parfait. Dites-lui que le zinc sera prêt.

— Qu'annonce la météorologie ?

— Ça pourrait être fini dans trois ou quatre jours mais, tant que le cyclone durera, il sera violent. Voyons, nous sommes mardi. Avec un peu de chance, il pourrait partir samedi.

— Bien. Je le lui dirai.

Je n'éprouvais encore aucun désir de revoir Valérie. La vue de Gesetti m'avait fait l'effet d'une douche froide. Je me mis donc à copier les papiers que Dyer m'avait donnés : de fastidieux discours de directeurs de sociétés pétrolières.

Tout en tapant, je m'aperçus que le vent se levait. Les palmiers recommencèrent à gémir. J'entendais de lointains roulements de tonnerre.

A l'heure du déjeuner, je descendis dans la salle à manger obscure. Sur la table étaient disposées des assiettes de sandwiches et des bouteilles de bière. J'emportai deux sandwiches et une bouteille de bière dans mon cabinet de travail où je liquidai la besogne que Dyer m'avait confiée.

Le vent sifflait dans les branches et frappait les fenêtres barricadées. Les coups de tonnerre étaient rapprochés.

Un peu plus tard, Dyer m'appela par l'interphone.

— Vous avez fini ces discours ? demanda-t-il.

— Oui. Voulez-vous que je vous les descende ?

— Le Gringalet les demande. Portez-les-lui, voulez-vous ?

Je trouvai Vidal assis à son bureau, un verre de lait et quelques sandwiches à sa portée. Il leva la tête du journal qu'il lisait.

— Voici les discours dont vous avez besoin, monsieur Vidal, dis-je en les posant sur le bureau.

— Merci. Vous avez retenu un avion individuel ? interrogea-t-il en se renversant dans son fauteuil et en prenant un sandwich.

— Oui. Everet pense que vous pourrez partir samedi.

— Espérons qu'il ne se trompe pas. Maintenant allez tenir compagnie à Mme Vidal. Je viens de monter. Elle se plaint d'être seule, et (Après m'avoir observé un moment, il reprit :) écoutez, Burden, ne lui prêtez pas une oreille compatissante. Elle s'imagine qu'elle a une dépression nerveuse. Foutaises ! Elle s'ennuie tout simplement. Quand les femmes s'ennuient, elles s'attribuent toutes sortes de maux pour qu'on s'occupe d'elles. N'écoutez pas ses jérémiades. Vous saisissez ?

J'hésitai puis, rassemblant tout mon courage, je le regardai bien en face.

— Excusez-moi, monsieur Vidal, mais je ne suis pas de votre avis.

Il s'apprêtait à prendre un stylo. Sa main resta en suspens et il me jeta un coup d'œil scrutateur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'étais auprès de Mme Vidal quand elle s'est évanouie. Elle s'est blessée à la tête. Fontane est venu la voir matin et soir pendant trois jours et il a appelé un spécialiste. Il ne me semble pas raisonnable de suggérer qu'elle cherchait à attirer l'attention sur elle.

Il se renversa en arrière et ses petits yeux s'enfoncèrent dans les miens.

— Très intéressant. Croyez-vous qu'elle souffre d'une dépression nerveuse, Burden ?

— Je l'ignore, mais on ne se blesse pas à la tête, à la suite d'une chute, simplement par plaisir.

Il eut le petit aboiement qui lui servait de rire.

— Je constate que vous n'en savez pas long sur les femmes. Bien sûr, elles tombent et se blessent à la tête, ou elles s'égratignent les poignets avec une lame de rasoir, ou elles prennent une dose bien calculée de barbituriques, si elles se sentent négligées. Les femmes sont des animaux d'un genre particulier, mais moi je les comprends. Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de Mme Vidal. Si quelqu'un doit se tracasser, c'est moi et je ne m'inquiète pas encore. Allez la voir, amusez-la, faites quelque chose pour qu'elle oublie de penser à sa petite personne.

Il prit son stylo et signa le document qu'il venait de lire.

Je restai où j'étais. Il leva la tête et fronça les sourcils.

— Dépêchez-vous, Burden. Je suis occupé.

— A mon avis, vous devriez commencer à vous tracasser, monsieur Vidal, déclarai-je, déterminé à avoir une explication avec lui. Je crois que Mme Vidal est atteinte d'un mal profond.

A ces paroles, il interrompit son travail et s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

— Un mal profond ? Que voulez-vous dire ?

— Il y a des jours où elle a l'air d'être en état d'hypnose.

Il leva lentement les sourcils.

— Hypnose ? Qu'est-ce que vous me racontez ? Qui l'aurait hypnotisée ? demanda-t-il avec son petit rire. Quelle absurdité !

Ces propos me mirent hors de moi et je jetai toute prudence au vent.

— Je crois que vous êtes responsable ! A mon avis, c'est vous qui l'avez hypnotisée !

Il fixa sur moi des yeux étincelants. Le téléphone se mit à sonner et il me congédia d'un geste.

— Si vous avalez ça, Burden, vous êtes capable de croire n'importe quoi. Maintenant, filez !

Il décrocha le combiné. Au moment où je refermais la porte, je l'entendis qui disait :

— Ici Vidal. Nom de Dieu ! Vous êtes en retard...

Ça y est ! Je le lui ai dit ! pensai-je en montant l'escalier. A présent, il sait que je suis au courant. Sera-t-il plus prudent à l'avenir ? La vie deviendra-t-elle plus facile pour Valérie ? C'était mon unique souhait : lui rendre la vie plus facile.

Arrivé en haut de l'escalier, j'allai frapper à la porte de Valérie.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— C'est Clay, dis-je, ma bouche presque contre le battant.

La clé tourna et la porte s'ouvrit. Valérie fit un pas en arrière et j'entrai.

Nous nous regardâmes pendant que je refermais la porte. Elle portait une robe de chambre bleue. Ses cheveux flottaient sur ses épaules. Livide, elle avait des cernes noirs sous les yeux et ses mains tremblaient ; en la voyant ainsi, j'eus le cœur serré.

— Comment te sens-tu, chérie ? demandai-je en luttant contre le désir de la prendre dans mes bras.

— Comment je me sens ? (Elle se traîna vers un fauteuil sur lequel elle se laissa tomber.) Je suis désespérée, Clay. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je n'ai plus de volonté. Je veux me tuer mais je n'ai pas assez de volonté.

Son visage se décomposa et elle ferma les yeux.

Un brusque coup de tonnerre me fit sursauter. Le vent hurlait autour de la maison.

— Te tuer ? m'écriai-je, glacé d'épouvante. Que s'est-il passé, Valérie ? T'a-t-il maltraitée ?

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Oh, ça... j'ai cessé de m'en soucier. Non, c'est la fin de tout pour moi et pour toi. Il a décidé de partir. Je dois l'accompagner.

— Partir ? Où ira-t-il ?

— Il a l'intention de s'installer à Lima, où il ne risquera pas l'extradition.

J'attirai une chaise près d'elle et je m'assis.

— L'extradition ? Valérie, ma chérie, ne parle pas en énigmes. A-t-il des ennuis ?

Elle hocha la tête.

— Tu avais raison, Clay. Son empire commence à s'écrouler. Il possède des millions et les agents fédéraux font une enquête au sujet du paiement de ses impôts. Il ne semble pas s'en inquiéter. Il considère ça comme une plaisanterie. Dès que le temps le permettra, nous prendrons l'avion pour San Salvador, lui, Gesetti et moi. Il y a caché de l'argent. Puis nous nous rendrons à Lima. Il prétend qu'il y recommencera sa vie. Ça signifie qu'il ne pourra pas revenir aux Etats-Unis. Je partirai avec lui. Je ne reviendrai peut-être jamais. Je te perds de nouveau, mais cette fois pour toujours.

Je ne pouvais le croire. Je pris sa main dans la mienne.

— Je ne lui permettrai pas de t'emmener, Valérie. Je t'ai promis de t'aider et je tiendrai ma promesse ! J'avertirai les agents fédéraux qu'il se prépare à décamper. Ils l'arrêteront !

Elle secoua la tête.

— C'est trop tard. Ses hommes de loi le protègent. Avant que les agents fédéraux puissent avoir un mandat d'arrestation, il sera loin et moi avec lui. Ce n'est pas ça qu'il faut faire. (Elle se leva brusquement et se mit à arpenter la pièce.) Il n'y a aucun moyen de l'en empêcher.

Une violente rafale de vent secoua la maison, suivie par un coup de tonnerre. J'entendais la pluie qui crépitait sur le toit.

Je pensai à l'arme planquée dans le tiroir de mon bureau.

— J'ai un revolver, Valérie.

Elle s'arrêta et fixa sur moi des yeux dilatés.

— Un revolver ?

— Quand il sera mort, tu seras libre.

Elle porta la main à sa gorge.

— Je ne serai jamais libre... même après sa mort, murmura-t-elle, une expression démente dans ses yeux. Tue-moi ! ordonna-t-elle d'une voix aiguë. C'est la seule solution ! Si tu savais combien je suis fatiguée de vivre, de mener l'existence qu'il m'a imposée. Si j'en avais la volonté, je te supplierais de me donner ton arme et je me tuerais. (Elle vint à moi et posa sa main sur mon bras.) Tu peux le faire, Clay ! Une balle dans la tête ! On croira que c'est un suicide. Personne ne t'accusera, chéri ! Ne comprends-tu pas ? Tu me libérerais ! Je t'en supplie, dis que tu acceptes !

Je la regardai, horrifié.

Grands dieux, pensai-je. Il l'a rendue complètement folle !

Ses doigts s'enfoncèrent dans mon bras.

— Personne n'entendra la détonation dans le vacarme de la tempête. Les médecins savent que je suis à deux doigts de perdre la raison. Tu ne cours aucun risque, chéri. Personne ne te soupçonnera. Va chercher le revolver, tout de suite ! Puis tue-moi... Je t'en supplie ! Personne ne te soupçonnera !

— Valérie ! Pour l'amour de Dieu, calme-toi. (Je dus élever la voix pour surmonter le bruit de la tempête qui devenait assourdissant.) Je ne ferai jamais ça ! Ne me le demande plus ! Reviens à toi ! Il y a sûrement un autre moyen pour nous !

Elle lâcha mon bras et recula. L'expression douloureuse de ses yeux me fit mal.

— Je croyais que tu m'aimais ! Comment peux-tu m'aimer si tu me laisses supporter de pareilles souffrances ? Va-t'en !

Elle courut se jeter sur le lit et éclata en sanglots. Au même moment, un fracas retentissant se fit entendre, comme si un arbre déraciné s'était abattu sur la maison.

J'allai à elle et je posai mes mains sur ses épaules.

— Valérie, ma chérie ! Je t'en prie ! Je t'ai promis de t'aider et je t'aiderai. Je t'en prie, prends patience !

Elle se tourna vers moi, le visage convulsé par la colère et la frayeur.

— Va-t'en ! Je te déteste ! Laisse-moi ! Va-t'en !

Elle criait de toutes ses forces. Craignant que, malgré le déchaînement de la tempête qui faisait rage dehors, quelqu'un ne pût l'entendre, je reculai vers la porte, hésitai, puis sortis dans le couloir.

Je restai immobile pendant un moment, attentif à ses sanglots désespérés, enfin, incapable de supporter ces cris déchirants, je fermai la porte et, d'un pas mal assuré, je retournai dans mon cabinet de travail.

Le vacarme du cyclone venait battre mon crâne. Je m'assis à mon bureau et me bouchai les oreilles avec les mains, j'avais la sensation de devenir fou.

Il fallait faire quelque chose ! Je n'avais plus le choix si je ne voulais pas la perdre ! J'étais obligé de tuer Vidal.

Un grincement, suivi par un bruit de bois volant en éclats, résonna au rez-de-chaussée, et je me levai d'un bond. Puis une violente rafale de vent ouvrit ma porte qui claqua contre le mur et balaya tous les papiers qui encombraient mon bureau ; ma lampe se renversa et deux de mes téléphones roulèrent à terre.

— Burden !

La voix de Vidal venait d'en bas.

Je me précipitai dans le couloir en luttant contre le vent qui rugissait dans l'escalier. Je descendis, cramponné à la rampe. Je fus cloué sur place par la force de la rafale que la porte ouverte laissait pénétrer. Vidal et Dyer s'efforçaient de la refermer.

Le chaos régnait dans le hall orné de peintures à l'huile et d'armures. Quatre grands tableaux s'étaient détachés du mur, deux armures étaient en pièces.

Gesetti gisait sur le sol, le visage ensanglanté. Un portrait dans un cadre pesant était tombé sur lui.

Je fis le tour de son corps inerte et, non sans peine, traversai le hall pour rejoindre les deux hommes qui s'efforçaient de refermer la porte. J'ajoutai mon poids au leur et nous réussîmes à repousser le battant.

— Calez-la ! ordonna Vidal. Servez-vous d'une de ces piques.

Dyer lâcha la porte et s'élança pour ramasser une pique d'une armure en morceaux. Dès qu'il se fut éloigné, le battant s'ouvrit de nouveau avec violence et Vidal et moi nous allâmes rouler sur le sol. Une autre lutte s'engagea. Le vent mais aussi la pluie déferlaient sur nous. Lorsque la porte fut refermée et calée au moyen de la pique, nous étions tous trempés jusqu'aux os.

Gesetti gémit et tenta de se relever. Dyer alla à lui et le soutint. Je n'aurais pu le toucher. Il me donnait le frisson. Vidal rejoignit Dyer et tous les deux mirent Gesetti debout. Le blessé secoua sa tête d'où tombèrent des gouttes de sang, puis il battit des paupières et se redressa.

— Ce n'est rien, patron, grommela-t-il mais il s'appuyait lourdement sur Dyer.

— Je vais m'occuper de lui, déclara Vidal. Vous deux, remettez un peu d'ordre.

Prenant Gesetti par le bras, il le conduisit vers le fond de la maison.

— Ouf ! s'écria Dyer et, du dos de sa main, il essuya son visage ruisselant. Avez-vous apporté de quoi vous changer ?

— Oui.

— Allons enlever nos vêtements trempés, puis nous reviendrons nettoyer. Ce satané cyclone est le pire que j'aie jamais vu et il durera encore au moins quatre jours.

Nous montâmes l'escalier et nous séparâmes pour entrer dans nos chambres. Il ne me fallut que quelques minutes pour me déshabiller, me sécher, mettre un pantalon et un chandail. Je redescendis dans le hall et j'appuyais les tableaux contre le mur lorsque Dyer me rejoignit, vêtu d'une chemise à col ouvert et d'un short.

— Les fils du téléphone sont coupés, annonça-t-il en rassemblant les débris des armures dans un petit salon. L'électricité va s'éteindre d'un moment à l'autre.

Je vis qu'il avait accroché à sa ceinture une puissante lampe électrique.

Vidal revint, toujours ruisselant.

— Comment va-t-il, monsieur ? demanda Dyer, tandis que Vidal montait l'escalier.

— Pas tellement bien... Il est commotionné, je suppose, répondit Vidal en s'arrêtant. Alors, Burden, vous vous amusez bien ? Ça vous change de Boston, hein ? conclut-il avec son petit rire.

Je gardai le silence, la rage au cœur.

Il se tourna vers Dyer.

— Je lui ai dit de rester au lit. Laissons-le tranquille. Je lui ai donné deux comprimés. Avec un peu de chance, il sera remis demain. Occupez-vous du dîner. Aidez-le, Burden.

Il monta l'escalier quatre à quatre et disparut dans le corridor.

Je consultai ma montre. Elle marquait 17 h 50. L'après-midi me paraissait interminable.

— Finissons ici, ensuite nous irons voir ce qu'il y a dans la cuisine, proposa Dyer. Boire un coup ne me ferait pas de mal, et à vous ?

Il ne nous fallut que quelques minutes pour achever notre besogne, après quoi nous nous rendîmes à la cuisine. Dyer inspecta le contenu du réfrigérateur.

— Plusieurs rôtis froids, constata-t-il avec satisfaction. Une quantité de boîtes de conserves. Nous ne risquons pas de mourir de faim.

Dans un autre placard, il trouva les bouteilles d'alcool.

— Du whisky ?

— Volontiers.

Il versa deux whiskies copieux, ajouta de la glace et leva son verre en guise de salut.

Tous nos gestes étaient accompagnés par le crépitement de la pluie, les hurlements du vent et le fracas des coups de tonnerre. Le vacarme était infernal. Je me sentis mieux après avoir bu. Ma pensée était toujours auprès de Valérie.

— Pendant que nous avons encore de la lumière, vérifions la fermeture des portes et des fenêtres, ordonna Dyer quand il eut vidé son verre. Pas la peine d'essayer un coup de vent comme celui de tout à l'heure.

Toutes les portes qui conduisaient au jardin menaçaient de s'ouvrir. Dyer trouva des planches, un marteau et des clous et nous les barricadâmes. Quand nous eûmes vérifié les fenêtres et bloqué trois d'entre elles, il était presque 19 heures.

— J'ai faim, fit remarquer Dyer. Et vous ?

— Non... Je boirais volontiers un autre verre.

Je versai le whisky et Dyer se fit un sandwich au rôti de bœuf.

— Et Mme Vidal ? demanda-t-il la bouche pleine. Elle a peut-être envie de quelque chose ?

— Finissez votre sandwich. Je vais aller lui demander.

Légalement éméché par les deux rasades de whisky, je montai l'escalier et fis quelques pas dans le corridor. Soudain je m'arrêtai. Vidal sortait de la chambre de Valérie. Il s'était changé et portait une chemise écarlate à col ouvert et un pantalon blanc. En fredonnant, il ferma la porte, donna un tour de clé qu'il laissa dans la serrure, puis se dirigea vers moi, ses petits yeux à demi fermés.

— Eh bien, Burden ?

— Je... Je me demandais si Mme Vidal voudrait dîner ?

— Vous êtes très prévenant. Non... Laissons-la seule un moment. Elle joue un peu la comédie, expliqua-t-il en riant. Quand les femmes deviennent embêtantes, le mieux est de les laisser seules. Elles détestent l'indifférence.

Il me prit par le bras. Ses doigts étaient comme des pinces d'acier.

— Voudriez-vous me donner quelque chose à manger, Burden, si ce n'est pas trop vous demander... Quelques sandwiches et une quantité de café. Portez ça dans mon bureau, voulez-vous ?

Il m'entraîna vers l'escalier. Je me dégageai de sa pogne. Son contact m'était aussi odieux que celui d'un lépreux.

Il sourit.

— Ne vous inquiétez pas de Mme Vidal, Burden. J'ai des loisirs maintenant et c'est moi qui m'inquiéterai si c'est nécessaire.

Il fixa sur moi des yeux hostiles, puis entra dans sa chambre et me ferma la porte au nez.

— Hé, Burden !

Je baissai les yeux pour regarder dans la cage de l'escalier. Dyer m'appelait d'un geste.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, n'ayant aucune envie de sa compagnie.

— Descendez.

Aucune excuse ne me vint à l'esprit et, à contrecœur, je descendis l'escalier. Il retourna dans la cuisine où je le suivis.

— Est-ce qu'elle veut quelque chose ? demanda-t-il.

— Vidal prétend que non, répondis-je sans pouvoir dissimuler l'amertume de ma voix. Il l'a enfermée à clé.

— Il la traite comme une marionnette. (Dyer haussa les épaules.) Il ne s'occupe pas d'elle, Burden. Vous et moi, nous avons des problèmes. Fermez la porte et baissez la voix.

Je lui lançai un regard aigu. Son visage avait une expression inquiète et embarrassée. Quand j'eus fermé la porte, il versa deux whiskies.

— Vidal veut dîner, déclarai-je.

— Tout est prêt. Vous êtes sûr que vous ne voulez rien manger ?

— Rien. Quels problèmes ?

Il leva la main et tendit l'oreille.

— Il descend. Je vais lui porter son repas. Ensuite nous pourrons parler.

Il prit un plateau où il avait posé une assiette de sandwiches et une cafetière, puis quitta la cuisine. Je fis les cent pas comme un ours en cage, mon verre à la main, jusqu'à son retour. Il ferma la porte.

— Notre service est terminé, dit-il. Nous avons l'ordre de ne pas le déranger. (Il s'approcha près de moi et baissa la voix.) Serez-vous dans l'embarras si vous perdez votre situation, Burden ? demanda-t-il.

Je ne bronchai pas.

— Non. Je retournerai à l'*American Travel Services*. Vous croyez que je vais la perdre ?

— C'est plus que probable. Moi aussi, je me retrouverai sur le pavé. Je n'ai pas de poste qui m'attende.

— Pourquoi pensez-vous que nous allons être remerciés ?

— Tout à fait entre vous et moi, mon vieux, le Gringalet est dans le pétrin. Pendant qu'il était à l'étage auprès de Mme Vidal, j'ai apporté dans son cabinet de travail des papiers qu'il avait demandés et j'ai vu sur son bureau une lettre de Jason Shackman, son avoué. Un avertissement : les agents fédéraux sont à ses trousses parce qu'il a fraudé le fisc ; ils demandent un mandat d'arrêt. Shackman déclare qu'il n'a pas l'ombre d'une chance et que le mieux pour lui est de mettre les voiles le plus rapidement possible. Il a une planque à Lima. Là-bas il sera tranquille, mais, bon sang, qui aurait envie de vivre à Lima ?

— Il a retenu un avion individuel pour San Salvador.

Le visage de Dyer s'allongea.

— Je perds ma situation. Il n'a pas beaucoup d'argent. Il...

— Mais il est riche à millions, interrompis-je.

Dyer secoua la tête.

— Il a eu des millions, mais il ne les a plus. Il a été assez cinglé pour financer une affaire avec les Libyens qui l'ont complètement lessivé, chuchota-t-il en jetant un regard inquiet vers la porte de la cuisine. C'est tout à fait confidentiel, mon vieux. Je ne devrais pas vous dire ça. Il doit au fisc une somme colossale. Il est dans le pétrin jusqu'au cou. Vous voulez mon avis ? Après avoir vécu dans le luxe, avoir eu tout ce qu'il y a de mieux, Lima pourrait être sa fin.

— Que voulez-vous dire ? insistai-je, car maintenant je prêtais une oreille attentive à ses propos.

— Je ne serais pas surpris qu'il se brûle la cervelle. Le Gringalet est un peu déséquilibré. Quand tout marche

bien, il est content mais la déconfiture le démoralise. Je peux me tromper, mais je miserais là-dessus.

Après réflexion, je secouai la tête.

— Je ne peux pas imaginer qu'il se brûlerait la cervelle, protestai-je. Non... Pas Vidal.

Dyer haussa les épaules.

— Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Vous avez peut-être raison, mais je ne serais pas surpris qu'il craque et choisisse de se supprimer.

Dyer termina son whisky.

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir de quel côté souffle le vent. J'ai toujours eu l'impression que ma situation était trop bonne et ne durerait pas. J'ai réussi à mettre un peu d'argent de côté pour les mauvais jours, mais pas des masses, acheva-t-il avec un sourire mélancolique.

Je ne prêtais à ces paroles qu'une oreille distraite. Une idée soudaine naissait dans mon esprit.

— Je vais monter, il faut que je réfléchisse, reprit Dyer en se dirigeant vers la porte. Nous ne risquons rien cette nuit... Touchons du bois. Si vous entendez quelque chose d'alarmant, appelez-moi. A demain.

Il me quitta. Pendant quelques minutes, j'écoutai la tempête qui faisait rage au-dehors, puis, prenant la bouteille de whisky et mon verre, je montai rapidement et entrai dans mon cabinet de travail. Au moment où je posais la bouteille et le verre sur mon bureau, la lumière vacilla et s'éteignit.

La lampe que Dyer m'avait donnée était à portée de ma main. Je la cherchai à tâtons et l'allumai. Je sortis dans le corridor. Vidal montait en courant l'escalier, il éteignait une lampe électrique.

— Tout va bien, Burden, dit-il. Je vais m'occuper de Mme Vidal. Occupez-vous de vous.

Dyer parut sur le seuil de sa porte, une lampe-tempête à la main.

— Je prends ça, déclara Vidal en s'emparant de la lampe. Descendez vous occuper des lumières, voulez-vous ?

Il alla à la chambre de Valérie, tourna la clé dans la serrure et entra, laissant la porte entrebâillée.

— C'est extraordinaire que l'électricité n'ait pas été coupée plus tôt, fit remarquer Dyer et, allumant sa lampe électrique, il descendit au cabinet de travail de Vidal.

Je gardai les yeux fixés sur la porte de Valérie, amer et déçu parce que c'était Vidal qui était entré et non moi.

— Il n'y a rien d'inquiétant, Valérie, disait Vidal d'un ton bref. Voici de la lumière. Tu ferais peut-être mieux de te coucher au lieu de rester assise et, je t'en prie, plus de cette comédie.

J'entendis que Valérie réprimait un sanglot. Cette plainte fut comme un couteau enfoncé dans mon cœur.

— Je t'en prie, cesse de pleurnicher, continua Vidal avec impatience. Veux-tu manger quelque chose ?

— Laisse-moi, dit-elle d'une voix basse et assourdie.

— Comme tu veux.

Il sortit à reculons. Je me hâtai de retourner dans mon cabinet de travail et je restai hors de vue. Une fois qu'il eut descendu l'escalier, je retournai dans le corridor. Dyer m'y rejoignit.

— Je vais me pieuter, annonça-t-il, mais personne ne pourra fermer l'œil avec ce tintamarre infernal.

— Avez-vous vu Gesetti ? demandai-je.

— Non. Je l'avais complètement oublié. Il vaut peut-être mieux que j'aille dans sa chambre.

— J'irai. Où est-elle ?

— La quatrième porte dans le couloir du rez-de-chaussée. A demain, fit-il avant de rentrer dans sa chambre.

Je tendis l'oreille et ne perçus que le bruit du vent et de la pluie. Faisant appel à tout mon courage, je descendis en silence l'escalier. Je passai devant la porte de Vidal, suivis le corridor et arrivai à la chambre de Gesetti. Je m'arrêtai pour écouter. Le ronflement bruyant du malfrat ressemblait à un grognement de porc. Après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, je tournai le bouton de la porte et cherchai à percer l'obscurité. Protégeant de la main la clarté de ma lampe, je dirigeai son rayon vers le lit. Gesetti était couché sur le dos, les draps remontés jusqu'à son menton, un grand morceau de sparadrap sur le front. Il dormait la bouche ouverte et son ronflement résonnait dans la pièce.

Sûr de n'avoir rien à craindre de lui, je fermai la porte et retournai dans mon cabinet de travail. J'allumai la lampe-tempête et la posai sur mon bureau. Le plan parfait pour tuer Vidal, qui jusque-là n'avait pas pris forme, était maintenant clair dans mon esprit. Valérie et Dyer, à leur insu, me l'avaient fourni.

Sans les renseignements qu'ils m'avaient donnés, l'idée ne m'en serait jamais venue. Et elle était si simple !

Vidal était ruiné, son arrestation imminente. Il avait perdu ses millions et il n'avait plus qu'à s'exiler à Lima. Tels étaient les faits incontestables que retiendrait la police lors de l'enquête.

Il faut ajouter à ces faits le fracas du cyclone, l'avenir sans espoir qui s'offrait à lui, la crainte de la prison, et on avait les motifs qui l'avaient poussé dans une crise de dépression à se brûler la cervelle.

En rapprochant tous ces faits, la police serait sûrement convaincue que sa mort était un suicide.

Je m'interrompis pour réfléchir.

Dyer serait le témoin parfait. Il décrirait aux policiers la situation financière de Vidal. Il ne serait pas surpris

que Vidal eût choisi le moyen le plus facile pour se soustraire aux poursuites. Je ne serais même pas interrogé. Nouveau venu dans la maison, je n'étais pas en principe au courant des affaires de Vidal.

Cette partie de mon plan, me semblait-il, me mettait tout à fait à l'abri.

Je remplis un verre de whisky que j'avalai en deux gorgées. Mon cœur battait violemment, des gouttes de sueur coulaient sur mon visage. Maintenant que le climatiseur ne fonctionnait plus, la chaleur de la pièce était étouffante. Le vacarme de la tempête qui faisait rage me donnait l'impression effrayante d'être enfermé dans un immense tambour sur lequel un échappé d'asile frappait à coups redoublés.

Le seul homme que je craignais dormait à poings fermés. Si Gesetti avait rôdé dans la maison au lieu de ronfler dans son lit, plongé dans un sommeil provoqué par des somnifères, je n'aurais pas eu le courage d'exécuter la seconde partie de mon plan. Vidal était dans son cabinet de travail, seul.

En me suppliant de la tuer, Valérie avait déclaré : *Personne n'entendra la détonation dans la tempête ! Tu ne risqueras rien, chéri. Personne ne te soupçonnera !*

Non, personne ne me soupçonnerait !

Je descendrais en silence à son cabinet de travail, puis entrerais. La pièce serait dans la pénombre. J'aurais la main sur le revolver dans ma poche. Je prétendrais que je voulais lui parler au sujet de Valérie. Irrité, il ferait un geste pour me congédier. Tout en cherchant à le persuader de m'écouter, je m'approcherais de lui, puis, levant brusquement l'arme, je lui collerais une balle dans la tête.

Je pouvais le faire ! Je devais le faire ! Personne ne me soupçonnerait ! Tout le monde croirait qu'il avait préféré le suicide à la prison !

Pourquoi attendre ?

Dyer était couché. Gesetti dormait. C'était le moment idéal. Le gémissement du vent et le craquement des arbres fauchés couvriraient le bruit de la détonation. Je pensai à Valérie qui sanglotait, seule dans sa chambre.

Tout serait fini dans quelques minutes, elle serait libre. Dès que la police aurait terminé son enquête, nous serions ensemble. Elle et moi ! Après six ans d'attente !

Je me levai pour me diriger vers la porte, puis m'arrêtai.

Le revolver !

D'un pas mal assuré, je marchai vers le bureau, ouvris le tiroir et en sortis ma serviette. Elle était plate et vide. Le sang se glaça dans mes veines. Repoussant la serviette, le cœur battant, je regardai dans le tiroir.

Un formidable coup de tonnerre secoua la maison.

Le tiroir était vide !

Le revolver avait disparu !

IX

J'avais enfermé dans le tiroir la serviette qui contenait le revolver. Maintenant l'arme avait disparu !

Qui l'avait prise ? Vidal ? Gesetti ?

Mais l'un comme l'autre ignoraient que je possédais ce flingue. Mon émotion, à présent que j'avais décidé de tuer Vidal, fut si forte que j'eus l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête. Je me laissai tomber dans mon fauteuil, mon visage dans mes mains tremblantes.

Le vacarme de la tempête ne cessait pas une minute. Les hurlements du vent se répercutaient à l'intérieur de mon crâne.

Qui avait pris le revolver ?

Une seule personne savait qu'il était en ma possession : Valérie !

Valérie !

Elle m'avait supplié de la tuer ! Dans un moment de folie, était-elle entrée dans mon cabinet de travail pendant que je vérifiais la fermeture des portes et des fenêtres en compagnie de Dyer ? Avait-elle trouvé et pris le revolver ?

Je me levai d'un bond.

Grands dieux ! S'était-elle suicidée ?

Dans ce fracas infernal, je n'aurais pas entendu la détonation. Je restai immobile pendant de longues minu-

tes, en proie à la panique. Ce fut à l'instant où je croyais l'avoir peut-être perdue pour toujours que je compris à quel point je l'aimais, à quel point je comptais sur elle pour effacer le souvenir de ces six années perdues où elle n'était à moi que dans mes rêves.

Je me hâtai de gagner le couloir. Était-elle déjà morte ?

Lentement, le cœur défaillant, j'allai jusqu'à sa porte. Je mis la tête contre le panneau de bois et j'écoutai, mais le vacarme du cyclone noyait tous les sons.

Faisant appel à tout mon courage, j'ouvris le battant.

Allais-je la trouver étendue sur son lit, perdue à jamais pour moi ? Sa tête serait-elle ensanglantée par une horrible blessure ?

— Qui est là ?

Sa voix ! Elle était vivante !

Je me précipitai dans la chambre et fermai la porte. Je restai immobile à la contempler. Elle était assise dans un fauteuil près de la lampe-tempête, les mains sur ses genoux, sous le rayon de lumière ses seins adorables palpitait et son visage pâle et défait semblait sculpté dans les ombres.

— Oh Valérie !

Je m'approchai d'un pas chancelant et tombai à genoux. Je posai ma tête sur ses cuisses et mes bras encerclèrent sa taille.

Doucement ses doigts caressèrent mes cheveux.

— Dis-moi ! supplia-t-elle d'une voix tremblante. N'aie pas peur ! Dis-moi que je suis libre.

Je restai figé. Qu'avait-elle dit ?

Un violent coup de tonnerre fit trembler les fenêtres.

— Clay, mon chéri...

Dis-moi que je suis libre !

J'étais si ému de la trouver vivante que mon cerveau refusait de fonctionner.

— Clay ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë. (Elle posa les mains sur mes épaules pour m'obliger à me redresser et nous nous regardâmes.) Que s'est-il passé ?

Pourquoi ses traits me semblaient-ils ciselés dans le marbre ? Était-ce l'effet de la lumière vacillante ?

— Donne-moi le revolver, dis-je.

— Le revolver ? Que veux-tu dire ?

Je me levai, les jambes flageolantes.

— Ne joue pas avec moi, Valérie. Donne-moi le revolver !

— Le revolver ? Clay ! Remets-toi ! Tu m'as dit que tu avais un revolver ! s'écria-t-elle d'une voix de plus en plus aiguë.

— Il a disparu ! Pour l'amour de Dieu, Valérie, ne me torture pas ainsi ! C'est toi qui l'as pris, n'est-ce pas ?

— Moi ?

Elle se pencha en avant, les poings serrés, le teint livide comme un vieux parchemin, une expression d'égarément dans ses yeux écarquillés.

— Non !... Mais comment... Il n'est pas mort ?

— Non ! J'allais le tuer. (Je me détournai pour ne plus voir ce regard fou de désespoir.) J'avais tout projeté. On aurait cru au suicide. Ça paraissait si simple. Le motif était apparent. Les policiers cherchent toujours un motif. Il était menacé de prison ou d'exil. Il avait perdu tout son argent. Je n'avais qu'à entrer dans son cabinet de travail et à lui tirer une balle dans la tête. Le revolver a disparu ! déclarai-je en m'éloignant d'elle.

Il y eut une longue pause.

— Qui l'a pris ? demanda-t-elle enfin d'une voix à peine perceptible.

— J'étais sûr que c'était toi.

— Non.

Je levai les mains d'un geste accablé.

— Que puis-je faire ? Je n'ai pas d'arme. Je ne peux pas me battre avec lui. Il est beaucoup trop fort.

Elle poussa un long soupir.

— Je te l'avais bien dit ! gémit-elle, les yeux fixés sur ses poings crispés. Il n'y a rien à faire. Il est protégé. Les démons sont toujours protégés. Je t'en supplie, va-t'en. S'il te trouvait ici...

— Je t'ai promis de t'aider. Je tiendrai ma promesse.

— Je t'en supplie, va-t'en !

Elle cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

— Je te libérerai, Valérie ! déclarai-je avec désespoir. Demain tu seras débarrassée de lui !

— Va-t'en ! Epargne-moi tes promesses vaines. Je te l'ai dit ! Il n'y a pas de solution. Pour l'amour de Dieu, va-t'en !

Je la laissai et retournai dans mon cabinet de travail. Je posai la lampe électrique sur mon bureau, puis écoutai les craquements des planches qui protégeaient les fenêtres contre l'assaut du vent.

Tes promesses vaines.

Cette phrase me faisait mal.

J'allai m'asseoir derrière mon bureau. La lueur vacillante de la lampe jetait des ombres spectrales.

Si Valérie n'avait pas pris le revolver, qui me l'avait volé ?

J'essayai de me rappeler à quel moment j'avais vu l'arme pour la dernière fois. Alors je me souvins que j'avais ouvert le tiroir et regardé le revolver au début de la matinée. Depuis je n'avais pas vérifié s'il était toujours là. Vidal, Dyer ou Gesetti avaient pu le trouver et s'en emparer.

Je me dis immédiatement que Vidal était hors de cause. J'étais sûr que, s'il avait découvert l'arme, il aurait tout de suite exigé une explication ; il m'aurait demandé

pourquoi je cachais un revolver dans mon bureau. Si c'était Dyer, il l'aurait probablement laissé à sa place. Je n'imaginai pas Dyer prenant mon revolver.

Alors ce devait être Gesetti !

Je tendis la main vers la bouteille de whisky et me versai une bonne rasade que j'avalai d'un trait. L'alcool apaisa mes nerfs ébranlés. Saisissant ma lampe électrique, j'allai jeter un coup d'œil dans le corridor obscur, puis dans l'escalier. Rapidement je descendis les marches et arrivai devant la chambre de Gesetti. Je m'arrêtai pour écouter. Il ronflait encore.

Après un long moment d'hésitation, j'entrai dans la pièce en laissant la porte entrebâillée.

Une odeur de sueur, de brillantine et de tabac flottait dans l'obscurité.

De nouveau, mon cœur battait la chamade et ma gorge était sèche. Sans l'effet du whisky que je venais de boire, j'aurais battu en retraite.

Gesetti poussa un ronflement bruyant et mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque, puis il cessa de ronfler.

S'était-il éveillé ?

Je restai immobile, le visage ruisselant de sueur. Je l'entendis se retourner, grogner, enfin il se remit à ronfler.

J'attendis encore. Sûr qu'il dormait profondément, j'abritai avec mes doigts l'ampoule de ma lampe électrique que j'allumai.

En ayant soin de ne pas diriger le rayon sur le lit, je jetai un coup d'œil dans la petite chambre. Contre le mur, près de moi, je vis une commode. C'était sans doute le meuble le plus indiqué pour enfermer le revolver. Sans bruit, j'ouvris le tiroir du haut. Il était rempli de chemises fantaisie, mais l'arme ne s'y trouvait pas.

Je fermai le tiroir et tirai le second. Son grincement me glaça le sang. J'éteignis la lampe. Le ronflement cessa.

Centimètre par centimètre, je refermai le tiroir.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? grommela Gesetti dans l'obscurité.

Le tiroir était fermé et je me hâtai de m'éloigner de la commode.

— N'ayez pas peur, murmurai-je d'une voix étranglée, en allumant ma lampe.

Gesetti se redressa sur le lit. Ses yeux de serpent étincelaient à la lumière. Il semblait prêt à s'élançer sur moi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Je... Je suis venu voir comment vous alliez, répondis-je en reculant vers la porte.

— Vraiment ? (Ses gros poings posés sur les genoux, il portait une chemise noire à col ouvert. Ses lourdes bajoues étaient hérissées de poils noirs.) Je vais vous le dire. J'ai une migraine épouvantable et je veux dormir. Voilà comment je vais ! Filez et ne revenez pas, sinon je vous vide à coups de pompe dans le train !

Je sortis dans le couloir obscur et fermai la porte. J'étais si bouleversé que je crus que j'allais vomir.

Alors que je longuais le corridor, je vis une lumière qui venait de l'escalier et entendis un bruit de pas. Je m'arrêtai, appuyé contre le mur.

Dyer fit son apparition. Il portait une robe de chambre bleu foncé. Les rayons de sa lampe électrique éclairaient les marches.

Je le guettaï. Il alla droit à la porte de Vidal, tapa, ouvrit et s'immobilisa sur le seuil.

— Ne vous ai-je pas dit que je ne voulais pas être dérangé ? aboya Vidal.

— Excusez-moi, monsieur, mais Mme Vidal... commença Dyer et sa voix mourut.

— Eh bien, quoi, Mme Vidal ?

— Elle paraît bouleversée, monsieur. Je l'ai entendue gémir et sangloter. J'ai pensé que je devais vous avertir.

— C'est très aimable à vous, Dyer, répondit Vidal d'une voix irritée et sarcastique. Votre sollicitude à l'égard de Mme Vidal vous rend aussi odieux que Burden.

— Je crois que vous devriez aller auprès d'elle, monsieur. Elle a l'air vraiment souffrante, insista Dyer en reculant dans le couloir.

— Nom de Dieu ! hurla Vidal.

Je l'entendis repousser violemment son fauteuil et d'un bond il fut dans le corridor. Enfin la porte claqua derrière lui.

— J'en ai par-dessus la tête des crises de nerfs de Mme Vidal.

Ecartant Dyer, il gravit les marches quatre à quatre. Après une hésitation, l'autre le suivit.

Je m'avançai et m'arrêtai au pied de l'escalier. Arrivé tout en haut, Dyer resta immobile.

Par-dessus le vacarme de la tempête, j'entendis la voix furieuse de Vidal mais ne pus comprendre ce qu'il disait.

Puis je perçus un cri strident et Dyer se mit à courir.

Je montai précipitamment l'escalier tandis que Dyer promenait le faisceau de sa lampe électrique dans le couloir.

Valérie surgit de sa chambre, les yeux hors de la tête, levant des mains crispées. La voix de Vidal me parvint distinctement :

— Reviens ! tu m'entends ? Reviens !

Elle s'arrêta une seconde pour jeter un coup d'œil derrière elle, dans la chambre.

Vidal parut sur le seuil, livide, les traits décomposés par la rage.

— Valérie ! Reviens !

Une brusque rafale de vent s'engouffra dans l'escalier et le fit chanceler. Je repoussai Dyer et me mis à courir. La violence du vent me rejeta contre le mur.

— Pauvre folle ! hurla Vidal. Elle est montée sur le toit !

Luttant contre les éléments, il chercha à gravir les marches. Cramponné à la rampe sous les rafales de vent, je le suivis et arrivai à un large palier.

En face de nous, une porte ouverte laissait entrer le vent et la pluie. Elle se rabattit bruyamment contre le mur.

— Elle n'y résistera pas ! cria Vidal. Avec un temps pareil !

Non sans peine, il arriva sur le seuil de la porte. S'accrochant des deux mains au chambranle, il perça du regard l'obscurité tandis que la bourrasque et les trombes d'eau s'abattaient sur lui. Un éclair aveuglant illumina le ciel. Le fracas du tonnerre nous assourdit.

Je voulus le rejoindre, mais mes genoux fléchirent sous l'effet de l'appel d'air. Vidal restait debout ; sa force lui permettait de résister à l'assaut de la tempête.

Alors j'aperçus Dyer. A quatre pattes il montait l'escalier, la bouche à demi ouverte, les yeux exorbités. Il passa devant moi comme un bolide et ses mains s'abattirent sur le large dos de Vidal.

Vidal perdit l'équilibre et tomba la tête la première sous le déluge et les rafales.

Sous mon regard horrifié, il fut emporté par le vent, et disparut. La lampe que je tenais échappa à mes doigts et roula au bas de l'escalier.

Dans l'obscurité qui se refermait autour de moi, j'entendis Dyer, dont la respiration saccadée sifflait entre ses dents serrées, fermer la porte et tirer le verrou. Valérie et Vidal étaient dehors, sans abri, sur le toit, livrés au vent déchaîné et implacable.

Dyer était-il devenu fou ?

Il les avait condamnés à une mort certaine !

Soudain le rayon de la lampe de Dyer m'aveugla. Le secrétaire de Vidal était adossé contre la porte. Je distinguai son visage blanc comme la cire, secoué de tics.

— Dyer ! Elle est dehors ! lui criai-je. Écartez-vous de la porte ! Sa vie est en danger ! Je vais à son secours !

— Clay !

La voix de Valérie me changea en statue de pierre. Lentement je tournai les yeux, le cœur paralysé par l'émotion. Valérie se tenait à ma droite, sur le seuil d'une petite pièce.

— Tout va bien, Clay, reprit-elle, un horrible petit sourire au coin des lèvres. C'était le seul moyen. Tu ne pouvais pas le tuer, nous avons agi à ta place.

Je la regardai, puis mes yeux se posèrent sur Dyer qui, avec sa manche, essuyait la sueur de son visage. Ensuite je revins à elle.

— Enfin je suis libre, Clay, poursuivit-elle d'une voix tremblante. Il a disparu à jamais.

Je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Je me sentais si mal que je crus que j'allais perdre connaissance et dus me cramponner à la rampe pour ne pas tomber.

— Quoi, Dyer et toi ? Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je d'une voix rauque.

— Je ne pouvais pas compter sur ton aide, Clay. C'est donc Vernon qui m'a libérée.

Un élan d'amère jalousie et de colère déferla en moi. Je fis face à Dyer.

— Qu'est-ce qu'elle représente à vos yeux, pour que vous ayez fait une chose pareille ? Vous l'avez assassiné !

— Bouclez-la ! ordonna-t-il comme s'il pouvait à peine parler. C'est fini !

Alors au-dessus du vacarme du cyclone, nous entendîmes frapper à coups redoublés sur la porte.

Dyer fit un bond de côté comme si le battant s'était soudain enflammé. Un masque de frayeur recouvrait son visage. Il jeta un regard paniqué à Valérie qui parut se ratatiner, pareille à une vieille femme terrifiée.

— Burden !

La voix de Vidal me parvint à travers le panneau de la porte.

— Il est vivant !

Je m'élançai, mais Dyer s'interposa entre la porte et moi.

— Vous souhaitez sa mort, hein ? demanda-t-il d'une voix chevrotante. Laissez-le ! Il sera emporté par le vent. Vous vouliez que Valérie soit libre, non ?

J'hésitai.

— Ouvrez la porte, Burden ! ordonna Vidal d'une voix plus faible. Burden !

— Il m'appelle, fis-je remarquer stupidement.

— Laissez-le ! commanda Dyer d'une voix mauvaise. Allez-vous-en ! Je me charge de lui ! Il ne peut pas tenir beaucoup plus longtemps.

— Non !

Soudain, j'imaginai mon père, les mains couvertes de sang, en train de dépouiller un lapin. La répulsion que m'avait autrefois inspirée la mort violente me revint. Je me rendis compte que je n'aurais jamais été capable de descendre Vidal. Et maintenant je savais que je ne pouvais pas me croiser les bras et le laisser mourir. Il fallait que je le sauve ! Impossible de rester immobile après ses appels au secours, et ne rien tenter.

Le martèlement contre la porte cessa soudain.

— C'est fini ! s'écria Dyer.

Valérie cacha son visage dans ses mains.

Je me dirigeai vers la porte. Dyer empoigna mon bras.

— N'approchez pas !

Je le repoussai et mis la main sur le verrou. Le coup que je reçus sur le côté de la tête me fit chanceler. Quand je me retournai, Dyer frappa de nouveau, son poing s'abattit sur mon œil droit et m'aveugla à demi.

Une rage folle s'empara de moi. Toutes les déceptions accumulées firent explosion. Mes doigts se refermèrent autour du cou de Dyer. Dans ses efforts pour relâcher leur étreinte, il laissa tomber la lampe électrique, mais j'étais plus fort que lui.

Il s'écroula sur les genoux. Je serrai plus fort. Vaguement j'entendis crier Valérie.

— Non ! Non ! Non !

Ses cris me ramenèrent à la raison. En frissonnant, je rejetai Dyer loin de moi et écartai Valérie pour saisir le verrou que je tirai avec peine.

Dès que la porte s'ouvrit, le vent s'engouffra dans la pièce. Je tombai à quatre pattes, scrutant les ténèbres et la pluie.

— Vidal !

Un éclair illumina le toit. J'aperçus Vidal. Il était étendu à plat ventre ; de ses doigts, il tentait de s'agripper. Le vent l'entraînait vers le bord en pente. Une fois là, la chute dans le vide était inévitable.

J'entendis claquer la porte et le grincement du verrou. Dyer avait refermé en me laissant dehors. Peu m'importait. Je voulais à tout prix sauver Vidal et je le sauverais ! A plat ventre moi aussi, secoué par le vent, je me mis à ramper vers lui.

— Vidal ! hurlai-je.

Il se retourna. Un autre éclair zigzagua au-dessus du toit et il m'aperçut.

Soudain le vent me jeta vers lui. Cramponné à un mur bas qui s'élevait d'un côté du toit, je réussis à résister. Vidal glissa de nouveau vers le bord en pente. Une distance d'environ trois mètres nous séparait. Je relâchai

légèrement ma prise et je fus poussé plus près de lui. Tenant toujours le mur, j'allongeai la jambe et ses doigts se refermèrent autour de ma cheville.

Le vent redoubla de violence. Je crus que j'allais être emporté. Mon bras retomba comme s'il était déboîté. Les doigts de Vidal montèrent jusqu'à mon genou et il se hissa pour se redresser. Lorsque je lâchai le mur, il tendit les bras et l'empoigna. Je glissai et m'agrippai à son veston.

A moitié suffoqués sous les rafales de pluie, battus par le vent, nous haletions. Puis, avec une force incroyable, Vidal avança le long du mur en m'entraînant derrière lui. Il progressa jusqu'au moment où nous atteignîmes l'abri d'une cheminée. Le vent continuait à rugir autour de nous mais ne pouvait plus nous pousser vers le vide.

Vidal se pencha vers moi, sa bouche tout près de mon oreille.

— Il y a une seconde porte de l'autre côté du toit, cria-t-il. Si elle est fermée à clé, on est foutus.

Son visage illuminé par un nouvel éclair ne trahissait aucune crainte. Il faisait preuve d'une confiance et d'un calme que j'étais loin de partager.

— Ne bougez pas, reprit-il. Je vais essayer d'arriver là-bas.

— C'est impossible, criai-je.

Il ne prit pas le temps de discuter. Toujours à plat ventre, il quitta l'abri de la cheminée. Aussitôt le vent se précipita sur lui et, si je ne l'avais pas saisi par le bras, il aurait été emporté jusqu'au bord du toit avant de basculer dans le vide.

Je le ramenai près de moi.

— Il faut donc que nous restions ici, dit-il.

Nous ne bougeâmes plus, sous des torrents de pluie chaude. Le vent hurlait autour de nous, mais du moins nous n'étions plus en danger immédiat.

Les minutes passaient lentement, minutes les plus pénibles que j'eusse vécues jusqu'alors. Il n'y avait aucune accalmie dans la violence du vent et de la pluie. Pour respirer nous étions obligés de baisser la tête. Les coups de tonnerre qui se succédaient presque sans arrêt nous assourdisaient. Le cerveau complètement paralysé, je ne me demandai même plus combien de temps nous resterions dans cette position inconfortable.

Soudain Vidal me serra le bras.

— Regardez !

Je suivis la direction de son doigt. A l'autre extrémité, brillait la clarté d'une puissante lampe électrique. Son rayon balaya le toit, passa près de nous, sans s'arrêter, puis, revint en arrière et nous trouva. Pendant quelques secondes, le faisceau se braqua sur nous et brusquement s'éteignit.

— Gesetti ! cria Vidal.

Je sentis l'espoir renaître en moi.

La lumière reparut, puis je vis le corps trapu de Gesetti illuminé par un éclair tandis qu'il s'élançait dans notre direction. Le vent le jeta à terre et le poussa. Un moment je crus qu'il allait passer par-dessus bord, mais, à la lumière d'un nouvel éclair, je constatai qu'il avait autour de la taille une corde attachée derrière la porte qu'il venait de franchir.

Il s'approchait peu à peu au prix d'une lutte acharnée. A plusieurs reprises, le vent l'obligea à reculer et, sans la corde, il aurait été emporté.

— Accrochez-vous à moi, cria Vidal.

J'empoignai son veston et il quitta l'abri de la cheminée. Nous fûmes poussés vers Gesetti qui saisit le poignet de Vidal.

Alors commença le terrible combat pour atteindre la porte ouverte. Gesetti, tirant sur la corde, nous traînait Vidal et moi millimètre par millimètre sur le toit mouillé.

Nous roulâmes à l'intérieur, enfin protégés de la pluie et du vent. Je m'appuyai contre le mur, mes genoux se dérobaient sous moi. Vidal et Gesetti verrouillèrent la porte.

— Vous avez mis le temps, déclara Vidal d'une voix dure. Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Gesetti poussa un grognement.

— J'attachais cette saloperie de corde. Si vous croyez que c'était facile, vous vous trompez.

— Où sont-ils ?

— Ils essaient de s'introduire dans votre cabinet de travail.

— Ça leur demandera un bon moment. Où pensent-ils que vous êtes ?

Gesetti eut un rire râpeux.

— Dyer a joué la comédie et je suis tombé dans le panneau. Il m'a tiré du lit en gueulant que vous étiez dans le jardin et en danger. Je suis donc sorti et cette ordure a fermé la porte après moi. Je vous ai vus sur le toit, j'ai trouvé la corde, j'ai ouvert à coups de pied la porte de derrière et me voici.

— Ils seront occupés pendant plus d'une heure. Nous allons prendre une douche et nous changer, dit Vidal. Gesetti, trouvez des vêtements pour Burden. Je serai dans la chambre d'Harris.

Sortant de sa poche une petite lampe électrique, il alla jusqu'au fond du corridor et entra dans une pièce.

Gesetti me conduisit dans une autre chambre. Il alluma une lampe-tempête et fixa sur moi ses yeux de serpent d'un air sarcastique.

— Allez-y, l'ami, dit-il. Servez-vous.

Il me quitta. D'un pas chancelant, je pénétrai dans la petite salle de bains. Une fois déshabillé, je pris une douche, puis retournai dans la chambre. Dans la penderie, je

trouvai une chemise et un pantalon à peu près de ma taille.

J'allais et venais comme un automate, l'esprit complètement vide. J'avais l'impression de vivre un cauchemar, et ce cauchemar était d'autant plus terrifiant que j'avais la certitude que, à mon réveil, la réalité serait encore plus terrible.

La porte s'ouvrit et Vidal entra, vêtu d'une robe de chambre qui lui battait les chevilles.

— Venez, Burden, vous avez besoin de boire quelque chose.

Il me conduisit dans l'office du maître d'hôtel. Gesetti, qui n'avait qu'une serviette autour de sa taille épaisse, versait du whisky dans deux verres.

— Donnez-en à Burden, ordonna Vidal en s'asseyant. Puis laissez-nous.

— Bien, patron.

Gesetti me tendit un verre à demi plein de whisky et de glace pilée, ensuite il se retira.

— Asseyez-vous, Burden, dit Vidal. Fumez si vous voulez. Il y a des cigarettes dans cette boîte.

Je bus quelques gorgées et m'assis en posant le verre sur une table à portée de ma main.

— Vous m'intriguez, déclara Vidal les yeux fixés sur moi. Vous m'avez sauvé la vie. (Il croisa ses jambes courtes.) Pourquoi l'avez-vous fait ? Ça m'intéresse. Il y a une heure vous étiez prêt à me descendre.

Je me raidis et le regardai avec étonnement.

— Dites-moi... Pourquoi m'avez-vous sauvé la vie, Burden ? insista-t-il.

Comment pouvait-il savoir que j'allais le tuer ? Il vit mon ahurissement et eut son petit rire pareil à un aboiement.

— Je n'ai aucun pouvoir surnaturel, Burden, en dépit de ce que ma femme vous a fait croire et je n'ignore rien

de votre intrigue avec elle. Quand j'ai découvert à quel point elle est dangereuse, j'ai fait mettre des micros dans toutes les pièces de cette maison. Et aussi dans votre chambre et dans la sienne, à l'hôtel de San Salvador. Au cours des dernières semaines, j'ai écouté avec énormément d'intérêt tous les projets qu'elle échafaudait pour se débarrasser de moi et son ingéniosité m'a inspiré une profonde admiration.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Valérie ? Dangereuse ? (Je me penchai en avant pour le foudroyer du regard.) C'est vous qui êtes dangereux ! Puisque vous semblez savoir tant de choses, vous savez peut-être aussi que je l'ai aimée pendant des années et que je l'aime toujours !

— Je suis au courant. Je suis désolé pour vous, Burden. Même maintenant vous ne voyez pas qu'elle s'est servie de vous comme d'un gogo. Vous n'étiez qu'un jouet entre ses mains.

Ne l'écoute pas, me dis-je. Valérie t'a averti. Cet homme est le mal incarné ! Il essaie de te tourner contre elle.

— Mon pauvre Burden, reprit-il après un long silence. Vous êtes sous le coup d'une grande émotion. Valérie est incapable d'aimer quelqu'un. Elle se sert des gens pour arriver à ses fins, comme elle s'est servie de vous, comme elle s'est servie de Dyer et comme elle a essayé en vain de se servir de moi.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites ! cria-je. Elle m'a averti ! Vous êtes un être mauvais, cruel, sans pitié ! Vous avez eu recours à l'hypnotisme pour abuser d'elle ! C'est dégueulasse !

— Et pourtant vous m'avez sauvé la vie ! constata-t-il en levant les sourcils. Pourquoi, Burden ?

— Pourquoi ? J'ai une conscience ! J'aurais mieux aimé mourir que d'avoir votre vie sur la conscience, aussi abject que vous soyez !

— C'est très louable. N'empêche que vous avez été tenté. Elle vous a presque convaincu, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas parler d'elle avec vous !

— Croyez-vous vraiment que je l'ai hypnotisée ? demanda-t-il. Je le reconnais, en écoutant les bandes magnétiques, j'ai admiré son talent de persuasion, mais je vous assure que je n'ai aucun don pour l'hypnotisme.

— J'ai plus confiance en elle qu'en vous.

Pendant cette discussion, le cyclone faisait toujours rage. Les coups de tonnerre se succédaient, le vent hurlait, la pluie cinglait les fenêtres barricadées.

Il se leva.

— A l'heure qu'il est, ils ont peut-être réussi à s'introduire dans mon bureau. Venez, Burden, vous verrez par vos propres yeux.

Il alla à la porte et l'ouvrit.

Je restai assis, hésitant. Je me rappelai la scène sur le palier, au cours de laquelle Dyer avait poussé Vidal dehors. Je revis le petit sourire de Valérie, j'entendis ses paroles : « *C'était le seul moyen. Tu n'as pas pu le tuer, nous l'avons donc fait.* »

— Avez-vous peur de la mettre à l'épreuve, Burden ? Craignez-vous qu'elle ne soit pas l'ange que vous avez imaginé ?

Le ton sarcastique me cingla comme un coup de fouet. Je me levai et le suivis jusqu'à une porte près de l'escalier. Il l'ouvrit et je me trouvai en face de la porte de mon cabinet de travail.

— Attendez un moment, dit-il.

Il entra rapidement dans sa chambre. Seul dans l'obscurité, j'entendis le bruit du cyclone qui faisait rage autour de la maison.

Il resta absent à peine trois minutes. A la lumière de sa lampe électrique, je constatai qu'il avait revêtu un pull-over et un pantalon.

— Maintenant descendons, ordonna-t-il.

En arrivant au pied de l'escalier, je vis que la porte de son bureau était ouverte et qu'une lumière brillait à l'intérieur. Je m'aperçus aussi que Gesetti se tenait à côté de la porte. En nous voyant, il s'avança vers nous.

— Il essaie d'ouvrir le coffre, patron, annonça-t-il.

— Ce serait difficile, répliqua Vidal.

Il parlait de sa voix normale mais, dans le vacarme de la tempête, elle faisait l'effet d'un chuchotement. Il saisit mon bras et me poussa vers la porte.

— Ecoutez, ordonna-t-il. Restez où vous êtes, mais ouvrez les oreilles.

Je m'immobilisai ; incapable de voir ce qui se passait dans la pièce, je n'entendais que les gémissements du vent et la pluie. Soudain la voix de Valérie s'éleva dans la tempête.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu disais que tu pourrais l'ouvrir ! Merde, quoi ! Ouvre-le !

Je reconnus à peine sa voix qui était devenue dure, stridente, rageuse.

— Il a changé la combinaison ! cria Dyer qui paraissait aux cent coups. C'est impossible.

— Tu feras bien de l'ouvrir, imbécile ! riposta Valérie. Crois-tu que j'ai fait tout ça pour rien ?

Chaque mot qu'elle prononçait me faisait tressaillir. Je sentis la main de Vidal sur mon bras.

— Entrons, Burden, dit-il. Surprenons-les sur le fait.

Sans me laisser le temps de résister, il me poussa en avant et nous nous arrêtâmes sur le seuil de la porte.

Le cri de Valérie domina le vacarme de la tempête.

Dyer s'escrimait sur le grand coffre-fort mural. La lumière de trois lampes-tempête l'éclaira. Valérie était près de lui, les yeux écarquillés ; son visage semblait sculpté dans la pierre grise.

— Pas de chance, hein ? demanda Vidal en s'avancant dans la pièce. Oui, j'ai fait changer la combinaison. J'ai jugé que c'était plus prudent. Et voici le pauvre Burden, ajouta-t-il avec son petit rire. Il te prend encore pour un ange, Valérie.

J'observai fixement Valérie. La fureur, l'amertume et la crainte qui brillaient dans ses yeux la rendaient méconnaissable.

Puis Gesetti entra.

A sa vue, Valérie poussa un faible cri. Dyer qui était immobile, comme paralysé, s'affaissa et son visage devint d'une blancheur verdâtre.

Vidal alla s'asseoir à son bureau.

— Disons la vérité à Burden. Puisqu'il m'a sauvé la vie, c'est le moins que nous puissions faire. (Il m'indiqua une chaise près de lui.) Asseyez-vous, Burden. Asseyez-vous aussi, vous deux.

Il y eut une longue pause, puis Valérie prit place. Après avoir jeté un regard effrayé à Gesetti, Dyer l'imita et choisit un siège loin d'elle. Je m'assis sur la chaise que Vidal m'avait indiquée.

— Bien, dit Vidal en me regardant dans les yeux. Je vais vous expliquer la raison pour laquelle ces deux-là vous ont presque amené à commettre un meurtre. Ce coffre que Dyer essayait de fracturer contient des bons au porteur d'une valeur de huit millions de dollars, résultat d'une affaire que j'ai négociée en Libye. L'argent, moins ma commission, appartient au gouvernement du Salvador. Dyer a assisté à la conclusion de cette affaire, c'est lui qui a rédigé les documents. Il savait que les bons étaient dans ce coffre-fort. J'ai découvert il y a plusieurs semaines que ma femme avait une liaison avec lui. Je n'en ai pas été surpris. Depuis longtemps j'avais perdu toute confiance en elle, mais elle m'est utile pour recevoir mes hôtes, et ses infidélités — il y en a eu d'au-

tres — ne me tracassent pas. Néanmoins j'étais ennuyé d'être trahi par mon plus proche collaborateur. J'ai pris la précaution de faire placer des micros dans toute la maison. Je m'en suis félicité lorsque j'ai découvert qu'ils projetaient de m'assassiner. Tout leur complot est enregistré sur bandes magnétiques. Dyer a révélé à Valérie l'existence des bons et lui a assuré qu'il était en mesure d'ouvrir le coffre. Depuis quelque temps, Valérie cherchait l'occasion de se débarrasser de moi. Veuve, elle aurait eu largement de quoi vivre et quand elle a appris qu'elle pouvait s'emparer de huit millions de dollars et, du même coup, m'envoyer *ad patres*, la tentation a été trop grande ; elle n'a pu y résister. Une bande des plus intéressantes relate ses efforts pour persuader à Dyer de me tuer, mais Dyer n'en avait pas le cran. Il voulait vivre avec elle, il voulait l'argent, mais il reculait devant le meurtre. Valérie, sur cet enregistrement, a parlé de la possibilité de me supprimer elle-même, mais elle avait peur d'une enquête de la police. Là-dessus, mon pauvre Burden, vous êtes arrivé à Paradise City. Quand elle a voulu absolument que vous lui serviez de guide durant notre séjour au Salvador, j'ai dressé l'oreille mais j'ai été bientôt renseigné. Une autre bande très intéressante, que vous pourrez entendre si vous le voulez, relate que Dyer et elle ont projeté de vous faire tirer les marrons du feu. Je ne me rappelle pas ses paroles exactes, mais elle a affirmé que vous sachant crédule, un vrai jobard, elle coucherait avec vous pour raviver la vieille passion que vous aviez pour elle ; pendant une courte période, elle vous ferait croire qu'elle était entièrement soumise à mon pouvoir et que sa mort ou la mienne pouvait seule la libérer. Tout à fait absurde, Burden. Je vous avais averti. Si vous avaliez ça, vous pouviez croire n'importe quoi. Je me suis arrangé pour faire mettre un micro dans votre chambre ici et à l'Intercontinental Hotel. Les enregistre-

ments de vos conversations sont vraiment étonnants, pour ne pas dire divertissants ! Trilby et Swengali ! Mon pauvre Burden, comment avez-vous pu être si stupide ? Et toutes ces idioties sur le démon et le pouvoir magique que j'exerçais sur elle ! Dyer, bien entendu, était là pour appuyer les affirmations de ma femme. Il s'est même arrangé avec ce vieux charlatan noir pour vous faire gober cette histoire. Avez-vous vraiment pris au sérieux cette vieille fripouille ? J'ai fait faire une enquête sur lui. Il vendrait sa mère pour un dollar. En tout cas, Valérie et Dyer ont réussi à implanter dans votre esprit crédule que le seul moyen pour la libérer de mon influence démoniaque était de me tuer. Lorsque vous en avez été persuadé, ils vous ont fourni le motif parfait pour accréditer la thèse du suicide, de sorte que vous n'auriez rien à craindre après m'avoir supprimé.

Il eut son petit éclat de rire.

— Elle vous a raconté que j'avais perdu toute ma fortune, que j'avais des ennuis avec le fisc et que j'étais prêt à m'enfuir à Lima. Tout ça n'est que balivernes. Cependant vous paraissiez si convaincu que j'ai pris la précaution de subtiliser votre revolver. Son talent de comédienne, quand elle a feint la transe, et qui a trompé les médecins aussi bien que vous, lui vient du temps où elle était actrice de troisième ordre dans une troupe ambulante quelques années avant de devenir une secrétaire modèle. Je ne vous demande pas de croire tout ce que je vous dis, Burden. Vous pouvez écouter les bandes magnétiques. Elles vous convaincront.

Il se tourna vers Valérie qui était immobile, les yeux baissés sur ses mains.

— Bien sûr, je me tenais sur mes gardes, Burden, mais elle a failli pourtant se montrer plus maligne que moi. Je reconnais que je ne l'ai pas estimée à sa juste valeur. J'ai réellement cru qu'elle était sortie sur le toit.

J'ai aussi sous-estimé Dyer. Je n'avais pas cru qu'il avait assez de cran pour agir ainsi. Bien qu'ils n'aient eu aucun espoir de s'emparer de ces titres au porteur, ils ont presque réussi à me tuer. Je crois que ça suffit pour ce soir, ajouta-t-il en se levant. Demain vous écouterez les bandes magnétiques. Ce sera intéressant et vous aidera à passer le temps pendant que ce cyclone nous retient enfermés. Nous serons coincés ici pendant encore deux ou trois jours, ce qui est très désagréable. Je suggère que vous restiez dans vos chambres. Gesetti ne vous laissera pas mourir de faim. Que tout le monde se rassure. J'arrangerai un divorce. Dyer trouvera un autre emploi. Quant à vous, Burden, je pourrai vous donner une place dans mon organisation. Nous en parlerons demain. Bonne nuit.

Il se dirigea vers la porte et sortit, suivi par Gesetti.

Je me tournai vers Valérie qui contemplait encore ses mains, puis je regardai Dyer. Ses yeux évitèrent les miens et, grommelant des mots inintelligibles, il se leva et sortit d'un pas raide.

Je restai immobile. Le vacarme du cyclone continuait autour de la maison.

— Valérie !

Elle ne leva pas les yeux vers moi.

— Dis-moi qu'il mentait, Valérie, et je te croirai encore, lançai-je, les mains crispées sur les accoudoirs de mon fauteuil tout en l'observant avec désespoir.

Elle ne fit pas un mouvement et ne se tourna même pas vers moi.

— Valérie ! Je t'en supplie ! Il ment, j'en suis sûr ! Tu n'as pu me faire une chose pareille. Je t'ai aimée pendant les six années de notre séparation ! Je t'aime encore. Dis-moi qu'il mentait !

Elle ne répondit rien.

— Pour l'amour de Dieu, Valérie !

Soudain elle secoua la tête.

— Il ne mentait pas, dit-elle d'une voix basse et dure.

Quand elle eut prononcé ces mots, je poussai un long soupir.

— Valérie, chérie, je t'en supplie, écoute-moi. Il va divorcer. Du moins tu seras libérée de lui. Nous pouvons partir ensemble. Nous ne pourrons pas nous marier à cause de Rhoda, mais nous trouverons du travail et nous ne nous quitterons plus. Chérie, peu m'importe ce que tu as fait. Dyer m'est indifférent. Je t'aime ! Nous recommencerons une nouvelle vie !

Enfin elle leva la tête, le mépris amer de ses yeux me brûla.

— Une nouvelle vie avec toi ! (Elle se leva.) Tu n'as rien dans le ventre, abruti ! Je ne t'ai jamais aimé ! Tu as toujours été un imbécile à mes yeux, continua-t-elle en criant, le visage convulsé par la rage et le dépit. Qui voudrait vivre avec toi ! J'espère bien ne jamais te revoir !

Elle sortit. Je mis ma tête dans mes mains, le cauchemar était devenu réalité.

Le tonnerre secouait la maison pendant que le vent hurlait contre les fenêtres barricadées.

Les yeux baissés sur le tapis luxueux, j'entendais de nouveau les mots cruels qu'elle m'avait lancés avant de quitter la pièce. « *Je ne t'ai jamais aimé !* » Quelle torture de comprendre après tant d'années que la femme idolâtrée n'avait existé que dans mon cerveau d'imbécile ! Je restai assis, écoutant le vent, et je sentais que ma vie était arrivée à son terme.

— Eh bien l'ami ! Réveillez-vous !

A la voix rocailleuse de Gesetti, je levai la tête. Il était près de moi et un rictus sarcastique déformait sa bouche.

Je reculai.

— Laissez-moi !

— Allons, debout. Je veux que vous soyez dans un endroit où je sois sûr de vous trouver. Grouillez-vous !

Sa voix menaçante me força à me lever. L'idée qu'il pouvait me toucher m'était insupportable, mais il me toucha bel et bien. Ses doigts se refermèrent autour de mon bras, des doigts comme des griffes d'acier. Il me fit sortir de la pièce et m'obligea à monter l'escalier, je n'opposai aucune résistance. Quand nous fûmes sur le palier de l'étage supérieur, j'aperçus Vidal sur le seuil de sa chambre. Il tenait une lampe électrique dont le faisceau était dirigé vers le parquet. Le reflet de la lumière me montra son visage dur et crispé.

Je m'arrêtai pour l'observer.

Un violent coup de tonnerre ébranla la maison. Il recula dans sa chambre et ferma la porte. Dans ses petits yeux étincelants brillait une lueur sinistre qui me glaça.

— En avant ! ordonna Gesetti en m'entraînant.

Je me sentis soudain en danger. J'étais maintenant en face de ma chambre et Gesetti poussa la porte. Le presentiment que quelque chose de terrible allait arriver me cloua au sol. Puis je pivotai sur mes talons.

Une impulsion irrésistible me poussait à descendre en courant l'escalier, à ouvrir la porte d'entrée, à affronter la tempête... Tout plutôt que de rester une minute de plus dans cette maison.

Les doigts d'acier serrèrent mon bras et l'épaule de Gesetti, solide comme un bloc de béton, s'appuya contre ma poitrine. D'un pas chancelant, je pénétrai dans ma chambre plongée dans le noir et la porte se referma.

Je tâtonnai et trouvai enfin le pied du lit. L'obscurité était étouffante. Le vacarme du cyclone frappait mes oreilles. Je me laissai tomber sur le lit.

Je me mis à trembler. Un drame allait se produire, un drame que je ne pouvais arrêter. Je restai immobile, les doigts enfoncés dans le matelas, le cœur battant la chamade tandis que la tempête assiégeait la maison.

Puis j'entendis un faible cri. Il se perdit immédiatement dans le fracas du cyclone, mais j'étais sûr d'avoir entendu un hurlement.

Je me levai et me dirigeai à l'aveuglette vers la porte. Ma main moite glissa le long du battant et finit par trouver la poignée. Je la tournai, mais la porte ne s'ouvrait pas. J'étais enfermé à clé !

De nouveau le cri retentit. Cette fois aucune erreur n'était possible. Ce cri, c'était Valérie qui le poussait !

Je me jetai contre le battant. J'aurais pu tout aussi bien me jeter contre un mur de briques. Je secouai le bouton. Je me mis à frapper le panneau de bois avec mes deux poings.

Le bruit que je faisais fut étouffé par le vacarme de la tempête.

Alors une rafale de vent qui s'engouffrait dans le corridor secoua le battant, et je compris que la porte qui donnait sur le toit avait été ouverte.

— Valérie !

Je redoublai d'efforts, mais le panneau était inébranlable. Puis la bourrasque s'apaisa. On avait fermé la porte du toit.

Il y eut un long silence. Appuyé contre le battant, j'écoutai. Je ne pouvais entendre que le cyclone qui faisait rage au-dehors. J'avais l'impression que quelque chose était mort en moi. Cette sensation me laissa sans forces, le cœur sur les lèvres.

A tâtons dans les ténèbres, je retournai vers le lit où je m'allongeai. *Mon instinct me disait que Valérie était morte.* Je savais que Gesetti l'avait conduite de force sur

le toit pour être emportée par le vent, comme Vidal l'aurait été sans mon aide.

J'entendais encore dans ma tête l'écho de son lointain cri de terreur.

Ma porte s'ouvrit brusquement et Vidal, une lampe-tempête à la main, entra.

— Un malheureux accident, Burden. Valérie était déséquilibrée, déclara-t-il en posant la lampe sur une table et ses petits yeux où brillait une lueur de triomphe se posèrent sur moi. Vous comprenez ? Les médecins savent qu'elle souffrait d'une dépression nerveuse. Le cyclone a achevé de la rendre folle. Elle a perdu la tête et, avant que j'aie pu la retenir, elle est sortie sur le toit en courant et elle a glissé dans le vide emportée par une rafale de vent. Vous comprenez ? ajouta-t-il, les yeux toujours fixés sur mon visage.

— Vous l'avez assassinée.

— Ne soyez pas stupide, Burden. C'était un accident. Et Dyer... Il s'est conduit en héros, reprit Vidal avec son petit rire. Sans nous laisser le temps à Gesetti ou à moi d'intervenir, il a couru après elle et il a été emporté à son tour. Vous comprenez ?

— Vous les avez assassinés tous les deux.

— Quiconque essaie de me tuer et de s'emparer de mon argent mérite une punition, gronda-t-il. Vous ne serez pas soupçonné, Burden. Vous dormiez et vous n'avez rien entendu. Je doute que les policiers vous interrogent. S'ils le font, vous savez ce qu'il faut répondre. Je vous fais une fleur parce que vous m'avez sauvé la vie.

Gesetti arriva, s'arrêta sur le seuil de la porte et me jeta un regard menaçant.

A sa vue, j'éprouvai une frayeur qui me paralysa.

— C'était un accident, approuvai-je d'une voix rauque.

— C'est ça, dit Vidal en acquiesçant d'un signe de tête. Les gens comme ces deux-là ne méritent pas de vivre.

Il sortit et, après m'avoir dévisagé un long moment, Gesetti fit demi-tour et le suivit.

Immobile, je regardai fixement la lueur vacillante de la lampe. La vie serait vide puisque je ne pouvais plus rêver à Valérie. Je n'avais plus personne maintenant. Soudain je pensai à Rhoda. Toute souillon qu'elle était, elle valait mieux que rien.

Sans bouger, j'écoutai les clameurs du vent, tout en m'efforçant de me convaincre que Rhoda vraiment valait mieux que rien. Cette pensée, si stupide qu'elle fût, m'aida à envisager les heures qui s'étendaient devant moi.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1
EVA, n° 2

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3

VIPÈRE AU SEIN, n° 4

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6

AU SON DES FIFRELINS, n° 7

LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8

IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE PIANISTE), n° 9

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10

POCHETTE SURPRISE, n° 11

OFFICIEL !, n° 12

LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15

DANS LE CIRAGE !, n° 16

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17

GARCES DE FEMMES, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19

ET TOC !..., n° 20

EN GALÈRE, n° 21

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23

À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25

Composition Nord Compo, Lille.
Impression Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand (Cher), le 17 mars 1997.
Dépôt légal : mars 1997.
Numéro d'imprimeur : 1/742.
ISBN 2-07-049681-3./Imprimé en France.